U d'/of OTTAWA
39003002649027

24-2-42

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/srnushistoi00lema

JULES LEMAITRE

Sérénus

HISTOIRE D'UN MARTYR

ONTES D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

Sérénus

CONTES D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES. *Les Médaillons.* — *Petites Orientales.* — *Une Méprise.* — *Au Jour le Jour.* 1 volume avec portrait . . 6 fr.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

JULES LEMAITRE

Sérénus

HISTOIRE D'UN MARTYR

CONTES D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

UNIVERSITAS C. M.

PQ
2337
.L3S4
1886

SERÉNUS

HISTOIRE D'UN MARTYR

SÉRÉNUS

HISTOIRE D'UN MARTYR

I

DEUX MARTYRS

Un matin du mois de mars de l'an 90, une heure avant le lever du soleil, quelques hommes étaient arrêtés à la porte de la prison Mamertine, sur les marches de l'escalier qui menait de la rampe de l'Asyle à la rue du forum de Mars. Il y avait au milieu

d'eux un vieillard à grande barbe blanche, avec de grosses veines au front et des yeux brillants. Deux litières vides étaient posées au bas des marches.

Il faisait froid ; une pluie fine tombait ; le ciel, à l'orient, se teignait d'un jaune blafard et comme fangeux. La Ville éternelle, qui commençait à sortir des ténèbres, déroulait autour du Capitole une houle grisâtre de maisons, pareille à une mer bourbeuse après la tempête. De lourds monuments surgissaient çà et là, et leurs arêtes mouillées luisaient faiblement dans le crépuscule.

— C'est bien pour ce matin, Styrax ? dit le vieillard à l'un des hommes.

— Oui, père très saint. Mon pauvre maître Sérénus a pu me faire avertir hier soir, et j'ai ce qu'il faut pour qu'on nous délivre son corps. Et voici Déméa qui retirera le corps de l'illustre consulaire Flavius Clemens. Le licteur et les triumvirs capitaux sont déjà dans la prison ; mais le geôlier ne nous laissera entrer que lorsque tout sera fini.

— Prions pour nos frères, murmura le vieillard.

A ce moment, les trois magistrats chargés de

présider aux exécutions sortirent de la prison. Styrax présenta à l'un d'eux un parchemin revêtu d'un sceau.

— C'est bien ; le geôlier vous donnera les corps, dit le triumvir en leur montrant une espèce de géant blond, un homme de race germanique, qui se tenait, une torche à la main, sur le seuil de la porte entr'ouverte.

Styrax et Déméa entrèrent derrière le geôlier, suivis du vieillard et de quatre hommes portant les civières.

Un vestibule ; un long couloir obscur ; quelques marches, puis un cachot. Au milieu, un corps enveloppé d'un manteau et une tête coupée, une longue tête aux joues creuses et aux cheveux gris.

— Voici, dit le geôlier, le corps du consulaire Flavius Clemens.

Une flaque de sang luisait par terre. Un des hommes y trempa le bout d'un linge blanc, qu'il roula soigneusement et cacha dans sa tunique.

On passa dans un cachot voisin.

Le corps d'un homme encore jeune gisait dans un coin. La tête n'était pas séparée du tronc. La barbe et les cheveux étaient noirs, les

traits fiers et délicats. Chose singulière, les lèvres fines, entr'ouvertes par un léger rictus, et le pli un peu dur des sourcils rapprochés donnaient à ce beau visage énigmatique un air d'ironie et d'orgueil jusque dans la mort.

— Voici, dit le geôlier, le corps de Marcus Annæus Sérénus. On l'a trouvé mort ce matin, et les triumvirs ont dit que ce n'était pas la peine de décapiter un cadavre. Je pense qu'il s'est empoisonné.

La rude figure du vieux prêtre eut une contraction subite. C'était de la surprise, de la douleur et de la colère.

— Vous vous trompez, dit-il durement ; Marcus était depuis longtemps malade... La prison l'a achevé, cela n'a rien d'étonnant. N'est-ce pas, frères? ajouta-t-il d'une voix impérieuse en se tournant vers ses compagnons.

Styrax pleurait. Les autres étaient occupés à placer les deux cadavres sur les civières, et, quand ce fut fait, ils leur baisèrent les pieds.

Ils rencontrèrent, en sortant, quelques badauds attroupés : des portefaix, des esclaves, un crieur public, qui suivirent curieusement des yeux le cortège funèbre...

— Voulez-vous savoir, dit le crieur, qui vous venez de voir passer les pieds en avant dans leur dernier carrosse ? Deux patriciens, s'il vous plaît ! Flavius Clemens le consulaire, le propre cousin de l'empereur, et Sérénus, dont le père, dans les temps, recrutait de jolies femmes pour les plaisirs de Néron. Domitien les a condamnés à mort parce qu'ils conspiraient contre l'État, et, quoique patriciens, les a fait mettre en prison et décapiter parce que c'était son bon plaisir. Seulement il les a, comme vous voyez, exemptés des gémonies, ce qu'il ne ferait ni pour vous ni pour moi, qui sommes de pauvre hères. La femme et la nièce du consulaire, ainsi que la sœur de Sérénus, sont présentement en route pour l'île de Pandataria. Au reste, ces choses-là se passent sans le moindre bruit. Voilà comme cela, depuis deux ou trois ans, pas mal de sénateurs et de grandes dames qui disparaissent un beau jour sans dire pourquoi. Ceci nous enseigne la vanité des grandeurs. Quant à ceux qui escortaient les deux morts, ce sont de ces gens qu'on appelle chrétiens, tout ce qu'il y a de pire en fait de juifs. Ils adorent une tête d'âne et sont les ennemis du peuple romain. Je suis, par métier,

au courant des nouvelles, étant petit-fils et successeur de l'illustre Vulteïus Ména qui vivait sous le divin Auguste et dont le poète Horace a conté l'histoire. Et maintenant, comme il fait presque jour et qu'il va falloir peiner encore, je m'en vais boire à la taverne un pot de vin de la Sabine.

Cependant la petite troupe des chrétiens, après avoir suivi la voie Sacrée et la voie Triomphale, franchit la porte Capène et prit la voie Appia. A cette heure, la route était presque déserte : à peine quelques voitures de maraîchers se rendant à la ville.

La pluie avait cessé et le beau temps était revenu avec le jour. Les tombeaux qui, des deux côtés, bordaient la chaussée sonore, tout luisants de la pluie récente, étincelaient sous le soleil levant au milieu des bosquets funéraires. Des gouttes glissaient sur les feuilles rafraîchies des lauriers-roses ; les lilas étaient en fleur, et aux branches des autres arbres les premières feuilles pointaient comme une écume verte. Des oiseaux chantaient autour des sépulcres et une extrême douceur était répandue dans l'air.

Les chrétiens aux faces mortifiées traversaient

lugubrement, penchés sur les corps de leurs martyrs, cette nature animée et joyeuse. Pourtant l'un d'eux ne put s'empêcher de dire :

— La belle matinée !

Le regard que lui jeta le vieux prêtre lui fit comprendre qu'il avait mal parlé. Évidemment ce vieillard ne se souciait point des arbres, des oiseaux ni du soleil. Il était indifférent à tout, hormis à sa pensée intérieure, et la gaieté des choses lui était en ce moment un scandale dont il détournait ses yeux.

Après avoir suivi pendant une heure la voie Appienne, les chrétiens tournèrent à droite et prirent la voie Ardéatine. Au bout de quelques centaines de pas, ils s'arrêtèrent devant une façade de briques large et basse, adossée à une colline toute fleurie de primevères. C'était le tombeau de Flavius Clemens. La porte ouverte et une torche allumée, les deux corps furent déposés dans une vaste chambre souterraine.

Le prêtre congédia ses compagnons :

— Laissez-moi avec nos martyrs ; demain nous célèbrerons leurs funérailles. Avertissez les fidèles.

Resté seul, il plaça la torche dans un godet

de fer fixé à la muraille. Par instants, de larges lueurs éclairaient violemment son visage aux traits énergiques, qu'on eût dit taillé dans un bois très dur, et couraient sur les plis des deux linceuls, qui semblaient alors remuer, tandis que des reflets rougeâtres traversaient en dansant la voûte de l'hypogée.

Il se mit à genoux, sur les dalles, entre les deux cadavres, et pria longtemps. Puis il souleva l'un des suaires et prit entre ses mains la tête coupée de Flavius Clemens. Elle était jaune comme de la cire; le nez busqué s'amincissait déjà, et le blanc des yeux révulsés et l'éclat des dents un peu longues entre les lèvres exsangues faisaient effrayante cette tête morte. Le prêtre la baisa sur le front, essaya sans y parvenir de lui fermer la bouche et les yeux, et la remit doucement sur le brancard.

Ensuite il découvrit le visage de Sérénus. La bouche ironique s'était détendue, le pli des sourcils s'était effacé, et ses traits immobiles étaient empreints d'une grande douceur. Le prêtre fixa sur ce gracieux visage endormi un regard aigu, obstiné, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de l'âme mystérieuse qui n'habitait plus ce

corps élégant. Et à mesure qu'il le considérait, il était pris de colère contre ce chrétien qui semblait s'être éteint sans douleur, comme un gentil dans son bain tiède, contre ce martyr douteux dont le corps n'offrait aucun vestige de souffrances expiatoires, contre ce mort si propre, presque souriant dans son dernier sommeil, et qui avait emporté son secret.

Tandis qu'il scrutait ce cadavre d'une interrogation muette et furieuse, l'une de ses mains s'était appuyée sur la poitrine de Sérénus. Il sentit sous le linceul quelque chose de résistant et qui avait la forme d'un rouleau de papyrus. Il examina les vêtements du mort et découvrit en effet dans la doublure de sa tunique de soie, qu'il déchira brusquement, un petit étui de pourpre, et dans cet étui une étroite bande de parchemin roulée autour d'un bâton d'ivoire. Il reconnut l'écriture de Sérénus ; mais, les caractères étant très fins, il ne put les déchiffrer à la lueur mobile de la torche.

Alors, sans songer même à recouvrir la face pâle de son frère en Christ, il s'élança hors de l'hypogée, ferma la porte à la hâte et s'enfuit du côté de Rome à grands pas

La foule commençait à grouiller dans les rues. C'étaient des bandes de clients allant chercher la sportule, ou d'esclaves revenant des provisions ; des badauds attroupés autour d'un hercule ou d'un charlatan ; des marchands d'allumettes et des marchands de tripes ; des citoyens attendant leur tour sous l'auvent d'un barbier ; des femmes du peuple se pressant, l'écuelle de terre à la main, devant les tavernes où l'on vend des pois frits, des lupins cuits à l'eau, des fèves, des saucisses et de la tête de mouton bouillie ; des enfants presque nus, bruns comme des grillons, barbotant dans la boue du ruisseau ; un troupeau d'ânes portant des immondices dans des couffins d'osier ; des bois de construction branlant sur des chariots ; des heurts, des cris, des jurements, des éclats de voix perdus dans un immense bourdonnement ; toutes les couleurs, tous les costumes, toutes les langues ; un mélange de toutes les populaces de l'univers.

Mais le vieillard, serré dans un grossier manteau de laine grise, jouant parfois de ses coudes pointus, fendait la cohue sans rien voir ni rien entendre. Il s'engagea dans la rue Suburrane et entra dans une vieille maison à cinq étages,

noire et lézardée, à laquelle s'adossaient un cabaret d'esclaves et l'échoppe d'un savetier. C'est là qu'il demeurait, parce que c'était un homme très saint qui pratiquait la pauvreté et qui traitait durement son corps, et aussi parce qu'il trouvait dans ce quartier de la misère de meilleures et plus nombreuses occasions d'annoncer la foi du Christ.

Il gravit un escalier de bois raide et inégal, pratiqué dans la cour intérieure. Arrivé au cinquième étage, il ouvrit une porte sur laquelle était écrit en lettres rouges ce nom : *Timothée*.

C'était le nom du vieillard, et cette inscription devait faciliter aux fidèles la découverte de son taudis. Une natte, un escabeau, une table et quelques vases de terre en composaient l'ameublement. Par la fenêtre, où le vent secouait une méchante toile mal attachée, arrivait la rumeur de Rome.

Timothée tira de dessous sa tunique le manuscrit de Sérénus et le lut avidement.

II

MANUSCRIT DE SÉRÉNUS

Je suis bien fou d'entreprendre cette confession. Ou elle ne sera point lue, ou elle désolera ceux qui la liront. Mais peut-être qu'en me racontant une dernière fois à moi-même, je me justifierai à mes propres yeux. Des cœurs excellents m'ont aimé, et aucun ne m'a vraiment connu. Or, quoique j'aie longtemps mis mon orgueil à vivre en moi et à n'être pénétré par personne, aujourd'hui mon secret me pèse. Un regret me vient, et presque un remords, d'avoir si bien joué le rôle singulier que les circonstances et ma curiosité ont fini par m'imposer. Je voudrais, pour me persuader que je n'ai pu faire autrement, ressaisir toute la chaîne de mes sentiments et de mes actions depuis mon

plus lointain passé jusqu'à ce jour où je vais mourir.

« Mon père L. Annæus Sérénus était capitaine des gardes de Néron. Il avait le cœur noble, l'âme inquiète, la volonté faible : ambitieux et convaincu de la vanité de toutes choses, voluptueux et prompt à sentir l'amertume qui gît au fond des plaisirs charnels, aimant la vie et la méprisant, plein de désirs et vide d'illusions. Il consentit à passer pour l'amant de l'affranchie Acté, afin que Néron, très jeune alors et surveillé de près par Agrippine, pût, sous ce couvert, voir librement sa maîtresse. Le rôle auquel se prêtait mon père n'avait rien de magnifique. Son excuse, c'est qu'il s'arrangea pour ne mentir qu'à moitié, Acté n'étant point une inhumaine. Il jouait ainsi plus gros jeu qu'il n'eût fait en refusant au prince ce service délicat ; mais c'était encore un des traits de son caractère de prendre sa revanche de ses faiblesses par de dangereuses fantaisies. Ajoutez que les mœurs des cours d'Orient commençaient à s'introduire à celle des empereurs romains, et que l'obéissance au prince, n'importe en quelle matière, y passait déjà pour honorable. Enfin mon père avait pour

Néron une sorte d'affection, en partie justifiée. Néron était à cette époque un adolescent vaniteux, violent et sournois, mais avec des goûts d'artiste et, parfois, des manières félines et enveloppantes qui ressemblaient à de la tendresse. Plus tard ce mauvais comédien, affolé par la toute-puissance, devint le plus méchant des hommes. A dix-huit ans ce n'était qu'un joli monstre capricieux, et séduisant à ses heures comme une femme.

« Mon père ne pouvait guère s'occuper de moi, et ma mère ne s'en souciait point. Ma première éducation fut abandonnée à des esclaves, à des précepteurs grecs spirituels et immoraux. Heureusement une certaine distinction de nature me garda de l'avilissement précoce. J'étais un enfant intelligent, impressionnable à l'excès, doux, réfléchi et sans gaieté.

« J'avais douze ans lorsque le grand incendie dévora la moitié de Rome et jeta plus de cent mille malheureux sur le pavé. Pendant deux ou trois ans, malgré les énormes distributions de pain et d'argent ordonnées par l'empereur, la misère fut effroyable à Rome. Le spectacle de tant de souffrances imméritées me fit au cœur

une blessure incurable. Je conçus l'injustice des choses et l'absurdité des destinées. Je trouvai inique que mon père eût cinq cents esclaves quand tant de pauvres gens mouraient de faim. Je leur donnai tout l'argent dont je pouvais disposer. Mais, avec la raide logique de mon âge, j'estimais qu'ils n'avaient point à me remercier, et je fuyais leurs effusions, dont la grossièreté choquait d'ailleurs mon goût d'enfant aristocrate.

« Un jour, mon précepteur me mena à une grande fête que Néron donnait au peuple dans ses jardins. Pour détourner la colère de la foule, qui l'accusait d'avoir allumé l'incendie, il avait fait arrêter quelques centaines de chrétiens. La plupart venaient d'être livrés aux bêtes dans le cirque. D'autres, vêtus de sacs enduits de résine, étaient attachés à de hauts poteaux, de distance en distance, dans les larges allées. A la nuit tombante, on y mit le feu. La populace se pressait avec des vociférations autour des torches vivantes. La flamme qui enveloppait les suppliciés, parfois courbée par le vent, laissait voir leur face horrible et leur bouche grande ouverte dont le cri ne s'entendait pas. Une odeur de chair brûlée

emplissait l'air... J'eus une crise nerveuse et l'on m'emporta à demi mort.

« La secousse avait été trop forte; et, quoique les plus douloureuses impressions s'effacent vite à cet âge, il m'en resta quelque chose, une langueur à certains moments, une mélancolie, une paresse à vivre, rares chez un enfant.

« Cependant Sénèque, l'ami de mon père, s'était retiré de la cour et, dans sa maison de campagne, songeait à bien mourir. C'était un homme séduisant et singulier; grand directeur d'âmes, qui savait pénétrer dans leurs replis et communiquer aux autres la force et la sérénité qui lui manquaient; un délicat épris de luxe et de vie élégante, qui s'imposait des privations secrètes et vivait en pythagoricien; le meilleur et le plus noble des hommes s'il n'eût craint la mort. C'est pour cela qu'il en parlait si souvent. Il mit vingt ans à dompter cette peur; et, quand ce fut fait, il était presque trop tard pour l'honneur de sa mémoire.

« Mon père allait le voir souvent. Il m'emmenait avec lui et j'assistais à leurs entretiens. J'avais quinze ans; je recueillais avidement leurs paroles. J'embrassai bientôt le stoïcisme avec une ferveur d'adolescent.

« Une Intelligence est immanente au monde ; elle y crée l'ordre à tous les degrés, et le sage est sur la terre sa plus haute expression. La vertu est la conformité de la volonté à l'ordre universel. La justice et la raison tendent à régner dans le monde. Si le mal nous paraît triompher, c'est que nous ne voyons pas tout et que nous n'occupons qu'un moment de la durée. Abstenons-nous, souffrons. Cherchons notre joie en nous. Après la mort, ou nous vivrons d'une vie supérieure dans une région éthérée, ou nous rentrerons au sein de Dieu. — J'aimais cette philosophie de détachement et d'orgueil, et je vivais superbement en moi, fier de me sentir complice des sublimes fins de l'univers.

« Sur certains points j'allais plus loin que mes maîtres. Sénèque proclamait l'égalité des hommes : je concluais à l'émancipation des esclaves. Mon père, plus calme, disait : Attendons.

« J'admirai beaucoup la mort emphatique de Sénèque. Sa femme Pauline, un peu simple, toujours à genoux devant son mari, s'ouvrit les veines, voulant le suivre. Il aurait bien pu l'en détourner. Heureusement on arriva à temps

pour la sauver, et elle se laissa faire. Depuis, j'ai soupçonné dans tout cela un peu de comédie ou, tout au moins, d'arrangement.

« Peu après, ce fut la guerre civile, les soldats d'Othon et de Vitellius s'égorgeant dans les rues de Rome, la populace ignoble assistant au massacre comme aux jeux du cirque. La vue de tant de hontes et d'horreurs raviva en moi les affreuses impressions de mon enfance et me confirma dans mon orgueilleuse tristesse.

« Mon père, que j'aimais tendrement, mourut dans la première année du principat de Vespasien. Vers la fin de sa vie, il me trouvait trop austère et trop guindé, me raillait sur la rigidité de ma jeune sagesse. Après avoir traversé le stoïcisme, il en était arrivé à un septicisme indulgent et amusé, ne croyant plus à rien, mais trouvant le monde curieux comme il est, encore qu'abominable, et estimant par dessus toutes choses la douceur et la bonté. Je me raidis pour porter cette mort en stoïcien : mais devant son bûcher je fondis en larmes.

« Ma mère mourut deux mois après, en donnant le jour à ma bien-aimée sœur Séréna. Je restais donc à peu près seul au monde, maître

d'une très grande fortune et libre de tout soin matériel : Styrax, le vieil intendant de mon père, administrait mes biens, et ma petite sœur était entre les mains de la fidèle Athana, ancienne nourrice de ma mère et dévouée corps et âme à notre maison. Je menais une vie studieuse et austère, lisant les philosophes et les poètes, ne mangeant que des légumes et couchant sur une natte, doux à tous ceux qui m'approchaient, mais préférant ma solitude et mes méditations à la société des hommes et m'appliquant de bonne foi à réaliser l'idéal du sage. Même j'étais chaste et respectueux de mon corps. Parmi les belles divinités symboliques que nous avons empruntées à la Grèce, j'avais choisi pour patronne la fière Artémis et je m'étais juré, comme l'Hippolyte d'Euripide, de ne jamais connaître les femmes.

« En dépit de mes théories, je gardai mes esclaves. Du moins j'ajournai leur affranchissement, me disant qu'ils n'étaient point malheuheureux à mon service et trouvant d'ailleurs du plaisir à me passer d'eux tout en les gardant, et à vivre comme un pauvre au milieu de toutes les ressources de l'extrême opulence.

« Cette belle ardeur stoïque dura trois mois. Puis vint la lassitude, un doute sur l'excellence de ce régime, un vague désir d'autre chose. Sans doute aussi l'effort contre nature que je venais de faire me laissait, par trop de fatigue, d'autant plus désarmé et plus faible aux tentations.

« Un jour de printemps, j'allai, pour la première fois depuis mon deuil, à l'un de ces lieux de promenade où fréquentent les gens qui s'amusent. Je frôlai dans le portique de Pompée des femmes peintes, étincelantes de bijoux et qui sentaient bon. En continuant d'errer au hasard, je me trouvai sur la voie Appienne à l'heure du beau monde. C'était une éclatante mêlée d'équipages luxueux, de litières d'hommes à la mode portées sur les épaules de huit esclaves, de chaises découvertes de matrones éventées par des négresses. Deux piqueurs numides passèrent comme un tourbillon, et, derrière eux, une *rhéda* tendue de soie rouge, que conduisait elle-même une femme d'une grande beauté. Je la contemplais d'un air un peu farouche en dissimulant une admiration de novice. Elle arrêta ses chevaux et me fit signe de monter près d'elle. J'obéis, et je ne me rappelai que le lendemain

les préceptes du Portique. Cette femme était Lycisca, une affranchie en renom. Pourquoi eut-elle cette fantaisie? Peut-être, quand elle me rencontra, me connaissait-elle déjà et savait-elle que j'étais riche. Elle prétendait m'avoir enlevé simplement pour s'amuser et parce que ma figure étonnée de jeune sauvage lui avait plu. Ce n'est pas impossible, car Lycisca était une fille d'imagination et de caprice. Elle m'initia à la haute vie et ne me coûta que deux millions de sesterces.

« Dès lors, ce fut comme la fureur d'une revanche. Au commencement, voulant concilier cette vie avec mes maximes de détachement, je me disais que, pour mépriser les voluptés en connaissance de cause, il est nécessaire de les avoir éprouvées, surtout dans ce qu'elles ont de raffiné et d'aigu. Puis, après m'y être prêté par cet admirable scrupule philosophique, je m'y livrai par curiosité de psychologue et d'artiste. Je cherchais à me dédoubler, à me tenir en dehors de mes sensations pour les analyser et pour en mieux jouir. Mais le contraire arrivait. Pour que la jouissance soit aussi vive que possible, sans doute il y faut de l'inconscience, un abandon de soi.

J'avais la lassitude et le dégoût des voluptés sans en avoir l'ivresse. Je voulais la faire naître, mais, justement parce que j'y tâchais, elle ne venait pas. Mon habitude inexorable de réflexion sur moi-même me rendait le plus souvent impropre au plaisir. Je ne pouvais m'oublier. Au milieu de l'orgie la plus folle ou la plus élégante, ma tête restait froide ; je sentais le néant de toutes choses, et je m'ennuyais.

« Et pourtant, suivant toute apparence, il m'a été donné de vivre au temps où l'on a porté à leur plus haut degré le pouvoir et l'art de jouir. Jamais, je pense, on n'a vu ni on ne verra un si petit nombre d'hommes occuper à leur profit et absorber un si grand nombre d'existences humaines. Quelques-uns de mes amis avaient jusqu'à trois mille esclaves et des richesses dont ils ignoraient les limites. Et la science du plaisir était égale aux ressources dont elle pouvait disposer. Plusieurs générations de privilégiés avaient étudié les moyens d'affiner, de varier et de multiplier les sensations agréables. Assurément les hommes qui viendront après nous ne concevront qu'à peine la vie que certains d'entre nous ont connue et pratiquée. Pour des raisons qu'il est

bien inutile de donner ici, la richesse des particuliers ne peut plus que décroître. Et l'on prévoit le temps où les barbares rompront les barrières de l'empire. Alors ce sera la fin de la fête...

« Mais, comme l'avenir imaginera malaisément l'intensité de nos plaisirs physiques, peut-être ne comprendra-t-il pas non plus la profondeur de nos satiétés; et il admirera, en lisant nos chroniques, combien d'hommes se sont donné la mort de notre temps.

« Après quinze ans d'orgie tour à tour grossière et délicate, le corps usé, les sens émoussés, le cœur vidé à fond de toute croyance, même de toute illusion, qu'avais-je à faire au monde? Il m'apparaissait comme un spectacle absurde et ne m'intéressait plus. J'avais gardé cette douceur native qui me venait de mon père, mais seulement parce qu'il m'était agréable d'être bon, et encore cela même me devenait indifférent. Au reste, je répugnais à toute action; les emplois publics, devenus vils et précaires, me dégoûtaient d'avance. Je languissais dans un immense et incurable ennui. N'ayant plus aucune raison de vivre, je résolus de mourir.

« La mort ne m'effrayait point : c'était pour

moi la grande libératrice; mais je la voulais sans souffrance.

« Ayant affranchi tous ceux de mes esclaves que je jugeai capables de bien user de leur liberté, je passai deux jours sans prendre aucune nourriture; puis je me plongeai dans une baignoire où l'on versait continellement de l'eau chaude. J'avais fait installer la cuve de marbre dans le péristyle de ma maison; et, tandis que la chaleur du bain épuisait lentement mes forces, des fleurs rares aux parfums capiteux m'asphyxiaient délicieusement. J'avais la sensation d'une défaillance voluptueuse et mortelle, où tout mon être fondait et se dissolvait peu à peu. La tête renversée, je regardais, sans penser à rien, un des coins du voile de pourpre tendu sur la baignoire et, autour de ce voile, de petits nuages flottants sur le bleu du ciel, qui prenaient la forme de femmes que j'avais connues; et il me semblait qu'une parcelle de mon âme, se détachant de moi à chaque souffle, allait les rejoindre dans l'azur enflammé...

. . . . . .

« — Me reconnaissez-vous, Marcus? dit une voix très douce.

« J'ouvris les yeux : j'étais dans mon lit; ma sœur Séréna se tenait auprès de moi.

« Styrax, me voyant évanoui dans mon bain, m'en avait retiré sans se soucier des suites de sa désobéissance. Il m'avait porté dans ma chambre et, me desserrant les dents, m'avait fait prendre un peu de bouillon. Une fièvre cérébrale s'était bientôt déclarée, et depuis huit jours j'étais entre la vie et la mort.

« Quand j'aperçus Séréna penchée sur moi, je crus voir une figure merveilleuse venue d'un monde meilleur et plus beau que le nôtre. Elle avait seize ans, était blanche et blonde, d'une beauté immatérielle et comme transparente qui laissait voir toute son âme, avec un air d'innocence et de gravité que je n'ai jamais vu qu'à elle.

« Mon existence avait été jusque-là entièrement séparée de la sienne. Elle vivait retirée dans son appartement sous la garde de la vieille Athana. Quand je m'étais résolu à mourir, je n'avais point prévenu Séréna de mon dessein, craignant une scène pénible, et n'avais même pas voulu la voir. La pauvre enfant, avertie par Styrax, venait de passer sept jours et sept nuits

à mon chevet : tout amaigrie par la fatigue, elle avait un regard d'une infinie douceur, un regard d'étoile dans ses yeux agrandis.

« — Me reconnaissez-vous, mon cher Marcus? répéta-t-elle.

« Je l'attirai à moi, la baisai sur le front et pleurai longtemps.

« Je guéris; mais de mon suicide manqué il me resta, pendant plusieurs mois, une extrême faiblesse. Je n'avais ni désirs, ni regrets, ni tristesse, ni joie. Pourtant, dans cette mort de mon être, un sentiment s'était éveillé. Je m'étais mis à adorer ma sœur Séréna, à l'aimer d'un amour humble, craintif, religieux; et, quoique je fusse son aîné de vingt ans, dans ce retour à l'infirmité du premier âge, je m'attachais à elle et lui obéissais comme un petit enfant à sa mère. C'était plus que de l'affection fraternelle : c'était un amour d'une espèce particulière et tel que je n'avais jamais rien éprouvé d'approchant. Séréna était si différente de toutes les femmes que j'avais rencontrées! Il me semblait que cet amour évoquait du fond de mon passé et faisait renaître en moi ce que j'avais eu jadis de meilleur, mes ardeurs de jeune sage aspirant à la suprême

pureté. Puis, à mesure que mon intelligence recouvrait sa vigueur, mes habitudes de curiosité me revenaient, et j'apportais peu à peu, dans mon amour passionné pour ma sœur, l'attention d'un observateur séduit par le spectacle d'une âme extraordinaire.

« Un jour, Séréna me dit :

« — Voulez-vous me faire un grand plaisir? Venez avec moi demain matin là où je vous conduirai.

« — J'irai où vous voudrez, Séréna.

« — Alors soyez prêt de bonne heure.

« Le lendemain, au point du jour, Séréna m'attendait dans l'atrium avec une trentaine de nos esclaves.

« — Ils viennent avec nous?

« — Sans doute.

« En chemin, elle me demanda si j'avais entendu parler des chrétiens et ce que je savais d'eux.

« — Peu de chose, répondis-je. C'est, je crois, une secte juive, en tout cas un culte venu d'Orient, comme il y en a tant à Rome. On dit que ce sont des meurt-de-faim, des frénétiques et des fous, qu'ils ont des cérémonies bizarres,

qu'ils adorent une tête d'âne et qu'ils sont les ennemis de l'empire.

« — Croyez-vous que ce soient eux qui aient mis le feu à Rome au temps de Néron?

« — Mon père ne le pensait pas. Il fallait des coupables pour le peuple : on a inventé ceux-là. Et, tenez, vous me rappelez qu'un imbécile de pédagogue me conduisit dans les jardins de l'empereur (j'étais tout enfant) pour y voir brûler quelques-uns de ces malheureux...

« — Vraiment, vous les avez vus? interrompit Séréna dont les yeux brillèrent tout à coup

« Puis, après un long silence :

« — Mais vous, me demanda-t-elle, croyez-vous ce qu'on dit? Les chrétiens sont-ils, à votre avis, des fous et des scélérats?

« — Oh! moi, ma chère Séréna, je n'ai pas d'opinion là-dessus et ne m'en embarrasse guère. Et puis, vous savez, je ne suis point dur aux misérables. Je ne m'étonne pas que les gueux trouvent leur part mauvaise et je comprends fort bien qu'ils s'insurgent. Je n'ai point de colère contre eux. J'ai plutôt quelque sympathie, étant malade et dégoûté du monde comme il est, pour tous les révoltés, quelles que soient les rai-

sons de leur révolte... Mais pourquoi me demandez-vous tout cela ?

« — Parce que je suis chrétienne, dit tranquillement Séréna.

« J'avais appris dès longtemps à ne m'émouvoir de rien :

« — Si vous êtes chrétienne, Séréna, c'est donc que les chrétiens valent mieux qu'on ne prétend ; et je serais curieux de faire leur connaissance.

« — Cela ne tardera guère, car voici que nous arrivons.

« Et elle me montra sur la voie Ardéatine, que nous suivions depuis quelques instants, une des sépultures de la famille Flavia. Un homme se tenait dans le vestibule : Séréna lui donna un mot de passe, et nous entrâmes dans l'hypogée, suivis de nos esclaves. Une cinquantaine de personnes s'y trouvaient déjà, la plupart agenouillées, d'autres assises sur des bancs de pierre le long des murs.

« Les parois du souterrain étaient percées de niches horizontales, les unes closes par des pierres funéraires, les autres béantes et attendant leurs morts. Quatre guirlandes peintes, l'une de

roses, l'autre d'épis, la troisième de raisins, la dernière de feuilles de laurier, s'enroulaient autour de la voûte. Au-dessous de ces guirlandes, une fresque représentait des moissonneurs, la faucille à la main, coupant des blés. Puis c'étaient, au haut des murs et dans l'intervalle des niches, d'autres peintures symboliques dont le sens me fut révélé plus tard : un berger portant une brebis sur ses épaules, que d'abord je pris pour un Mercure criophore, des ancres, des navires, des colombes, des poissons. Au fond de la salle, deux chaires taillées dans le roc. Entre les deux, un autel de pierre chargé de pains, avec du vin dans une grande coupe. La salle était éclairée par des lampes de cuivre sur lesquelles étaient gravés les mêmes symboles que sur les murailles.

« D'autres chrétiens entrèrent. Depuis le coup terrible dont Néron avait frappé la secte, ils avaient pris l'habitude de s'assembler hors de la ville, dans des tombeaux, sous prétexte de cérémonies et de repas funèbres. A l'époque où je les connus, on les laissait fort tranquilles; mais la crainte d'une persécution toujours possible donnait à ces réunions un air de mystère qui en augmentait pour moi l'étrange nouveauté.

« J'aperçus dans l'assemblée le consul de l'année, Flavius Clemens : ce qui m'expliqua que la réunion eût lieu dans un des tombeaux de sa famille. Je reconnus la femme de Clemens et sa nièce, et Pomponia Grœcina, et Pauline, la veuve de Sénèque, pâle à jamais d'avoir suivi son mari plus qu'à mi-chemin dans la mort. Elles étaient voilées très bas, de manière à cacher leurs cheveux. Je vis enfin, au premier rang, Acté, l'ancienne maîtresse de Néron et l'ancienne amie de mon père, belle encore malgré ses cinquante ans, et, je crois, quelque peu fardée. Le reste de l'assistance me parut se composer de petites gens et d'esclaves.

« Un vieux prêtre de figure chétive et douce, qui avait pris place sur l'un des sièges de pierre, se leva, et, dans un assez mauvais latin, prononça, sans doute à mon intention, une harangue où étaient résumées les croyances de la secte : le péché du premier homme et ses conséquences, la rédemption du genre humain par Jésus, dont je ne connaissais jusque-là que le nom et le supplice, l'union des âmes en Jésus signifiée par le banquet fraternel, et toute la morale chrétienne exprimée par les huit *béatitudes*.

« Après quoi, le prêtre récita lentement des prières où Jésus était invoqué comme le fils de Dieu et le sauveur des hommes. Ensuite il étendit ses deux mains sur les pains et sur la coupe pleine et rappela que Jésus, dans son dernier repas avec ses compagnons, avait fait ainsi en disant : « Mangez, ceci est mon corps; buvez, ceci est mon sang. Faites la même chose en mémoire de moi. » J'ai su depuis que quelques-uns des prêtres et la plupart des fidèles ne voyaient point dans ces paroles une image singulière et hardie, mais croyaient en effet manger et boire leur Dieu; et ce fut une de mes plus vives surprises.

« Enfin le prêtre distribua le pain aux assistants et leur présenta la coupe après y avoir bu le premier. Je ne pris point part à ces agapes, n'étant pas encore initié.

« Tout cela me parut grave, majestueux, touchant et nouveau. Mais je sentis très nettement, et du premier coup, que ces rites et cette assemblée ne seraient jamais pour moi qu'un spectacle et qu'il y avait un abîme entre ces hommes et moi.

« — Mon cher Marcus, me dit Séréna en sor-

tant, vous avez vu ce que sont les chrétiens. Vous les aimerez davantage à mesure que vous les connaîtrez. Vous êtes malheureux, je le sais. Il faut vous faire chrétien. Là est la vérité, et là aussi la consolation.

« — J'y songerai, Séréna.

« Je suivis assidûment les assemblées. Je retrouvai dans l'enseignement de Calliste (c'était le nom du prêtre) nombre de pensées et de maximes de Pythagore, de Zénon et des anciens sages. Jésus, par sa vie et par son supplice, me rappelait le portrait idéal du juste, tracé par Platon. Ce qui me semblait propre à la religion naissante, c'était d'abord l'obligation rigoureuse de croire à certains dogmes comme à des vérités révélées de Dieu. Puis, toutes les vertus que les philosophes avaient déjà connues et prêchées m'apparaissaient, chez les disciples de Christus, transformées par un sentiment nouveau : l'amour d'un Dieu homme et d'un Dieu crucifié, amour sensible, ardent, plein de larmes, de confiance, de tendresse, d'espoir. Évidemment ni les forces naturelles personnifiées ni le Dieu abstrait des stoïciens n'ont jamais inspiré rien de pareil. Et cet amour de Dieu, source et commencement

des autres vertus chrétiennes, leur communiquait une pureté, une douceur, une onction et comme un parfum que je n'avais pas encore respiré.

« J'admirais de bon cœur ces croyants ; mais je ne croyais pas. J'avais uniquement gardé de mon éducation philosophique cette conviction, qu'en dépit d'obscurités ou d'exceptions apparentes, tout se passe dans le monde selon des lois nécessaires et immuables et qu'il n'y a pas de merveilleux particulier. Une révélation directe de Dieu à un moment donné de l'histoire, le passage d'un Dieu homme sur la terre et tous les dogmes de la religion nouvelle trouvaient dans ma raison une invincible résistance et qui, jusqu'à l'heure où j'écris, n'a pas été ébranlée.

« J'avouerai d'autres répugnances que j'éprouvais par instants. L'idée que mes nouveaux frères avaient de ce monde et de cette vie heurtait en moi je ne sais quel sentiment de nature. Je reconnais l'impertinence d'une telle contradiction ; mais, malgré mon pessimisme persistant, mal combattu par ma curiosité et par mon amour pour Séréna, il me déplaisait que des hommes méprisassent si fort la seule vie, après tout, dont nous soyons assurés. Puis je les trou-

vais par trop simples, fermés aux impressions artistiques, bornés, inélégants. Ou bien, un peu de souci de la patrie romaine se réveillant en moi, je m'effrayais du mal que pouvait faire à l'empire, si elle continuait de se répandre, une telle conception de la vie, un tel détachement des devoirs civils et des occupations profanes. D'autres fois, j'étais décidément injuste. L'arrière-pensée religieuse que les chrétiens mêlaient à leurs affections pour les épurer me semblait refroidir ces affections en leur ôtant de leur liberté, de leur grâce et de leur abandon. N'être aimé qu'en tant que racheté par Jésus et qu'en vue de mon salut éternel, cette idée me glaçait. Et alors j'étais choqué que ces saints fussent si sûrs de tant de choses, et de choses si merveilleuses, quand j'avais, moi, tant cherché sans trouver, tant douté dans ma vie, et mis finalement mon orgueil dans mon incroyance.

« Mes habitudes d'observation m'empêchaient encore, d'une autre manière, de devenir chrétien. J'éprouvais tantôt un sentiment de mauvaise humeur, tantôt un méchant plaisir à surprendr chez les chrétiens ces faiblesses humaines qu'à d'autres moments je leur reprochais d'avoir voulu

dépouiller. Le consul Clemens, dans cette société de frères égaux devant Dieu, était traité avec des honneurs particuliers et y prenait plaisir. Les esclaves restaient des esclaves, et leur place était aux derniers rangs. Il y avait entre les femmes des rivalités pour la préparation des agapes ou l'entretien des vêtements sacerdotaux, et des luttes plus vives encore autour des prêtres pour forcer leur attention et capter leur faveur. Acté, que les matrones tenaient à distance, se faisait remarquer par une piété violente. C'était une femme d'imagination désordonnée et de faible jugement. Elle n'avait jamais voulu croire aux crimes de Néron, mettait le supplice des chrétiens sur le compte de Poppée ; et, déjà chrétienne quand Néron mourut, elle avait élevé de ses deniers un tombeau au cadavre abandonné de son ancien amant. Repoussée par la communauté chrétienne, puis rentrée en grâce, reprise peu après de la folie de son corps, pardonnée de nouveau, calmée enfin par l'âge, elle embarrassait souvent le vénérable Calliste par l'indiscrétion de son zèle et par ce qui, dans son allure ou sa toilette, sentait encore la femme galante. Mais le doux vieillard, pour ne point faire de tort

à ses pauvres, ménageait l'extravagante créature : car elle était riche et donnait à pleines mains.

« En dépit de ces menues faiblesses, les bonnes et belles âmes que j'ai rencontrées là! J'avais beau me dire : Ces saints font un marché; ils comptent sur le paradis ; c'est en vue d'un salaire qu'ils pratiquent les plus sublimes vertus. Mais croire à cette récompense éloignée, n'est-ce pas encore un acte de vertu, puisque c'est croire à la justice de Dieu et le concevoir tel qu'il devrait être? Et quelle vertu est entièrement gratuite? Au temps où je suivais les maximes des stoïques, n'avais-je pas pour salaire la conscience orgueilleuse de ma supériorité morale?

« Et quelle foi animait ce petit troupeau ! Ils ne croyaient plus, comme les premiers chrétiens, à la fin prochaine du monde ni à la Jérusalem terrestre. Mais ils ne doutaient pas que la domination de l'univers ne fût assurée à leur religion. De fait, il y avait déjà dans toutes les villes importantes de l'empire des communautés chrétiennes, et sans cesse ces « Églises » échangeaient des nouvelles, s'envoyaient des encouragements et des espérances. Et, sentant dans l'ardeur de

leur foi une incalculable puissance et ce que leurs dogmes avaient d'approprié aux besoins de la plupart des hommes, surtout des humbles et des souffrants, je songeais que peut-être ils avaient raison, que l'avenir leur appartenait, que, si dans un siècle ou deux l'empire s'effondrait sous le choc des barbares, la religion de Jésus florirait sur ses ruines. Si cela doit arriver, que sera cette humanité neuve? Sans doute il y aura plus de vertu, par suite plus de bonheur, puisque le bonheur vient surtout de l'âme; en revanche, moins d'art et d'élégance, une moindre intelligence du beau...

« Hé! que m'importe ce que sera après ma mort la face changeante de la mystérieuse humanité? Ce que je sais, c'est que j'ai connu pour la première fois, dans le tombeau de la voie Ardéatine, la bonté des cœurs simples, la résignation des misérables, l'amour de la souffrance, la chasteté sans tache.

« Là j'ai connu l'admirable charité de mon affranchi Styrax. Ayant appris que je fréquentais l'assemblée des chrétiens, il me supplia un jour de l'y conduire, disant qu'il ne pouvait avoir une autre religion que celle de son maître. Quand

la « bonne nouvelle » lui fut révélée, tout son cœur se fondit. Il pleurait de joie à chaque assemblée. Il lui vint un grand amour des pauvres et des malades : non content de l'argent que je lui donnais pour cela, il y ajoutait du sien en le répandant sous mon nom. Il ne secourait pas seulement les chrétiens, mais tous les malheureux, quels qu'ils fussent; et par l'unique ascendant de sa bonté il enrôlait des bandes de pauvres gens dans la religion du Dieu qui aime et qui console.

« Là surtout j'ai connu la grâce plus qu'humaine, la douceur et la pureté de Séréna. Toutes les vertus qui chez les autres chrétiens me paraissaient tantôt unies à trop de rudesse et à une simplicité d'esprit excessive, tantôt gâtées pas l'attente trop sûre d'une récompense ou par l'intolérance qui accompagne les croyances absolues, ces vertus semblaient chez Séréna les fruits naturels d'une âme exquise et vraiment divine. Et ma grande occupation était de sentir le charme qui émanait de sa personne et de la voir vivre sa vie bienfaisante, belle à la fois de la plus rare beauté morale, de la candeur de l'enfant et des séductions épurées de la femme...

« — Ne voulez-vous pas recevoir le baptême, Marcus ? me disait-elle quelquefois.

« Je répondais :

« — Attendez, de grâce, que les mauvais souvenirs de jadis ne me troublent plus et que ma vie passée soit entièrement morte en moi. Quand je serai tout à fait chrétien de cœur, je demanderai le baptême.

« Elle se contentait de cette assurance, heureuse d'ailleurs de me voir reprendre quelque goût à l'existence et assister avec elle aux saintes assemblées.

. . . . . .

« Un jour, revint de Syrie, où il était allé visiter les Églises, un des chefs de la communauté de Rome, le prêtre Timothée, ancien esclave et d'origine africaine. Il était austère, désintéressé, et croyait ardemment : fort ignorant du reste, parlant un mauvais grec, comprenant à peine le latin. Avec cela, de brusques éclairs d'éloquence. Mais sa logique était étroite; il connaissait mal les cœurs ; il ne comprenait rien aux nuances un peu délicates du sentiment ou de la pensée; son imagination était sombre et son zèle avait quelque chose d'âpre et de

farouche. Je vis clairement par son exemple les côtés fâcheux d'une foi trop absolue et trop militante, et ce qu'elle peut engendrer, chez certains esprits, de roideur désagréable, d'inintelligence, presque d'inhumanité.

« Le doux Calliste avait sagement permis au consul Clemens de prendre part, extérieurement, aux cérémonies de la religion romaine; Timothée s'indigna de cette tolérance, dit qu'on ne pouvait servir deux maîtres, et remplit d'une telle terreur l'esprit un peu faible de Clemens que le pauvre homme résigna subitement ses fonctions de consul, ce qui fut l'origine de sa perte. Après quelques avertissements, Timothée condamna à des pénitences publiques cette innocente Acté, parce qu'elle continuait à se farder, à porter des bijoux et à s'habiller avec trop de recherche. La bonne créature me raconta un jour, en versant des torrents de larmes, comme il l'avait traitée durement..., et je vis bien qu'au fond, toujours affamée d'émotions et de drame, elle subissait avec d'étranges délices les brutalités de son impitoyable directeur.

« J'eus mon tour. Par des arguments qui, je le reconnais, étaient sans réplique, Timothée

me mit en demeure de recevoir le baptême ou de sortir de l'Église. Lui expliquer mon cas, il n'y fallait pas songer : jamais il ne serait entré dans ces subtilités. Quitter la communauté chrétienne, c'était affliger cruellement Séréna, me condamner à la voir moins souvent et renoncer à un spectacle qui m'intéressait de plus en plus, mieux que cela, à un touchant commerce avec bien des cœurs excellents, avec une famille que j'avais fini par aimer. Quoique cette hypocrisie me répugnât, je me résignai au baptême. Après tout, cette cérémonie ne faisait que m'agréger un peu plus étroitement à des hommes dont j'admirais et vénérais les vertus, si je ne partageais pas leur foi. Mon baptême n'était qu'un témoignage décisif de ma sympathie pour eux. Il signifiait que j'étais de cœur avec le petit groupe qui, à mes yeux, représentait alors dans le monde la plus haute perfection morale. Puis, Domitien devenant de jour en jour plus soupçonneux, l'Église, à tort ou à raison, s'attendait à être bientôt inquiétée. J'étais engagé d'honneur à ne point abandonner mes amis à l'heure du danger. Enfin l'idée que je réjouirais tant de bonnes âmes fit taire mes derniers scrupules. Je me

laissai donc baptiser. Et, pour ne mentir qu'à demi, tout en récitant la profession de foi des chrétiens, je m'appliquais à n'y voir qu'une formule symbolique et j'y cherchais un sens assez large pour que ma philosophie y pût souscrire. Si ce fut lâcheté, la joie de ma chère Séréna m'en sauva le remords.

. . . . . .

« Mais le temps passe; le bourreau viendra dans une heure et je voudrais terminer ma confession.

« Lorsque, non loin de la porte Capène, un matin que nous nous rendions à l'assemblée, j'eus à peu près assommé le favori de l'empereur, Parthénius, qui, revenant de quelque orgie, avait outragé ma sœur en paroles, j'aurais dû fuir aussitôt et j'en eus l'idée; mais j'attendis, je ne sais trop pourquoi, par apathie, par dégoût de l'action, pour ne point troubler Séréna, me disant que rien ne pressait, qu'il serait encore temps le lendemain. Or, le soir même, un centurion vint avec des soldats. Ma sœur était condamnée au bannissement et devait partir sans délai. Le caprice de l'empereur étant au-dessus des lois, on m'arrêta pour me conduire à la

prison Mamertine : on ne me faisait pas même la grâce de me décapiter dans ma maison. Nos biens étaient confisqués : la vengeance de Parthénius était complète.

« Ma sœur m'embrassa gravement et me dit :

« — Bénissons Dieu, mon cher Marcus. Nous nous reverrons bientôt. Ne vous inquiétez pas de moi. Ma vieille Athana ne me quittera point, et l'exil n'a rien qui m'effraye puisque Dieu est partout. Je le prie de vous assister dans votre épreuve et je vous envie l'honneur qu'il vous fait en vous permettant de mourir pour lui...

« Elle disait cela tranquillement, de sa voix harmonieuse, me prêtant naïvement une âme égale à la sienne... Mais tout à coup, ayant détourné la tête, elle éclata en sanglots (sois bénie pour cette faiblesse, Séréna!). Moi, le cœur me manqua en lui disant adieu, et il me sembla que j'étais mort par avance.

« J'arrivai à la prison comme on y amenait le consulaire Clemens, et nous pûmes échanger quelques paroles. L'arrêt impérial le déclarait coupable, comme moi, « de superstition et de vie judaïque ». En réalité, il était condamné

comme suspect et mécontent, car, depuis qu'il s'était démis de ses fonctions, il vivait dans la retraite et ne prenait part à aucune cérémonie publique. En outre, ses grands biens avaient tenté l'empereur. La femme et la nièce du consulaire étaient, comme Séréna, reléguées dans l'île de Pandataria. Clemens, que j'avais toujours regardé comme un fort petit génie, me parut admirable de sérénité : son placide héroïsme me fit honte et releva un peu mon courage. La pensée que ma chère sœur retrouverait des amies dans son exil m'apporta aussi quelque tranquillité.

. . . . . .

« Le geôlier est un bon homme. J'avais sur moi de quoi écrire ; il m'a procuré une lampe. Il a bien voulu me prévenir que le bourreau viendrait vers la pointe du jour. J'ai écrit toute la nuit. Je n'ai plus aucune attache à la vie, et la mort, anéantissement ou passage dans l'inconnu, ne m'effraye pas. Je me suis remis, à peu de chose près, dans l'état d'esprit où j'étais l'an dernier, quand j'ai voulu mourir dans mon bain... Mais, au dernier moment, j'ai peur de la mort qui souille et qui défigure ; j'ai peur de la hache

qui peut manquer son coup... On a poussé très loin, de mon temps, la science des poisons : la perle creuse de mon anneau contient une goutte d'un liquide incolore qui me tuera en quelques minutes, presque sans douleur.

. . . . . .

« J'ai vu quels honneurs rendaient les chrétiens à l'ossuaire où sont les restes des victimes de Néron. Ils vont m'honorer aussi comme un de leurs saints. Mais puis-je à présent les détromper? Et d'ailleurs, à quoi bon? Je souhaite qu'ils devinent mon suicide, je souhaite qu'ils lisent cette confession; mais je ne ferai rien pour cela. Car si Séréna savait comment je meurs et dans quelle incroyance, ce serait pour elle une trop grande douleur... Au reste, j'espère bien que Timothée, qui ne m'aimait point, ne laissera rendre à mes os qu'un culte modéré... Et si des cœurs simples me vénèrent plus que de raison, qu'importe encore? C'est leur foi qui leur sera comptée, non les mérites du saint qu'ils invoqueront. Puis, après tout, ce n'est point un méchant dont ils honoreront la mémoire. J'ai cherché sincèrement la vérité. Je me suis efforcé, dans mon adolescence, d'atteindre à la

sainteté telle que je la concevais. Et si j'ai été paresseux, voluptueux et faible, si j'ai peu fait pour les autres hommes, j'ai toujours eu pour eux beaucoup d'indulgence et de pitié.

. . . . . .

« Je viens de briser la perle entre mes dents. Adieu, Séréna, ma sœur bien-aimée! Le monde n'eût-il d'autre raison d'être que la production (fût-ce à de longs intervalles) d'une âme aussi douce et aussi parfaite que la tienne, l'existence de ce monde inintelligible me serait assez justifiée... »

I

LES SCRUPULES DE TIMOTHÉE

TIMOTHÉE passa trois heures sur le manuscrit de Sérénus. Le commencement était d'une écriture assez nette. Mais Timothée ne savait que le latin du peuple;

et la langue savante du jeune patricien lui échappait en bien des endroits. La dernière partie était peu lisible; et même il se trouvait que les passages où Sérénus affirmait clairement son incrédulité étaient presque indéchiffrables. Par hasard ces mots : *Le prêtre Timothée... était austère, désintéressé*, se lisaient facilement; et la fin de la phrase n'était qu'hiéroglyphes.

Le vieux prêtre en restait donc aux soupçons sur le cas de Sérénus et sur sa fin païenne. Il aurait pu confier le manuscrit à un lecteur plus habile; mais, s'il désirait le mot de l'énigme, il ne craignait pas moins le scandale de la découverte. Puis, si Sérénus n'était pas mort pour le Christ, c'était à cause du Christ qu'il avait été condamné. Et peut-être avait-il eu, au moment d'expirer, une illumination subite, un éclair de foi?

Alors Timothée songea à brûler le mystérieux écrit. Mais un scrupule, un respect de la mort le retint. Il s'agenouilla et pria quelque temps, et, ayant remis le parchemin dans son étui, il retourna au tombeau de la voie Ardéatine.

Il glissa le petit rouleau sous la tunique de Sérénus et dit tout haut :

— Que son crime ou sa justification demeure avec lui ! Son écrit le jugera. Dieu qui sondez les reins et les cœurs, je recommande mon frère à votre miséricorde.

IV

SAINT MARC LE ROMAIN

L'AN de grâce 860, Angelran, abbé des bénédictins de Beaugency-sur-Loire, pieusement jaloux des miracles opérés dans la chapelle du prieuré de Cléry par les reliques de sainte Avigerne, résolut d'aller chercher à Rome les cendres de quelque martyr d'importance pour en doter l'église de son abbaye.

Nicolas Ier, qui occupait alors le siège de Pierre, avait une dévotion particulière aux sépultures des saints martyrs. Elles étaient, à dire

vrai, en assez mauvais état, ayant été pillées et à moitié détruites par Vitigès, roi des Goths, puis par Astolphe, roi des Lombards. Plusieurs papes avaient fait transporter dans les églises de Rome des tombereaux de saints ossements. Mais le trésor était loin d'être épuisé. Nicolas restaura quelques-unes des plus célèbres catacombes, en confia la garde à des sacristains ; et il allait souvent y célébrer le sacrifice de la messe. Une de ces cryptes n'était autre que le tombeau de Flavius Clemens.

Ce fut là que, parmi beaucoup de noms obscurs gravés sur les pierres funéraires, Angelran remarqua le nom de Sérénus. Son épitaphe, rédigée par le fidèle Styrax, était ainsi conçue :

MARCVM ANNAEVM SERENVM MARTVR
SPIRITA SANCTA IN MENTE HAVETE

Angelran se souvint tout à coup qu'il y avait eu dans le palais de Néron un capitaine du nom de Sérénus, et il pensa qu'il avait sa tombe sous les yeux. Ce Sérénus était l'ami du philosophe Sénèque, qui, comme on sait, connut l'apôtre saint Paul. Évidemment Sérénus, initié par Sénèque à la foi chrétienne, s'était converti en secret ; et,

lorsque Néron persécuta les chrétiens, ayant osé les défendre devant l'empereur et lui résister en face, il fut condamné à mort. Angelran eut bientôt fait de reconstruire ainsi dans sa tête toute l'histoire du martyr. Il se promit de l'écrire à son retour et d'amplifier dans son latin le plus élégant ce canevas si vraisemblable.

Il obtint facilement du père des fidèles la permission d'ouvrir la tombe et d'emporter les restes vénérables de M. Annæus Serenus auquel il donnait déjà dans sa pensée le nom de saint Marc le Romain.

La pierre enlevée, Angelran vit ce qui demeurait du corps du martyr : une traînée de poussière blanchâtre mêlée de fragments d'os, et, sur cette cendre, le petit rouleau de parchemin, qui, par un phénomène singulier, s'était conservé presque intact. Il essaya de lire ces antiques caractères, et, n'ayant pu les déchiffrer, il se dit que peut-être quelqu'un de ses moines y réussirait mieux.

La châsse de saint Marc le Romain fut installée dans l'église des bénédictins de Beaugency le jour de Pâques de l'année 861, au milieu d'un grand concours de peuple.

Cependant Angelran avait remis le manuscrit de Sérénus au moine Adalbéron, le plus savant homme de l'abbaye.

Adalbéron parvint, à force de travail et de patience, à déchiffrer la triste confession. Il apprit ainsi que le nouveau saint n'était point, comme l'avait cru l'abbé, cet Annæus Serenus à qui Sénèque a dédié son traité de *la Tranquillité de l'âme*, mais bien le fils de l'ami de Sénèque, et que ce prétendu martyr n'avait pas eu la foi et était mort en païen.

Mais déjà saint Marc le Romain était devenu populaire et faisait continuellement des miracles. Adalbéron, ne voulant point troubler les consciences des fidèles ni faire la joie des moines de Cléry, ne confia sa découverte à personne. Toutefois la confession de Sérénus lui parut si extraordinaire qu'il n'eut pas le courage de la détruire et qu'il garda le manuscrit impie dans un coin de la bibliothèque du couvent.

La réputation de saint Marc le Romain alla toujours grandissant jusqu'au XIe siècle. Vers l'an 1030, le clerc Hariulf, qui dirigeait l'école cathédrale d'Orléans sous l'évêque Hériger, rédigea, d'après les dits de témoins oculaires et

dignes de foi, les procès-verbaux de vingt-quatre miracles opérés par la puissance du saint. Je transcris quelques-uns des plus remarquables *.

1° *D'un homme à qui saint Marc rendit les yeux.*

« Il y avait à Closmoussu un mauvais prêtre nommé Gérald. Ce prêtre avait chez lui un jeune homme nommé Witbert qui était son cousin et son filleul. Un jour, Witbert alla à la fête de saint Marc le Romain à Beaugency. Comme il revenait, il rencontra en chemin Gérald accompagné de trois de ses paroissiens qui lui étaient tout dévoués. Gérald détestait son filleul parce qu'il le soupçonnait d'aimer une de ses pénitentes. Le méchant prêtre dit à ses compagnons de saisir Witbert et de le bien tenir, et, tandis que le malheureux invoquait saint Marc à grands cris, Gérald lui arracha les yeux et les jeta par terre. Une pie, d'autres disent une colombe, les prit dans son bec et les emporta dans la direction de Beaugency. Ce qu'ayant vu, le

* En réalité, ces miracles sont traduits du recueil des miracles de sainte Foi, vierge et martyre, par Bernardus Scholasticus (*Patrologie latine* de l'abbé Migne, t. CXLI).

méchant prêtre fut saisi de remords et se prit à pleurer; et depuis, il n'osa plus célébrer la sainte messe.

« La mère de Gérald, nommée Arsinde, ayant appris la cruauté de son fils, recueillit Witbert et le soigna. Quand ses plaies furent cicatrisées, l'aveugle se mit à courir le pays en chantant des chansons, et il gagnait fort bien sa vie et se donnait du bon temps.

« L'année suivante, deux jours avant la fête de saint Marc le Romain, comme Witbert dormait, le saint lui apparut et lui dit :

« — Tu dors, Witbert?

« — Qui es-tu, toi qui m'appelles?

« — Je suis saint Marc le Romain.

« — Et que me veux-tu?

« — Je m'intéresse à toi. Comment te portes-tu?

« — Pas mal.

« — Et comment vont tes affaires?

« — On ne peut mieux.

« — Peux-tu te dire si satisfait, toi qui ne vois pas la lumière du jour?

« A ces mots, Witbert, qui dans son rêve croyait voir, se souvint qu'il était aveugle.

« Le saint reprit :

« — Va à Beaugency, achète deux cierges ; allume l'un devant l'autel du Sauveur, l'autre devant ma châsse. J'ai prié Dieu pour toi parce qu'on t'a fait du mal injustement. Va, et tu recouvreras la vue.

« Et comme Witbert, songeant au prix des cierges, ne répondait rien, saint Marc devina sa pensée :

« — Ne t'inquiète pas, lui dit-il. Va d'abord entendre la messe à Tavers. Là tu rencontreras un homme qui te donnera six deniers.

« Witbert se leva, alla à la messe à Tavers, raconta sa vision à tous ceux qui étaient là et les pria de lui prêter douze deniers. Les gens se moquaient de lui et le traitaient de fou. Mais tout à coup un homme de bien, nommé Hugo, s'avança vers lui et lui donna six écus et une obole.

« Alors Witbert, plein de confiance, se rendit à l'église des bénédictins de Beaugency. Il acheta deux cierges, les alluma et passa la nuit en prières devant la châsse de saint Marc.

« Vers minuit, il lui sembla que deux globes lumineux, ayant la forme des baies du laurier,

mais plus gros, descendaient du ciel et venaient se loger sous ses paupières, dans les deux trous où avaient été ses yeux. En même temps il sentit une grande lourdeur de tête et s'endormit.

« Il fut réveillé par la voix des moines chantant matines. Il voyait !

« D'abord il douta du miracle. Mais, ayant aperçu dehors, par la porte ouverte de l'église, un âne qui était sur le point d'entrer dans le saint lieu, il cria à l'ânier : « Hé ! là-bas ! rangez donc votre âne ! » Et aussitôt l'homme rangea sa bête. Sur quoi Witbert fut assuré qu'il avait recouvré la vue.

« Il passa encore une année à parcourir le pays afin de se faire voir aux gens qui l'avaient connu aveugle ; puis il songea à son salut et entra dans un monastère. »

2° *D'une jument ressuscitée.*

« Il y avait à Lestiou, à deux lieues de Beaugency, un ancien soldat nommé Foulque. Cet homme alla à Rome en pélerinage, et il en revint monté sur une jument que lui avait prêtée son frère, lequel était un saint prêtre du nom de

Bernard. En chemin, la jument devint malade. Foulque promit à saint Marc un cierge aussi long que la queue de la bête, si elle guérissait. Mais la jument tomba un jour sur la route et mourut. Foulque voulut vendre sa peau à un aubergiste qui lui en offrit un prix dérisoire. Indigné de cette mauvaise foi, Foulque rompit le marché; puis, avec son couteau, il taillada partout, en long et en large, la peau de la bête morte, de façon que l'aubergiste n'en pût tirer aucun profit. Et en même temps il criait :

« — Qu'est-ce que cela aurait coûté à saint Marc, qui guérit tant de malades, de guérir aussi ma jument? Je lui avais promis un si beau cierge! Et encore cette jument n'est pas à moi et il faudra que je la paye à mon frère. Je suis un homme ruiné!

« Comme il disait ces mots, la jument morte se leva sur ses pieds et se mit à hennir joyeusement. Les profondes coupures que Foulque lui avait faites se cicatrisèrent en un clin d'œil et elles se couvrirent d'un poil plus fin que celui du reste du corps, et d'une autre couleur; et cela formait comme des dessins qui attestaient le miracle. »

3° *D'un marchand puni de son avarice.*

« Un Auvergnat était venu à Beaugency, au pelerinage de saint Marc le Romain. Il remarqua que les cierges s'y vendaient à très bas prix à cause du grand nombre des marchands; et il songea que, s'il en achetait une grande provision, il les revendrait trois fois plus cher dans un autre pays. Il acheta donc tous les cierges qu'il put trouver et les mit dans des caisses. Mais un de ces cierges ne put tenir avec les autres. Alors l'Auvergnat l'appliqua contre sa poitrine entre ses vêtements, de manière que le gros bout était caché dans ses chausses et que le petit bout sortait par son collet sous sa barbe. Mais Dieu ne put souffrir l'audace de ce voleur. Le cierge s'alluma de lui-même, et le feu prit à la barbe de l'Auvergnat et à ses vêtements. Le malheureux, hurlant comme un damné, courut à l'église et se précipita vers la châsse de saint Marc en promettant de lui donner tous les cierges s'il le secourait. A l'instant même le feu qui le dévorait s'éteignit. »

Ces citations suffiront, je pense.

En 1793, lors de la dispersion des Ordres reli-

gieux, la bibliothèque de l'abbaye fut transportée à l'hôtel de ville de Beaugency, et c'est là que j'ai eu la bonne fortune de trouver, avec la relation des miracles de saint Marc le Romain, le manuscrit de Sérénus.

CONTES D'AUTREFOIS

ET

D'AUJOURD'HUI

LA MÈRE SAINTE-AGATHE

CELA a commencé, me dit mon ami Maxime Berthier, de la façon la plus banale du monde. J'étais allé, au mois de septembre dernier, passer une quinzaine dans ma famille, auprès d'Orléans. Notre voisine de campagne, Mme Aubray, une vieille dame excellente et très pieuse, avait pris chez elle, pour le temps des vacances, une orpheline de seize ans élevée dans un couvent de domini-

caines aux environs de Tours. Mme Aubray était l'amie des religieuses, et ces bonnes filles lui avaient confié la petite couventine pour la distraire un peu et pour qu'elle eût l'illusion d'être allée elle aussi « en vacances », comme les autres enfants.

Mes parents voyaient beaucoup leur vieille voisine. Souvent on passait la soirée chez elle. Tout d'abord, je ne fis pas grande attention à sa compagne : elle était si petite, si modeste et faisait si peu de bruit ! Mais un jour on dit son nom devant moi, un nom qui me parut bien joli : Lydie de Frégeneuilles. Dès lors, je la regardai de plus près et je vis qu'elle était mignonne, rose, blonde avec de grands yeux noirs toujours effarouchés. Elle portait son costume de pensionnaire, une robe et une petite pèlerine noires et, pour sortir, un chapeau de paille blanche avec des rubans bleus.

Je voulus la faire causer un peu. Elle était très timide, ne parlait qu'avec un effort visible et n'achevait presque jamais ses phrases. Pourtant elle me parla avec effusion de la mère Sainte-Agathe, une vieille religieuse sans doute (ce sont les meilleures), qui l'avait prise toute

petite et l'avait toujours aimée, soignée, dorlotée maternellement. La mère Sainte-Agathe était « maîtresse générale » du pensionnat ; la mère Sainte-Agathe était d'une très bonne famille ; la mère Sainte-Agathe avait de l'esprit ; la mère Sainte-Agathe savait la musique, le dessin, organisait au couvent les processions et les représentations dramatiques ; la mère Sainte-Agathe aurait pu être prieure générale de l'Ordre si elle avait voulu. Bref, il n'y avait pas au-dessus de la mère Sainte-Agathe. Je conçus une haute idée de cette respectable religieuse.

Quelquefois je faisais la lecture, le soir. Je voyais bien que Mlle de Frégeneuilles ne me quittait pas des yeux et qu'elle ne savait où se fourrer quand elle rencontrait les miens. Cela me faisait plaisir, sans me troubler autrement.

La veille de mon départ, je lui tendis la main. Elle y mit courageusement sa menotte et, comme nous nous trouvions un peu à l'écart des « ancêtres », elle s'enhardit jusqu'à me dire :

— Nous reverrons-nous, monsieur ?

— Mais, mademoiselle, je l'espère bien.

— Oh ! dit-elle tristement, ce sera bien difficile. Dans un an, peut-être...

*
* *

De retour à Paris, je ne pensai plus qu'à la petite couventine. — Une vraie jeune fille, une ingénue pour de bon, couvée sous l'aile de sa mère dans un coin de province, c'est déjà charmant : mais une petite fille élevée uniquement par des religieuses, une pensionnaire qui n'avait jamais eu d'autre maison qu'un blanc et gai couvent de Touraine, comme c'était plus complet et plus rare ! Une âme toute neuve, tout enfantine, tout ignorante, à caresser et à pétrir doucement, quel rêve ! et puis une pitié me venait pour cette pauvre petite sans parents, sans foyer, qui n'avait jamais connu que la maternité virginale et froide des bonnes Sœurs, et que j'avais vue si épeurée chez la vieille dame et promenant autour d'elle de si grands yeux étonnés. Vraiment ce serait une bonne œuvre de la prendre, de la réchauffer, de lui donner une famille : et ce serait une bonne œuvre singulièrement agréable pour celui qui l'entreprendrait ! Et comme elle aimerait son mari ! Certainement il serait tout pour elle, lui ayant tout donné.

Et voilà pourquoi, un beau jour, je tombai chez mes parents : « J'ai vingt-cinq ans, je m'ennuie, je veux me marier, j'ai trouvé ! — Et qui ? — Mlle de Frégeneuilles. — Mais... mais... mais... » Je levai toutes leurs objections et ne leur laissai pas une heure de repos. On prit rapidement des informations : Lydie avait une dot plus que raisonnable ; son tuteur, qui ne s'occupait point d'elle, laissait carte blanche aux Sœurs pour la marier. Enfin, je jetai ma mère dans un wagon, je la descendis à Tours et je la traînai, toute essoufflée, au couvent de Lydie où elle devait « faire la demande ». On l'introduisit au parloir et, n'osant la suivre, je restai dans le jardin à attendre le résultat de la visite.

Le jardin était grand — et propre ! d'une propreté de chapelle de couvent. Une allée de tilleuls, aussi exactement alignés que des cierges, conduisait à une terrasse qui donnait sur la Loire et d'où l'on découvrait un aimable paysage tourangeau : entre les rives molles semées de frissonnants bouquets de peupliers, le fleuve bleu étalé comme un lac ; des îlots blonds et des touffes d'osier bleuâtre ; à l'horizon un pont très long aux arches délicates, d'un gris d'argent, et, par

delà, des rangées d'arbres vaguement violets : tout cela très doux, avec des contours fondus et des teintes d'aquarelle, sous un ciel léger, d'un bleu pâle.

Ainsi j'analysais et me décrivais à moi-même le paysage pour trouver le temps moins long. Mais je ne tenais pas en place. Je revins sur mes pas, puis je sortis de l'allée de tilleuls et je découvris une grotte artificielle en rochers très propres, une « grotte de Lourdes ». Le sable était soigneusement ratissé et l'on voyait, dans une niche « rustique », surgir, au milieu de pots de géraniums, une Sainte Vierge peinturlurée. C'était absurde si vous voulez, mais si net et si bien épousseté ! Je m'assis sur une chaise de jardin et je suppliai la statuette polychrome de bien disposer en ma faveur l'âme austère de la vénérable mère Sainte-Agathe

*
* *

Le sable cria derrière moi ; je me retournai et je vis venir ma mère accompagnée d'une religieuse. Je me précipitai à leur rencontre :

— Eh bien?

— Demande à la mère Sainte-Agathe, me dit ma mère d'un ton qui me rassura tout de suite.

Quoi ! c'était là cette mère Sainte-Agathe que je m'étais toujours représentée, je ne sais pourquoi, comme une vieille sempiternelle toute ratatinée sous sa guimpe et souriant d'un sourire antique à travers d'innombrables rides ! Elle était jeune encore : trente ans, peut-être trente-cinq; mais les années des religieuses, quand elles sont jolies et très saintes, les embaument plutôt qu'elles ne les vieillissent. Le teint, un peu fatigué, était très blanc, les traits fins, le nez droit, un peu long. Elle avait des dents éclatantes sous des lèvres pâles et des yeux très clairs, d'une couleur indécise. Elle croisait des mains soignées que cachaient à demi ses manches larges de flanelle blanche, et, royalement drapée dans sa robe à grands plis, elle avait l'air d'une dame, d'une vraie dame, très noble et très douce.

Elle me dit avec une gravité un peu affectée que vint tempérer la malice d'un sourire involontaire :

— Monsieur, je suis, pour ma part, favorable à votre demande, car je vous connais depuis

longtemps par mon excellente amie Mme Aubray. j'interrogerai Mlle de Frégeneuilles et j'ai des raisons de croire qu'elle fera la réponse que vous désirez.

*
* *

.e lendemain, quand nous entrâmes au parloir, Lydie, toute frissonnante, eut en me voyant un éclair de joie, et je sentis, moi, comme un heurt délicieux en plein cœur.

— Monsieur, me dit la mère Sainte-Agathe, votre demande est agréée. Le tuteur de Mlle de Frégeneuilles, qui est un homme expéditif, vient d'envoyer son consentement par télégramme. Vous pouvez embrasser votre fiancée si cela vous est agréable.

Oh ! ce premier baiser, presque immatériel pourtant, un effleurement, un souffle, un rien, — mais si doux ! « Alors vous voulez bien ? — Oui. — Vous êtes contente? — Oui. — Vous m'attendiez? — Oui, », à voix tremblante, presque à voix basse et les yeux dans les yeux...

La mère Sainte-Agathe nous regardait d'unair

de sérénité et de bonté, de cet air qu'elle avait toujours, où l'on sentait une pensée unique, éternelle, toujours mêlée à celle de l'heure présente, et la paix absolue d'une âme angélisée. Une sainte, avec tout ce qu'une sainte peut garder de grâce féminine.

On s'occupa de la date du mariage. Ce serait seulement dans deux mois : il fallait préparer le trousseau de Lydie ; puis j'allais partir pour Florence où un livre commencé m'obligeait à passer cinq ou six semaines. Au fond, cette attente assez longue, même cette séparation ne me désolaient pas trop. Je n'étais point fâché de faire durer un peu ce charme des fiançailles et j'étais ravi de pouvoir écrire. Car nous nous écririons, — deux fois par semaine : la mère Sainte-Agathe déclara que c'était assez. Et la correspondance devait passer par ses mains et sous ses yeux.

*
* *

Ce séjour à Florence est un de mes meilleurs souvenirs ; c'était si bon de jouir de cette lumière,

de ces couleurs, de toute cette féerie des palais et des musées avec un continuel attendrissement au cœur ! Écrire à ma petite amie était pour moi un plaisir très naïf et très sincère dont je m'amusais à faire un plaisir artificiel et compliqué.

Je m'essayais déjà à façonner cette âme enfantine ; je lui faisais prévoir, en badinant, tous les devoirs qu'elle aurait à remplir, tous les désenchantements qui peut-être l'attendaient. Puis je tâchais de me faire connaître ; je me peignais et m'analysais avec une très fausse modestie. Enfin je l'interrogeais sur elle-même, sur son passé, son caractère, ses projets d'avenir. Oh ! sans pédanterie (du moins je le croyais), avec des caresses de phrases, des tendresses inventées, des mignardises ingénieuses. Et l'idée que la mère Sainte-Agathe lisait cette correspondance me faisait soigner mes lettres.

Je crois que cette idée paralysait au contraire la pauvre Lydie. Elle me répondait comme un petit mouton, gentiment, docilement, brièvement. Un jour, je lus au bas d'un de ces billets ce *post-scriptum :* « La mère Sainte-Agathe dit que je ne mets pas assez de chaleur dans mes

lettres. Ah ! mon ami, j'en ai pourtant beaucoup au cœur, je vous assure, mais je suis sans doute trop petite fille pour savoir le dire. »

Une fois, je lui écrivis hypocritement que je craignais de n'avoir pas une foi religieuse très robuste, et que peut-être ma tiédeur chagrinerait sa piété. Je voulais avoir le plaisir de me faire catéchiser par ma petite fiancée. Elle me répondit : « Mon ami, ce que vous me dites ne m'inquiète pas du tout. Vous êtes trop bon pour n'être pas chrétien. »

*
* *

Je revins d'Italie. Je passe vite sur les effusions du revoir, tempérées par la présence, d'ailleurs agréable et souriante, de la mère Sainte-Agathe.

Le mariage devait avoir lieu dans une quinzaine et serait célébré, par permission spéciale de « Monseigneur », dans la chapelle même du couvent.

— Je ne sais, dis-je à Lydie, comment remer-

cier vos mères. Il me semble que je vous recevrai avec plus de joie et d'espérance encore, dans cette chapelle où sans doute vous avez beaucoup prié et beaucoup vécu. Et puis ce mariage au couvent reliera doucement votre vie nouvelle à votre vie de jeune fille : vous passerez de l'une à l'autre sans changer de place ; vous serez encore une pensionnaire et je serai déjà votre mari.

En attendant, je m'installai à Tours dans un hôtel, et tous les jours je me rendais au couvent, à l'heure où les pensionnaires étaient à l'étude. Je voyais Lydie au « petit parloir », sous la surveillance de la mère Sainte-Agathe qui s'asseyait à une table dans un coin et lisait son office ou faisait sa correspondance.

Ce petit parloir était d'une netteté ! d'une blancheur ! Sur la cheminée, la vierge de Delaplanche, tenant un grand lis du bout de ses doigts fuselés. Dans un angle, sur une console, une poupée portant l'uniforme du couvent. Aux murs *Saint-Augustin et Sainte-Monique* d'Ary Scheffer et les *Saintes femmes* de Paul Delaroche. Ces images, d'une élégance froide, nette et léchée, étaient là comme chez elles. Le long

des murs tapissés d'un papier blanc semé de fleurs glacées s'alignaient des fauteuils en tapisserie au petit point, un peu pâlie ; et les hautes fenêtres s'encadraient de grands rideaux de mousseline blanche, relevés symétriquement. Et la mère Sainte-Agathe, avec sa cornette d'un blanc cru et sa robe d'une blancheur plus apaisée, était bien la « dame » qu'il fallait à ce salon pâle et blanc.

J'étais heureux, je parlais beaucoup, je racontais mon voyage. Ou bien je questionnais Lydie. Etait-elle la plus sage de la pension ? Avait-elle des « bons points » ? Comment s'appelaient ses amies ? J'appris qu'on avait joué au couvent, l'autre année, le jour de la saint Dominique, le *Joseph* de Méhul, s'il vous plaît ! et que Lydie y chantait le rôle du ministre de Pharaon, avec une grande barbe noire...

Mais souvent Lydie, gênée par la présence de la sœur qui, je ne sais pourquoi, ne me pesait pas du tout, répondait à mes questions : « Demandez à la mère Sainte-Agathe. » De sorte que je causais beaucoup plus avec la religieuse qu'avec ma fiancée.

Oh ! nous nous entendions très bien, la mère

Sainte-Agathe et moi. Elle était chargée du cours de littérature française dans la « grande classe ». Nous parlions d'enseignement, nous discutions les nouvelles méthodes. Elle était fort intelligente et ne croyait pas beaucoup à la puissance des programmes ni à la nécessité de savoir tant de chimie. Un jour, j'appris qu'étant très jeune encore, elle avait vu souvent et connu de près le Père Lacordaire et le comte de Montalembert : et une fois sur ce chapitre, poussée par moi, elle ne tarissait plus.

Lydie nous regardait et parfois devenait toute triste. Alors, je lui disais :

— Nos conversations vous ennuient, n'est-ce pas ? Allons, dites-moi une ronde que vous ne m'ayez pas encore chantée.

Car Lydie savait toutes les rondes que chantent les petites filles. Elle se faisait un peu prier, puis chantonnait doucement, à mi-voix. Une des plus jolies était la ronde des Rois-Mages :

Melchior et Balthazar
Sont, sont, sont venus d'Afrique,
Melchior et Balthazar
Sont venus d'Afrique avec le roi Gaspard.

Les voilà tous arrivés
Sous, sous, sous la belle étoile,
Les voilà tous arrivés
Sous la belle étoile qui les a guidés.

Le premier offrit de l'or
Parce, parce, parce qu'il était riche,
Le premier offrit de l'or
Parce qu'il était riche comme un milord, etc...

Sans trop m'en rendre compte, je traitais Lydie comme une enfant et, toutes les fois que je disais quelque chose d'un peu sérieux, je m'adressais à la mère Sainte-Agathe.

C'était exquis, ces conversations avec la sœur, d'autant plus exquis que j'achevais alors un volume de critique mêlée de fantaisie, où je mettais le plus possible de renanisme, d'impressionnisme et de raillerie parisienne, à la fois ou tour à tour. Et souvent aussi c'était après la lecture de quelque livre pervers que je me rendais à ces entrevues blanches.

*
* *

Un jour, la mère Sainte-Agathe me demanda tout à coup :

— Allez-vous à la messe, maintenant, monsieur Berthier ?

— J'irai si cela vous fait plaisir, ma Mère.

— Mais certainement cela me ferait plaisir.

— J'irai donc, c'est convenu.

J'entendis un gros soupir...

— Qu'avez-vous, ma petite Lydie ?

— Oh ! rien... Mais pourquoi promettre à la Mère toute seule, et pas à moi ?

Elle sourit tristement en disant cela, et je ne trouvai rien à répondre.

Le lendemain, Lydie apporta un ouvrage de tapisserie.

— Oh ! oh ! dis-je, voilà une jeune personne bien laborieuse !

— Hélas ! répondit-elle, je ne sais point parler. Cela remplira les vides de ma conversation.

La sœur, à sa petite table, signait « les exemptions » des élèves qui figuraient au « tableau d'honneur ». Elle m'apprit qu'il y avait aussi un « cahier d'honneur » où étaient transcrits les « devoirs de style » les plus remarquables. Je demandai à voir ce cahier. La sœur résista un peu et promit enfin de me le montrer « à la condition que je serais très indulgent ».

Au moment de me retirer :

— Eh bien ! à demain, dis-je à la sœur, et surtout n'oubliez pas le cahier d'honneur !

Et, comme j'embrassais Lydie, je vis qu'elle avait des larmes dans les yeux,

— Vous pleurez, Lydie ? vous ai-je fait de la peine ?

Elle me regarda longuement, sérieusement, et ce regard n'était plus celui d'une petite fille.

— Êtes-vous bien sûr, me dit-elle à voix basse, que c'est encore pour moi que vous venez ?...

*
* *

Elle me poursuivit tout le soir et toute la nuit, la question de la petite Lydie. Elle m'avait révélé malgré moi le fond de mon cœur. Je sentis, avec grand trouble, que depuis quelque temps je venais en effet pour la mère Sainte-Agathe et que le charme d'innocence de ma fiancée était épuisé... Oui, c'était fini, bien fini.

Je n'osai pas aller au couvent le lendemain ni les jours qui suivirent.

M'attendit-elle ?

Je n'y suis plus retourné, jamais.

L'AINÉE

MONSIEUR Franck Pétermann, ministre de la religion réformée à Lausanne, était un homme austère à qui le ciel avait accordé neuf filles.

Au moment où commence cette simple et mélancolique histoire, l'aînée avait dix-neuf ans et la plus jeune en avait dix. Toutes étaient grasses, rondes et bien en chair.

Elle a de ces ironies, la bonne Nature. Avez-vous remarqué que souvent les successeurs les plus graves, les plus rigides et les plus haut sur

cravate de ce désagréable Calvin ont les filles les plus friandes et les plus abondantes en charmes ? Ces hommes hostiles à la chair en ont tout un étalage dans leur maison. Ces ennemis du péché ont des filles qui sont des occasions de péché. On s'étonne que ceci ait engendré cela. Et c'est sans doute une de ces revanches de la Matière contre l'Esprit, qui font que le monde subsiste et va son train.

Les trois premières filles de M. Pétermann portaient des noms bibliques : Lia, Noémi et Josabeth ; les trois suivantes, des noms anglais : Kate, Betsy et Norah ; les trois dernières, des noms romantiques : Lénore, Desdémone et Dorothée.

Toutes, comme j'ai dit, étaient jolies ou piquantes, ou pour le moins gentilles. Mais l'aînée, Lia, était belle, trop belle. C'était une admirable blonde, tranquille, sereine et bonne et qui, ayant été un peu la mère de ses huit petites sœurs, en avait gardé un air de sérieux et de douceur patiente, quelque chose qui appelait la confiance et le respect. Elle n'était nullement coquette, et je ne saurais en dire autant des autres petites Pétermann.

Les neuf filles du pasteur avaient fait, ou faisaient, ou se disposaient à faire d'excellentes études. Les plus âgées étaient diplômées autant que des filles le peuvent être et les autres suivaient d'innombrables cours, où toujours elles avaient les premières places. Je n'ai pas besoin d'ajouter que toutes parlaient l'anglais et l'allemand, et que pourtant la cuisine, le ménage et la couture n'avaient point de secrets pour elles.

De plus M. Pétermann, en père prévoyant, avait de bonne heure pourvu ses filles de divers talents d'agrément. Noémi jouait du piano, Josabeth du violon, Kate de la flûte. Betsy avait une jolie voix et chantait déjà avec autant d'art que d'aplomb. Norah triomphait dans l'aquarelle. Lénore déclamait à merveille; et M. Legouvé, le seul homme de notre temps qui sache lire, eût approuvé sa diction. Les deux dernières n'avaient pas encore de spécialité, mais elles en auraient : on pouvait s'en reposer sur M. Pétermann. Quant à Lia, elle réunissait tous les dons que se partageaient ses sœurs. Elle savait tout, cette Lia, sans en avoir l'air. Et en outre elle jouait du violoncelle, modestement et divinement. M. Pétermann, songeant à l'avenir,

dirigeait tous ces jeunes esprits en glorifiant le Seigneur.

Ainsi chacun, dans cette famille exemplaire, avait son talent particulier et son emploi, comme dans ces cirques ambulants où le père et les enfants forment toute la troupe. Et au fait la famille Pétermann aurait pu toute seule fonder un cirque, car toutes ces demoiselles faisaient de la gymnastique et excellaient au crocket et au lawn-tennis. La famille Pétermann aurait pu toute seule monter un hôtel et un atelier de couture. La famille Pétermann aurait pu toute seule donner des concerts. La famille Pétermann aurait pu toute seule fonder une Université.

*
* *

Je ne vous ai pas encore parlé de Mme Pétermann, tant cette petite femme maigre, chétive, effacée, faisait peu de bruit et tenait peu de place. C'était pourtant bien elle qui avait mis au monde cette brillante nichée de cailles froufrouteuses. Mais, quand elle menait ses neuf filles au cours et qu'elle trottinait, noire et ratatinée,

derrière ces dix-huit nattes sautillantes, jamais on n'aurait eu la pensée d'attribuer une pareille lignée d'amours à cette figure pâlote de vieille petite institutrice qui a eu des malheurs.

Pourtant cette personne insignifiante et féconde jouissait d'une grande considération dans la société protestante. C'est qu'elle était la propre sœur du pasteur Agrippa Curchod, une des gloires de l'église réformée, qui avait laissé, avec le souvenir d'un grand libéral-orthodoxe et d'un saint authentique, une histoire du protestantisme en dix-huit volumes, un recueil de sermons et une centaine de brochures antipapistes sur l'alliance de la raison et de la foi, de la Révolution et de l'Église, du christianisme et de la libre-pensée, de Venise et du Grand-Turc.

Mme Pétermann parlait à chaque instant de son illustre frère et ne l'appelait jamais que « notre bon Agrippa. »

M. Pétermann, moins familier, l'appelait « notre saint. »

***

Rien n'était gai comme la maison Pétermann. Ces fillettes avaient beau savoir toutes les lan-

gues et la physique et les mathématiques et croire fermement que le suisse Toppfer est un des écrivains les plus spirituels de ce siècle, — elles étaient charmantes.

Une fois par semaine les Pétermann offraient le thé à leurs amis. On faisait de la musique, on lisait des vers et de la prose, on jouait aux jeux innocents.

Des jeunes gens venaient à ces réunions, entre autres le docteur Otto Rosenzweig, un joli homme, savant comme on l'est là-bas, mais fin et d'une gaîté douce, avec une petite ombre de rêverie. Il était le bras droit de Lia, et dans les jeux où l'on se partageait en deux camps, si Lia commandait l'un, c'était lui qui gouvernait l'autre. Il s'occupait de Lia, causait de toutes choses avec elle, l'avait baptisée « mademoiselle Raison, » et affectait au contraire de traiter ses sœurs comme des enfants, y compris Noémi la cadette, une étourdie qui, le prenant au mot, s'appliquait encore à faire avec lui la petite fille et l'enfant gâtée.

La belle Lia se mit à aimer Otto de tout son cœur. Dans les sonates où elle faisait sa partie, c'était pour lui qu'elle jouait, et elle lui disait

avec la voix profonde de son violoncelle ce qu'elle n'eût osé lui exprimer par des mots.

Le jour où le père d'Otto, en habit et en cravate blanche, vint « solliciter de M. et de Mme Pétermann l'honneur d'un entretien particulier, » Lia eut un grand tressaillement de joie, et elle attendit avec confiance la fin de la visite.

— Et bien ; mon cher papa, cria-t-elle dès que le père d'Otto fut dans la rue, consentez-vous ?

— Tu savais donc ? répondit M. Pétermann. Nous nous figurions, ta mère et moi, que c'était pour toi qu'il venait.

— Et voilà qu'il nous demande la main de Noémi pour Otto, continua Mme Pétermann. Je n'y comprends rien. Avais-tu remarqué quelque chose, Lia ?

— Enfin nous réfléchirons, nous prierons le Seigneur de nous éclairer, fit le pasteur en fermant les yeux.

— Mon ami, reprit sa femme, je ne me pose, comme toujours, qu'une question : qu'eût dit, qu'eût fait, dans une circonstance pareille, notre bon Agrippa ?

*
* *

La pauvre Lia fut pendant un mois languissante et malade. Dès qu'elle alla mieux, Otto épousa joyeusement Noémi et l'emmena à Berne où il venait d'être nommé professeur.

Les thés des Pétermann reprirent de plus belle. Lia continua de présider aux jeux innocents et de faire gémir son violoncelle dans les concertos. Mais le violoncellle chantait si tristement que c'était pitié.

Un jour, un ami des Pétermann leur présenta un jeune peintre français, un brave et beau garçon, jovial, bruyant, exubérant et qui, s'appelant Pierre Charbonneau, signait ses plats d'épinards : Pétrus Carbonnel.

Pétrus fut bientôt un des familiers de la maison. Mais il ne s'occupait que des petites sœurs, parlait à peine à Lia et ne la regardait qu'à la dérobée.

— Avez-vous peur de moi, monsieur Pétrus? lui dit-elle un jour en riant.

— Oui, mademoiselle, répondit simplement Pétrus : vous êtes si belle !

Lia se mit à rêver là-dessus. Pétrus l'aimait, rien de plus sûr, puisque sa conduite était juste le contraire de celle d'Otto. Et elle? aimait-elle Pétrus? Elle s'y sentait du moins toute disposée.

Mais le lendemain Josabeth la prit à part et lui dit d'un air de mystère :

— J'ai un grand secret à te confier. M. Pétrus m'a dit qu'il serait heureux si je voulais être sa femme. Toi qui es sage, conseille-moi. Que faut-il faire ?

Lia pâlit un peu :

— Et toi, ma petite Josabeth, aimes-tu M. Pétrus?

— Mais je crois que oui

Cette fois, Lia ne fut pas malade, mais elle avait les yeux bien rouges le jour du mariage de Josabeth.

*
* *

Peu de temps après débarqua chez les Pétermann un jeune pasteur, M. Ary Mikils, fils d'un de leurs amis et frais émoulu de la Faculté de

Théologie. Il était doux et grave et il avait de beaux favoris. Il plut à Lia par sa maturité précoce et le bel équilibre de sa raison. Mais Lia se tenait sur ses gardes : elle s'était promis de ne plus aimer.

M. Mikils possédait l'art d'approprier exactement ses discours et ses façons à l'âge, au sexe et à la condition des personnes qu'il entretenait.

Il était paternel et enjoué avec Lénore, Desdémone et Dorothée ; enjoué et respectueux avec Norah, Kate et Betsy ; respectueux et galant avec Lia. Et Lia commençait à songer : — Il est très bien, tout à fait bien ; et puis il n'a avec moi ni les manières d'Otto qui était trop à son aise, ni celles de Pétrus qui était réservé à l'excès : peut-être n'aura-t-il pas leur cruelle indifférence.

M. Mikils fit, dans l'église évangélique, un sermon sur le libéralisme de Jésus-Christ, qu'il appelait tour à tour « Christ » et « Jésusse. » Il fut éloquent comme une belle pluie d'octobre.

Lia l'ayant complimenté :

— Oh ! fit-il, rien ne pouvait plus me réjouir que l'approbation d'une âme sainte comme la

vôtre. Et d'ailleurs, le dirai-je? c'est pour vous seule que j'ai parlé.

Lia fut charmée. Mais le jour même elle surprit, au tournant d'un couloir, M. Mikils baisant les mains de Kate qui se défendait mollement.

Lia, cette fois, ne pâlit même plus. Le lendemain elle gronda Kate bien fort, tout en l'embrassant, et lui remontra l'énormité de sa conduite. Sur le conseil de sa grande sœur, Kate, abîmée de contrition, alla se jeter aux pieds de M. Pétermann et lui confessa son crime et son amour. Et trois semaines après elle était l'heureuse épouse du pasteur Mikils.

*
* *

Une année entière se passa sans qu'aucun prétendant sérieux se présentât chez M. Pétermann. Il lui restait cinq filles à marier (il ne comptait plus Lia). Certes elles étaient jolies et bien élevées : mais il ne pouvait donner à chacune que vingt mille francs de dot, et ce n'est guère par le temps qui court.

Alors Mme Pétermann se demanda : « Qu'eût fait notre bon Agrippa ? » Et sans doute une voix intérieure lui répondit, car un beau matin la tribu fit ses malles et partit pour un grand voyage d'exploration. M. Pétermann promena sa troupe dans toutes les villes où il avait, parmi ses coreligionnaires, des parents ou des amis. Cette tournée réussit à merveille. Betsy conquit un avocat de Montauban ; Norah enleva un négociant du Havre ; Lénore emporta d'assaut un médecin de Strasbourg, et Desdémone un professeur de l'École des Hautes-études. Et le père Pétermann bénissait le Seigneur et souriait largement au-dessus de sa belle barbe de bouc.

Hélas ! Lia avait beau être raisonnable, chaque fois qu'un nouveau candidat s'était présenté, elle avait cru que c'était pour elle, et chaque fois elle avait reçu un coup douloureux en plein cœur. Elle était d'autant plus malheureuse que tout le monde, dans ces aventures, la prenait pour confidente et pour conseillère, la regardant comme une personne d'une extraordinaire sagesse et supérieure aux passions humaines. Mais elle se taisait, et seul, dans les soirées musicales où l'on produisait ses sœurs, son

violoncelle avait dit sa souffrance intime et fière.

Et pourquoi ne l'épousait-on pas enfin ? Qui sait ? tout simplement parce que le premier prétendant avait choisi la cadette. Les autres avaient pris à la suite, dans la rangée des petites Pétermann. Lia, c'était la sœur aînée, l'ange gardien de la maison, la seconde mère, la tante. Et puis elle était trop belle vraiment, et trop parfaite, trop bonne, trop simple, trop exempte de prétention et de coquetterie. Elle inspirait tant d'admiration et d'estime qu'on oubliait de l'aimer comme une femme.

*
* *

Lia revint donc à Lausanne, seule avec Dorothée. Elle cousait des layettes pour ses neveux et ses nièces, qui déjà pullulaient. Comme elle était très bonne chrétienne et qu'elle lisait assidûment les livres saints, elle eut l'idée de composer un cahier de trois cent soixante-cinq pages et d'écrire en tête de chaque page blanche, pour tous les jours de l'année, un verset tiré des

Écritures. Ce cahier était destiné aux enfants de ses sœurs quand ils auraient l'âge de raison : ils devaient alors écrire, sous le texte biblique, les réflexions pieuses que ce texte leur aurait suggérées. Elle recopia vingt ou trente fois cette espèce de carnet à méditations, et cela l'aida à vivre pendant un mois.

Puis elle s'ennuya de nouveau; ses neveux et nièces lui faisaient mal à voir, quoiqu'elle les aimât bien et passât ses journées à travailler pour eux. Au reste personne autour d'elle ne devinait sa peine secrète : mais son violoncelle avait des plaintes de plus en plus déchirantes.

*
* *

C'est alors que M. Müller, homme mûr, sérieux, posé, membre du conseil fédéral et célibataire, se mit à fréquenter régulièrement la maison Pétermann. Il était fort empressé auprès de Lia, l'entourait d'attentions et l'accablait de compliments. Il lui parlait souvent des inconvénients et des tristesses de la vie de garçon; et elle comprit, à certains sous-entendus de sa con-

versation, à ses soupirs, que volontiers il la prendrait pour femme.

Sans doute il ne lui inspirait pas une passion bien vive et il était un peu âgé pour elle (il avait quarante-cinq ans et elle vingt-six) : mais elle l'estimait fort, et, — pensant qu'elle ne serait point malheureuse avec cet honnête homme et que peut-être elle serait mère, elle aussi, — elle souhaitait qu'il déclarât ses sentiments.

Cela ne tarda point. Un jour qu'ils se trouvaient seuls au jardin, M. Müller prit son courage à deux mains :

— Mademoiselle, j'ai à vous adresser une demande des plus délicates et j'ai besoin de toute votre indulgence. Je ne suis plus jeune, mais je suis solide encore. Je jouis de quelque considération parmi mes concitoyens et j'ajoute, pour mémoire, que j'ai quelque fortune. Je me sens capable d'une affection tendre et fidèle et d'un dévouement absolu. Pensez-vous qu'une femme pourrait être heureuse avec moi ?

— Certes je le pense ! répondit Lia en baissant les yeux.

— Mais voilà ! continua M. Müller avec un embarras croissant. Mlle Dorothée est un peu

jeune... Croyez-vous qu'elle consentirait à m'accepter pour mari ?...

*
* *

Lia transmit à Dorothée la proposition de M. Müller. La petite sotte, qui avait seize ans, fut ravie d'avoir été distinguée par un homme aussi considérable, membre du conseil fédéral.

— Réfléchis bien, lui dit Lia. M. Müller a quarante-cinq ans.

— Oh ! toi, fit la petite, tu es enragée ! Tu voudrais nous prendre tous nos maris !

Lia était invitée au bal, ce soir-là, chez un riche brasseur de Lausanne. Elle y alla, horriblement pâle dans sa robe rose. Elle valsa plusieurs fois, sans presque s'en apercevoir, avec un joli hussard bleu, un hussard français ; et, comme elle était à demi-morte, elle s'abandonnait entre les bras de son danseur et ne sentait point qu'il la serrait un peu fort.

Le hussard s'y méprit et, durant le dernier tour de valse, il lui murmura à l'oreille :

— Mademoiselle, vous êtes plus belle que je ne puis dire et je vous aime éperdument. J'habite un petit châlet rue du Lac, n° 6. Je vous attendrai demain toute la journée.

Les yeux de Lia brillèrent, tout son visage s'illumina, et cependant elle tremblait comme une feuille. Mais ce ne fut qu'un instant : brusquement, et sans rien trouver à lui répondre, elle s'arracha des bras du bel officier bleu.

*
* *

Rentrée dans sa chambre, elle ouvrit sa fenêtre et s'y accouda quoiqu'elle fût toute en sueur. Un désespoir immense l'envahit. Elle songea à mourir ; puis elle se rappela la déclaration du hussard, et cette fille si sage se dit : « Peut-être !... »

Et pour la première fois une ironie lui vint aux lèvres :

— Que ferait à ma place notre bon Agrippa?

Mais tout à coup elle sentit le froid de la nuit s'abattre sur ses épaules nues. Elle se coucha avec la fièvre.

UNIVERSITÉ DE MONTREAL

Une pleurésie l'emporta en trois jours. Elle mourut sans dire un mot.

*
* *

— Mon saint ami, dit le pasteur Winkelmann au pasteur Pétermann en revenant du cimetière, vous avez une consolation dans votre malheur. Votre chère fille est véritablement morte en chrétienne, avec une admirable résignation.

EN NOURRICE

Monsieur et madame Loisel étaient un de ces ménages presque pauvres, mais presque élégants, comme on en rencontre surtout à Paris : lui, professeur dans une école municipale, laborieux, très doux, adorant sa femme ; elle, fille de petits commerçants, vive, intelligente, et naturellement distinguée. Le mari touchait une haute paie de trois mille cinq cents francs. On habitait un modeste appartement au sixième, en bon air, tout près de la place du Trône. A force d'industrie et de goût,

avec des riens, avec les « occasions » et les « soldes » des grands magasins, madame, qui taillait elle-même ses robes, se composait des toilettes avenantes et fraîches, qu'elle savait porter. Le salon minuscule était tout égayé de menus ouvrages de femme et, dès le mois d'avril, on y voyait des fleurs. On allait au théâtre quatre ou cinq fois l'an, et quelquefois au concert, le dimanche. On visitait les expositions. On faisait de belles promenades à Paris ou dans les environs. On était patient, facile à la vie, amusé de peu ; on attendait sans grogner les tramways et les Hirondelles. On jouissait, par curiorité enfantine et par sympathie, de toute la richesse et de toute l'élégance de Paris. On tirait de la grande ville tout ce qu'elle offre de divertissements pas chers, et on faisait même des économies.

***

Un jour Mme Loisel se sentit mère. Ce fut une grande joie ; on pouvait se permettre un enfant. Elle le nourrirait, et l'on prendrait une petite

bonne. Elle commença la layette, et les heures passaient comme de beaux songes.

Les couches furent extrêmement laborieuses ; pendant vingt-quatre heures la jeune femme ne fit qu'un cri. Mais quand on lui présenta son petit garçon, elle eut ce pâle et profond sourire, d'une infinie tendresse, qu'elles ont toutes à ce moment-là.

— Il est beau, dit-elle. Il s'appellera Georges, et je veux qu'il soit très heureux.

Le lendemain une métrite se déclarait. Le médecin dit qu'on la sauverait peut-être, mais qu'elle ne pourrait toujours pas nourrir son enfant. Le nouveau-né était chétif : le biberon, ce serait la mort. Il fallait prendre une nourrice à la maison ou le confier à une nourrice de la campagne.

Une nourrice à la maison, c'était chose impossible : on n'en trouverait pas à moins de soixante-dix francs par mois ; et puis l'appartement était trop petit : il faudrait donc déménager ? Et si la maladie de Mme Loisel se prolongeait, on serait obligé d'avoir une bonne par surcroît. C'était la ruine. L'enfant, d'ailleurs, avait besoin du grand air de la campagne.

M. Loisel alla donc au bureau des nourrices. Il en choisit une, rouge, épaisse, carrée, qui lui parut avoir une bonne figure. Rosalie Boulard habitait un petit village de la Beauce à vingt lieues de Paris, avait un mari charretier, un petit garçon de huit ans, et venait de mettre au monde un autre garçon, il y avait quinze jours. Elle présentait d'excellents certificats signés du maire et du curé.

La malade voulut absolument voir Rosalie :

— Vous aurez bien soin de mon petit, madame ?

La nourrice se répandit en protestations :

— Oh ! madame peut être tranquille... On me connaît dans le pays, madame peut s'informer... J'aimerais mieux priver mon enfant à moi, je suis comme ça... Quand on fait une chose, faut la faire comme on doit, n'est-ce pas, madame ?... Pauvre mignon ! je l'aime déjà... Si madame veut que je le fasse téter tout de suite ? Parce que voyez-vous, mon lait me fait mal..

La pauvre mère fut ravie, quoiqu'un peu jalouse, de voir son Georges téter pour la première fois, et de si bon appétit.

On remit à Rosalie la petite layette, on lui fit cadeau d'une robe neuve en mérinos ; madame y joignit une robe à elle, qu'elle aurait pu porter encore :

— Elle n'est presque pas usée. Vous l'arrangerez pour vous, nourrice. Vous êtes plus forte que moi... mais il y a des remplis...

Rosalie se confondit en remerciements :

— Oh! je vois bien que vous êtes du bon monde. Aussi, n'ayez pas peur...

Au moment de la séparation, la malade mit sur la pauvre figure jaune et ridée du petit Georges un de ces longs, longs baisers où l'on fait passer toute son âme. Et deux larmes lentes lui descendaient des yeux.

Monsieur conduisit Rosalie à la gare, et quand il fut rentré :

— Décidément, dit-il, cette femme a une bonne figure, et je crois qu'elle soignera bien notre petit homme.

*
* *

Mme Loisel, que la conversation avec la nourrice avait épuisée, alla très mal les jours sui-

vants. La fièvre augmentait ; elle eut le délire ; on craignit même une péritonite. Elle guérit enfin ; mais pendant longtemps elle resta si faible qu'elle était obligée de garder la maison. Elle aurait bien voulu pourtant aller voir son petit ! En attendant elle lui fit une jolie robe en molleton, avec des dessins très compliqués en soutache et çà et là des nœuds roses et des pompons, et l'envoya à la nourrice.

Le mari de Rosalie écrivait toutes les semaines. C'était toujours la même lettre : « Je mets la main à la plume pour vous dire que l'enfant se porte bien. Il a beaucoup renforci ; madame ne le reconnaîtrait pas. » Et toujours il réclamait un supplément pour acheter du sucre et du savon : «Tout est si rencherdi ! Madame ne sait pas tout ce qu'il faut pour élever un enfant ! »

M. et Mme Loisel ajoutaient cinq francs au mois de Rosalie et remerciaient par dessus le marché. Ils commençaient cependant à être gênés. La maladie de la jeune femme avait coûté gros ; et puis il avait fallu prendre une bonne. Leurs économies étaient entamées. Tout cela, joint à la longue convalescence de madame, les forçait d'ajourner leur voyage.

*
* *

Hélas ! quelles larmes la petite femme eût pleurées si elle avait su comment on traitait son Georges !

Rosalie n'était pas une méchante femme, mais quoi ! elle avait son enfant à elle et c'était par lui qu'elle commençait. Et quand Fred avait tété son saoûl, il ne restait pas grand chose pour le petit Parisien. Alors on lui donnait du lait de vache, quelquefois tourné (on était au mois de juin), et plus souvent encore, le lait étant cher, on le bourrait de grosses panades trop lourdes.

Ce n'est pas tout : comme Rosalie était bonne mère, et qu'elle n'avait pas, la pauvre ignorante, de grands raffinements de conscience, elle trouvait tout naturel de faire porter à son enfant la layette et toutes les jolies affaires du petit Georges. Quand la belle robe arriva, tout de suite elle la mit à Fred :

— Oh ! qu'il est beau, mon petit garçon !

Et comme Georges, voulant sans doute pro-

tester contre cette injustice, hurlait désespérément :

— Veux-tu te taire, Parisien ? fit Rosalie. Totor, va le promener dans l'ouche.

(On appelle « ouche », en Beauce, une espèce de champ ou de jardinet attenant à la maison).

C'était ainsi chaque fois que Georges criait. Et Georges, mal nourri, en proie à une incurable diarrhée, criait souvent. « Est-il méchant ! » disait Rosalie, et elle confiait le nourrisson à son autre gars, Totor. Mais Totor, n'ayant aucune raison de se sacrifier à ce petit malheureux, le déposait tranquillement au pied d'une meule de foin et s'en allait jouer à la fossette avec les polissons du village. Georges avait tout à fait la mine de ces pauvres petits singes qu'on voit, au Jardin des Plantes, s'en aller lentement de la poitrine. Et pourtant il tenait bon ; il ne voulait pas mourir, le Parisien.

*
* *

Un jour enfin que la jeune femme se trouvait mieux, M. et Mme Loisel prirent le chemin de fer pour aller voir Georges. S'étant décidés subite-

ment, ils n'avaient point averti la nourrice de leur arrivée.

Le village de Rosalie était à une demi-lieue de la station où ils descendirent par un temps maussade. Au milieu de la plaine immense et plate, sous le ciel bas et gris, le hameau misérable trempait dans ses fumiers. Il sembla à Mme Loisel que son enfant était plus loin d'elle encore, étant dans un si vilain pays.

Une vieille, assise sur le pas d'une porte, leur indiqua la maison des Boulard.

Le cœur de la mère se serra en entrant dans cette chambre de paysans, malpropre et nue, pleine d'une odeur de fromages qui séchaient, et elle sentit presque un remords en songeant à son petit appartement de Paris, au berceau acheté d'avance et qui n'avait pas servi. Elle qui s'était promis tant de joie de ce voyage !

Fred était assis au coin de la cheminée, sur sa petite chaise, tout épanoui dans la belle robe de Georges. Le Parisien était dans l'ouche, sous la garde de Totor, et par hasard il ne criait pas.

Mme Loisel se précipita sur Fred :

— O mon chéri ! mon petit Georges !... Comme il est beau ! comme il est fort ! Sans la

robe, je n'aurais jamais cru que c'était là mon petit... Mais, nourrice, pourquoi lui mettez-vous sa belle robe tous les jours ?

Rosalie jugea la situation d'un coup d'œil et répondit sans hésiter :

— Ah ! madame, il est si bien avec !... Allons ! fais risette à la dame... c'est ta maman... C'est étonnant comme il ressemble à monsieur, vous ne trouvez pas, madame ?

Or, si Alfred Boulard, rougeaud et pétant de graisse, ressemblait à quelque chose, c'était à un saucisson surmonté d'une pomme d'api, — en plus gros. M. Loisel se pencha sur le bébé et dit à sa femme :

— Mon Dieu, je ne suis pas un père dénaturé, mais tu sais? il n'est pas joli, joli, ton garçon.

— Pas joli? monsieur est difficile, répliqua sèchement Rosalie, avec un accent de conviction qui lui gagna le cœur de Mme Loisel.

— Et votre enfant, à vous, nourrice? demanda la jeune femme. Est-ce qu'on pourrait le voir ?

— Oh ! il est chez sa grand'mère, avec son frère Totor... La bonne femme a voulu le voir... Je l'ai autant dire sevré... Je ne lui donne plus à

téter qu'une fois le matin et une fois le soir, pour que votre petit ait tout mon lait...

— Mais, nourrice, il ne faut pas. Vous pourriez partager. Je ne voudrais pas...

— Oh ! ne vous inquiétez point. Fred est solide... Vous le verrez tantôt... Monsieur et madame sont sans doute ici pour quelques jours?

— Non, nourrice ; nous sommes obligés de repartir par le train de six heures.

— Alors monsieur et madame mangeront un morceau... une omelette au lard... Et puis nous avons du vin, du bon vin... Monsieur et madame ne peuvent pas refuser...

Rosalie sortit sous prétexte d'aller chercher les œufs. Elle trouva Totor dans l'ouche :

— Écoute, Totor. Emporte le Parisien... chez ta grand'mère... où tu voudras... Tiens ! v'la le biberon... Et ne le ramène qu'à la nuit. Si tu reviens avant, je te casse les reins !

Et elle rentra, un sourire patelin sur ses grosses lèvres, au moment où Mme Loisel, en extase devant Fred, murmurait :

— Mais c'est qu'il me sourit ! mais c'est qu'il n'a pas du tout peur de moi ! On dirait qu'il sait que je suis sa maman.

*
* *

Un mois après, M. et Mme Loisel recevaient une lettre de Boulard, leur annonçant la mort de Georges : « Ça l'avait pris tout d'un coup... On l'avait pourtant bien soigné... Rosalie en ferait une maladie... »

Donc le petit Parisien avait eu la destinée inexplicable, affreuse, de ces petits enfants qui souffrent et crient pendant quelques mois et qui meurent sans y avoir rien compris. Une nuit il n'avait pas voulu s'endormir. Il avait refusé la panade et le biberon ; il avait même refusé le sein de Rosalie, le festin offert trop tard. Ses yeux convulsés roulaient, montraient leur blanc. Ses joues devenaient terreuses ; il agonisait. Puis vers le matin, au lieu de cris, il avait poussé de petits gémissements, presque des plaintes de grande personne. Enfin il s'était tu et n'avait plus bougé. Sa mère était bien heureuse de n'avoir pas vu cela.

*
* *

Il pleuvait à verse quand M. et Mme Loisel arrivèrent au village. La jeune femme, qui pleurait depuis Paris, n'en pouvait plus, chancelante dans sa robe mouillée, les yeux rouges sous le crêpe.

Rosalie, dès le matin, avait envoyé Totor et Fred chez leur grand mère. Elle aussi pleurait, sincèrement, ma foi ! et si fort que Mme Loisel alla tout de suite l'embrasser.

Puis la mère regarda, dans le berceau d'osier, le petit cadavre.

Georges portait pour la première fois sa belle robe toute salie par Fred. Il était d'une maigreur effrayante ; des joues de vieille cire, le nez aminci, les paupières bleuâtres. Sa petite bouche entr'ouverte, pâle avec un peu d'écume au fond, était avivée de violet sur les bords.

— Pauvre petit ! comme il est changé ! disait la mère en sanglotant.

M. Loisel regardait l'enfant mort, attentive-

ment, sans rien dire. Un dou orrible lui venait...

— Allons ! fit Rosalie, n e regardez plus ! Ça vous fait trop de peine.

Tout à coup Totor entra, sans prévenir, tenant Fred dans ses deux bras comme un paquet.

Rosalie devint blême. Ce nigaud de Totor expliqua que sa grand mère était malade et qu'elle n'avait pas voulu d'eux.

Et Fred, coiffé d'un des bonnets de Georges, serré dans une de ses brassières, chaussé de ses souliers blancs, Fred crevant de santé, Fred bon garçon et tout frétillant dans les bras de Totor, se mit à sourire au monsieur et à la dame.

Subitement ils comprirent tout. Mme Loisel regarda Rosalie dans les yeux.

M. Loisel marcha tout droit sur la nourrice qui recula, épouvantée, dans un coin de la chambre, et il leva ses deux poings. Mais il songea : « A quoi bon ? Rien à faire. Elle nierait, et cela ne servirait à rien de l'assommer. » Et il revint s'asseoir près du berceau, la tête sur la poitrine et les bras pendants.

Et voilà que maintenant Rosalie, secouée de sanglots, se roulait par terre avec un désespoir de brute...

*
* *

Le menuisier vint ; puis le curé, avec un enfant de chœur criblé de taches de son et portant une vieille croix désargentée qui branlait sur son manche.

Ils sont navrants, ces enterrements de nourrissons Parisiens qu'on voit traverser parfois les rues désertes des villages, traînant, derrière le cercueil grand comme une boîte à violon, un monsieur et une dame en deuil qui passent en se tamponnant les yeux tandis que les batteurs les regardent curieusement du seuil des granges, et qui vont laisser un morceau de leur cœur dans le coin d'un cimetière perdu...

Quand la première pelletée de terre tomba, Mme Loisel, à qui sa maladie avait fait oublier l'ancien et l'unique baiser donné à Georges, jeta ce cri :

« Ah ! mon pauvre petit ! je ne t'aurai donc pas embrassé vivant ! »

*
* *

En revenant du cimetière, Rosalie, inconsciente, dit à Mme Loisel :

— Si madame avait prochainement un autre bébé, madame voudrait bien me donner la préférence ?...

PAUVRE AME!

S'IL fallait avoir pitié de toutes les douleurs, le cœur et la vie d'un honnête homme n'y suffiraient pas. On commencerait par plaindre les souffrances violentes et tragiques et qui éclatent aux yeux. Mais les autres? celles qui sont modestes? celles qui se voilent de douceur et d'une apparente sérénité? Il est des destinées silencieuses, étouffées, où la douleur est si secrète et si égale dans sa continuité, où elle fait si peu de bruit qu'on ne songe pas à la plaindre. Pourtant rien n'est plus digne

de compassion que ces cœurs inquiets et solitaires, avides de se donner et que personne n'a voulu prendre, qui ont prodigué des trésors inaperçus et stériles, et que la mort emporte, extérieurement intacts, mais déchirés en dedans, car ils se sont dévorés eux-mêmes.

*
* *

Après une enfance et une première jeunesse attristées par des deuils, des angoisses et des désastres domestiques, Mlle Louise de Mérisols resta orpheline à vingt ans.

Elle était pauvre et se mit à donner des leçons de dessin. Comme elle portait un nom respecté et que sa famille avait été jadis une des plus considérables de la ville, elle trouva aisément des élèves et put gagner sa vie.

Elle habitait, dans une vieille rue à couvents et à pensionnats, un petit appartement meublé de vieilles choses mélancoliques, de ce qu'elle avait pu garder du mobilier de ses parents. Elle vivait là avec une vieille femme qui avait été au service de sa mère, ne sortait que pour ses leçons, et

n'avait pas de meilleures heures que celles de la messe et des vêpres, le dimanche.

Elle eût été jolie si elle avait été gaie. Ses traits semblaient un peu durs au repos, comme il arrive quand on a beaucoup souffert et aussi quand on est obligé de se tenir, de garder presque tous ses sentiments pour soi. Mais elle avait de beaux yeux tristes et tendres ; elle était élégante dans sa robe toujours noire et elle ressemblait par moments à certains portraits d'Hippolyte Flandrin, à ces figures d'une modestie et d'une gravité charmantes, qui font rêver de vie intérieure, de vertus chrétiennes, de mérites ignorés et exquis.

Cette fille si sévère avait un grand besoin d'aimer. Elle s'attachait violemment à ses élèves, pour peu qu'elles fussent gentilles et douces ; et, chaque fois que l'une d'elles cessait de prendre des leçons, se mariait, quittait la ville, Mlle Louise en éprouvait un profond déchirement au cœur.

Une fois, le frère aîné d'une de ses élèves lui fit un peu la cour. C'était un joli lieutenant d'artillerie, bon garçon du reste, et qui s'amusait à ce jeu sans autre mauvais dessein. Louise l'aima et se crut aimée. Trois mois après, l'officier

épousait une jeune fille de la ville, qui était aussi une élève de Mlle de Mérisols, et justement la plus chérie de toutes.

Elle reprit bravement sa vie de travail. On la considérait maintenant comme une vieille fille. Très fière, elle se tenait de plus en plus à l'écart, redoutant certaines bienveillances, repoussant les invitations, même des anciens amis de sa famille, craignant, si elles les acceptait, d'être un peu traitée en institutrice. Et en même temps, dans sa vie de professeur ambulant à travers les maisons de la ville, elle frôlait des scènes de foyer et souvent des histoires d'amour, qui lui rendaient plus cruel ensuite l'isolement de son cœur.

Sa vieille bonne devint impotente. Mlle Louise la soigna, la garda chez elle, prit une autre servante. Elle épuisa ses petites économies, travailla double, chercha d'autres leçons, connut cette fois tous les écœurements du « cachet » couru.

Enfin, à trente-cinq ans, elle fut demandée en mariage par M. de Maucroix, qui en avait cinquante-cinq. C'était un homme excellent, sénateur de l'empire, fort riche, considéré dans la région. Mlle de Mérisols lui accorda sa main : elle avait peur de la solitude éternelle. Au reste,

elle avait tant peiné qu'elle n'en pouvait plus.

Elle espérait un enfant, et n'en eut point. M. de Maucroix ne tarda pas à tomber en paralysie. Elle fut pendant huit ans sa garde-malade. Elle lui ferma les yeux, et le pleura.

Elle restait encore une fois seule au monde, à quarante-cinq ans, le cœur toujours jeune, toujours gonflé de tendresse, et ne sachant qu'en faire.

Quelques années se passèrent. Elle était riche maintenant : elle s'occupa de bonnes œuvres et s'ennuya. Son pauvre cœur continuait de la tourmenter : il lui fallait quelqu'un à aimer uniquement et de toutes ses forces.

*
* *

Mme de Maucroix avait pris l'habitude de suivre les offices du dimanche dans la chapelle des Dominicains. C'était plus doux, plus chaud, plus intime que dans les églises. Beaucoup de femmes élégantes y venaient faire leur froufrou comme dans un salon.

Un jour de grande fête, un moine de trente ans, très beau, svelte et d'une pâleur superbe,

fit un sermon sur « la tendresse de Jésus-Christ. » A ce propos il parla beaucoup de l'amour, même profane, et des affections humaines. Il eut des effusions d'un tour romantique et des métaphores effrénées. Il cita Platon, Virgile et Lamartine.

Mme de Maucroix le trouva fort touchant. Elle demanda à sa voisine le nom du nouveau prédicateur : il s'appelait le Père Montarcy.

Le moine prêcha, le dimanche suivant, sur « le Doute et ses victimes. » Il fut encore plus « moderne. » Il cita des contemporains : Jouffroy, Léopardi, Henri Heine, Alfred de Musset. Il décrivit les angoisses d'un esprit qui souffre de ne pas croire ; et quelques-uns de ses traits auraient pu convenir aussi bien à la peinture d'un cœur qui souffre de ne pas aimer...

Mme de Maucroix n'y tint plus. Elle alla trouver l'orateur, après le sermon, dans la sacristie, le complimenta timidement avec des larmes dans les yeux, le pria de lui indiquer exactement les ouvrages qu'il avait cités, lui demanda conseil sur ses lectures et s'en alla presque heureuse.

Le père Montarcy était un de ces cœurs généreux et de ces esprits superficiels, comme on en voit beaucoup dans l'ordre de Saint-Dominique.

Il avait toutes les belles illusions de Lacordaire, et il y joignait des prétentions scientifiques ; il était de ces moines qui ont lu Darwin et qui vont suivre des cours de physiologie à la Sorbonne. Sa parole était enflée et vague, avec de beaux élans. Il marchait dans son rêve, isolé du réel, l'âme et le corps drapés de blanc, — et sachant se draper ; très chaste, — mais sentant son pouvoir sur les femmes, en jouissant malgré lui, et se prêtant à leurs adorations.

Mme de Maucroix le revit, le supplia d'être son directeur. Elle lui raconta sa vie, lui confia le vide de son cœur. Que devait-elle faire pour le combler ? Et chaque fois qu'elle l'appelait « mon père, » elle songeait qu'il aurait pu être son fils.

Alors lui, par un coup de politique supérieure, — ému aussi de l'abandon de cette pauvre femme, et pour répondre à son secret désir, lui dit gravement :

— Ma fille, ce serait plutôt à moi de vous appeler ma mère, et à vous de m'appeler votre fils. Je suis jeune et je sens combien je serais faible sans le secours spécial que Dieu accorde à ses prêtres. Il est certes permis de croire que

vous avez acquis, par une vie de vertu, des lumières égales à celles que confère l'onction du sacerdoce... Voulez-vous être ma mère et ma directrice ?

Et il se confessa à son tour à Mme de Maucroix.

*
* *

Dès lors ce fut une vie charmante. Elle avait donc un fils ! Tous les matins elle assistait à sa messe. Elle s'occupait, comme eût fait une mère, de son linge, de sa garde-robe. Elle le suivait dans les villes où il allait prêcher et elle entendait, extasiée, tous ses sermons.

Elle voulut connaître la famille du Père Montarcy, et quand elle apprit qu'il était orphelin, elle en eut une grande joie. Il était fils d'artisan, comme Jésus, comme beaucoup d'hommes qui ont été puissants en ce monde : elle l'en admira davantage. Il n'avait qu'une sœur, une personne insignifiante et dévote, qui était modiste dans une petite ville : elle la dota et la maria avantageusement.

Elle se nourrissait de toute la littérature dominicaine et catholico-libérale. Elle lui écrivait, sur les plus hautes questions, de longues lettres où elle répétait, sans s'en douter, ce qu'elle avait lu, et toujours elle trouvait ses réponses trop courtes. Mais une fois, dans un moment de tendresse, il eut l'idée de l'appeler « maman » et de signer « votre fieu. » Cet enfantillage la ravit.

Et elle était fière d'être mêlée à toutes les choses du couvent, d'y avoir toutes ses entrées, de recevoir de tous les Pères, au passage, des saluts souriants et prolongés qui étaient comme une reconnaissance de ses droits.

Souvent elle se rappelait les premières grandes chrétiennes, sainte Paule, sainte Monique. Ce rôle de Mère de l'église la fascinait. Ce que Mme Swetchine avait été pour Lacordaire, elle rêvait de l'être pour le Père Montarcy.

Mais elle le « dirigeait » trop, lui proposait des sujets de sermons, le reprenait quelquefois sur sa liberté de parole et d'allure, et elle lui fit cesser une correspondance spirituelle qu'il entretenait avec une jeune fille de l'Amérique du Sud.

Le père Montarcy prenait tout cela en patience :

l'amitié de Mme de Maucroix était si profitable à la cause de Dieu !

Cependant sa dévotion devenait étroite, douloureuse par trop de scrupules. Comme la mission dont elle s'était chargée lui semblait extraordinaire, elle voulait s'en rendre digne par une sainteté exceptionnelle. Puis elle avait conservé, de ses années de vieille fille, des raffinements de pudeur, les idées les plus rigoureuses sur « les convenances, » une certaine minutie dans la vertu. Entêtée de l'idéal de perfection particulier aux vierges chrétiennes et aux « saintes femmes, » elle ne trouvait plus son fils assez parfait.

Un jour qu'il avait eu, en prêchant « sur la Pureté, » des audaces de peinture et d'imprécation dans le goût de Lacordaire, elle en fut scandalisée et le lui dit assez vivement. Le Père bouda : ce fut une brouille de quelques jours. Une autre fois elle se permit des observations littéraires : la brouille fut un peu plus longue.

Elle l'attendait un matin dans le grand parloir. Il était « dans le petit parloir avec une dame, » avait dit le frère portier.

Au bout d'une grande heure elle vit sortir une

jeune femme en noir, très jolie. Elle se sentit horriblement jalouse, mais ne dit rien.

A quelques jours de là, le Père Montarcy lui ayant donné rendez-vous dans la chapelle pour la confesser, elle vint à l'heure indiquée : la jeune femme en noir était déjà dans le confessionnal.

Mme de Maucroix remarqua sa taille fine et ronde, les frisons de sa nuque ambrée, la grâce de son agenouillement.

La belle inconnue resta longtemps, très longtemps, et, quand elle sortit, elle était toute en larmes.

Mme de Maucroix se précipita dans le confessionnal :

— Mon fils, vous avez bien voulu me reconnaître quelques droits à la direction de votre âme, qui m'est si chère. Je suis vieille et, si vous avez plus de science et plus de vertu que moi, Dieu m'a peut-être fait la grâce de m'accorder plus d'expérience. Eh bien, je vous le dis, prenez garde ! Pardonnez-moi ma franchise : mais il est dangereux pour un homme de votre âge d'entendre pendant des heures la confession des jeunes femmes, quand elles sont faites comme celle qui sort d'ici.

*
* *

Ce fut comme le vent d'un soufflet au visage du jeune religieux. Il se redressa dans son orgueil de prêtre, dans sa fierté d'homme chaste et sûr de lui, dans sa rudesse de moine contempteur de la femme.

La chapelle était déserte. Il s'élança hors du confessionnal, et d'une voix terrible, avec de grands gestes tragiques de ses larges manches :

— Madame de Maucroix, je vous défends, entendez-vous ? je vous défends d'entrer dans ma vie de prêtre et de vous mêler de ce qui ne regarde que Dieu et moi !

Et il sortit de la chapelle à grands pas.

Mme de Maucroix s'affaissa sur les dalles. Le lendemain, brisée de douleur et toute prête à s'humilier, elle revint au couvent. Le frère portier lui dit que le Père Montarcy était absent. Le prieur, qu'elle fit demander, lui annonça d'un ton glacial que le Père était parti pour le Tyrol, où il allait passer quelques mois dans un noviciat nouvellement fondé.

Elle comprit que c'était fini.

Elle possédait en Sologne un vieux petit château : elle s'y réfugia.

Là elle vécut un an parmi la mélancolie des bois de sapins, des bruyères violettes et des étangs immobiles où saignent les couchers de soleil. Elle vécut dans les pratiques d'une dévotion mécanique et minutieuse, dans l'égrènement endormeur des rosaires, les yeux secs, froide et sans pensée. Ou plutôt elle mourut jour par jour, d'une maladie de foie qu'avaient subitement aggravée ses dernières émotions.

Quand elle se vit proche de sa fin, elle pria la sœur qui la gardait d'écrire au Père Montarcy qu'elle allait mourir.

Et elle mourut en effet le lendemain

La réponse du Père arriva trop tard. Elle manquait de simplicité, mais non peut-être de sincérité :

« Mère ! mère ! mère ! j'accours !... Tout est oublié ! ah ! j'ai bien pleuré devant Dieu, etc... »

Elle était signée : « Votre fieu. »

La religieuse qui reçut cette lettre crut pouvoir la décacheter, et la bonne fille en fut un peu surprise et scandalisée.

LES

TROIS MANIÈRES DE GARNOTEAU

C'ÉTAIT au Salon de peinture.

Je m'étais arrêté, avec un peintre moderniste de mes amis, devant un tableau de M. Garnoteau, membre de l'Institut.

Cela représentait Diane et ses nymphes se livrant à des ébats pleins d'élégance dans un paysage plein de noblesse.

Il y avait là quelques brunes, plusieurs blondes et une rousse ; il y avait des faces, des dos, des trois quarts, des profils pleins et un profil

perdu. Les unes étaient couchées, d'autres accroupies, d'autres debout, mais inclinées, autour de Diane toute droite.

C'était bien composé, ça pyramidait très correctement, c'était peint avec des couleurs fines, et l'on voyait qu'un monsieur très sage s'y était appliqué.

*
* *

Mais, dans cette orgie si raisonnable et si bien réglée d'anatomies sans voiles, une particularité me frappa.

— C'est bien étrange! dis-je à mon compagnon. Je ne m'y connais guère et je trouve, moi, toutes ces petites femmes assez agréables jusqu'à la ceinture. C'est blanc, c'est rose, c'est lisse, c'est assez abondant, ça doit beaucoup plaire aux Américains. Mais le reste, l'assiette, les jambes, remarques-tu comme c'est maigre, pauvre, étriqué, ascétique? Tous ces jolis torses semblent vissés sur le même arrière-train de vieille demoiselle calviniste. Quelle drôle d'idée! Est-ce un cas nouveau de daltonisme? Le père Garnoteau voit-il la chose comme ça? Ou bien,

pour ne pas exposer notre vertu à de trop rudes tentations, a-t-il voulu corriger, par l'austérité des croupes, l'attrait malfaisant des poitrines?

— Cette bizarrerie, me dit mon ami, tu la retrouveras dans tous les tableaux que Garnoteau a peints depuis trente ans. Mais elle s'explique de la façon la plus simple du monde. Écoute, je vais te confier un grand secret. Toutes ces assiettes, comme tu dis si bien, et toutes ces jambes, c'est l'assiette de Mme Garnoteau, ce sont les jambes de Mme Garnoteau, et il n'y a pas, dans les tableaux de M. Garnoteau, d'autres assiettes ni d'autres jambes que les jambes et l'assiette de Mme Garnoteau.

Mais asseyons-nous, veux-tu? car c'est toute une histoire.

*
* *

Et voici ce que me conta mon ami le peintre moderniste, tandis que, renversés sur le divan circulaire de la salle carrée, nous laissions nos regards flotter, sans se poser, sur l'immense fouillis chatoyant des formes et des couleurs : ce qui est une des meilleures manières de visiter une exposition de peinture.

*
* *

Les commencements de Garnoteau, tu les devines. Fort en dessin à l'école des Frères de la Doctrine chrétienne, Limoges, sa ville natale, l'envoie à Paris avec une pension de douze cents francs. Il travaille comme un cheval et, au bout de cinq ou six ans, emporte le prix de Rome pour un *Coriolan chez les Volsques*, à moins que ce ne soit pour un *Thémistocle chez les Perses*.

Un jour enfin, ce gros garçon lourd, timide et régulier, découvrit sa vocation : les nudités, les tableaux de Nymphes. L'animal n'a jamais peint autre chose. Comme ses nus ont toujours été en savon et n'ont jamais rien eu d'excitant, ça l'a mené tout de même à l'Institut. Mais enfin voilà un bonhomme qui a peint dans sa vie de quoi peupler un nombre respectable de harems et qui a eu dès sa jeunesse la gravité et les mœurs d'un parfait notaire. C'est sur la toile qu'il a fait toutes ses débauches. Après tout, c'est peut-être cela qui l'a calmé : c'était sa soupape, son exutoire.

Peu de temps après son retour de Rome, Gar-

noteau rencontra dans sa ville natale une jeune personne bien élevée, comme on dit, ni laide ni jolie, grande et sèche. Mystères du cœur! Mon peintre de nymphes rondelettes s'éprit de cet échalas. Il est vrai que le père était un bonnetier fort riche et considéré dans Limoges.

Garnoteau demanda la main de la jeune fille. La mère faisait des difficultés : un artiste! et un monsieur qui ne peignait que des femmes nues! Mais Garnoteau allègua que « l'art purifie tout » et que d'ailleurs ses tableaux se vendaient bien. Et puis, au fond, ce genre de peinture ne déplaisait pas au bonnetier. Enfin Célestine aimait Garnoteau, et cela la flattait, elle, d'épouser un artiste. Le mariage fut donc décidé.

Un jour Célestine prit son fiancé à part et lui demanda en rougissant :

— C'est vrai ce qu'on m'a dit, que vous peigniez vos tableaux... d'après des femmes... complètement déshabillées?

— Mais oui, ma chérie.

— Et vous ne pourriez pas peindre... cela... sans modèle... de mémoire?

Garnoteau lui expliqua que c'était absolument impossible.

— Mais, reprit Célestine, ne pourriez-vous peindre des personnes habillées, des scènes comme on en voit, des sujets touchants, dans le genre du *Convoi du pauvre* ou du *Retour du soldat*?

— Que me dites-vous là, ma chère enfant? Ce ne serait plus du grand art, et je n'ai pas le droit de renoncer au grand art. Et puis, vous comprenez? le nu, c'est ma spécialité. On ne peut pas changer comme cela de spécialité. Cela dérange les habitudes du public...

Bref, Garnoteau parla avec tant de fermeté que Célestine n'insista plus et parut se résigner.

Mais, le soir du mariage, durant le premier tête à tête, Célestine, couvrant son visage pudique de ses bras entrecroisés, dit à Garnoteau :

— Promettez-moi, mon ami, de faire ce que je vais vous demander.

Garnoteau promit : il en était à un de ces moments où l'on promettrait n'importe quoi.

— Eh bien! reprit Célestine à voix basse et à mots entrecoupés, je suis très raisonnable... et je consens que d'autres femmes vous servent de modèles pour la figure, pour les bras, et même... s'il le faut... pour le corsage. Mais... pour le reste... je ne veux pas que vous ayez d'autre

modèle que moi... Ne réclamez pas ! c'est juré, et je sens que je mourrais de désespoir si vous manquiez à votre promesse. Car cette idée m'est insupportable que, seul dans votre atelier, avec une créature... Oui, je me connais, mon ami, j'en mourrais !

Garnoteau la rassura. Il ne prévoyait pas alors les horribles conséquences de cet arrangement, et, comme il aimait Célestine, il la trouvait assez grasse...

*
* *

J'interrompis mon camarade :

— Mais comment as-tu pu savoir...

— Oh ! rien de plus simple. C'est Garnoteau lui-même qui l'a raconté un jour, après boire, à son meilleur ami, le vieux Petrus Carbonnel, qui l'a dit à Chichinette, un petit modèle, qui me l'a redit.

Je continue.

*
* *

Garnoteau fut fidèle à sa promesse, et il le fallait bien, car Célestine y avait l'œil. Elle ne permettait aux modèles que le costume de la

Vénus de Milo, plus remonté, et elle surveillait Garnoteau. Elle entrait dans l'atelier à l'improviste et, l'ayant surpris deux ou trois fois en train de tricher, elle lui fit de telles scènes que le pauvre garçon se résigna à tenir loyalement sa parole.

De là cette interminable série de nymphes rondes en haut et sèches en bas, ce bizarre et constant désaccord entre les torses florissants et les quilles ingrates. Les dryades de Garnoteau étaient vraiment semblables à des fleurs, — épanouies sur des tiges minces.

Tant que Célestine fut jeune, cela pouvait encore passer. A défaut de plénitude, elle avait la fraîcheur. D'ailleurs, Garnoteau amplifiait légèrement ce qu'il empruntait à sa femme.

Puis il avait décidément la vogue et, de lui, on acceptait tout. La maigreur de l'une des moitiés de toutes ses nymphes passait pour élégance. On disait de leurs jambes que c'étaient des jambes florentines. Un critique influent découvrit un jour que cette façon de comprendre et de peindre la femme était éminemment spiritualiste, que ces formes avaient quelque chose de poétique, de délié, de simplifié, d'intellectuel : Gar-

noteau atténuait tout ce qui, dans la construction du corps féminin, rappelait la bestialité primitive ; ses nudités étaient chastes, n'éveillaient aucun désir : leur vue était propre à purifier les cœurs et à élever l'esprit des masses...

Du coup, Garnoteau entra à l'Institut.

Mais Célestine, en vieillissant, devenait plus maigre encore, et les jambes des nymphes de Garnoteau maigrissaient d'autant. Et, par un obscur besoin de compensation, à mesure que sa femme maigrissait, Garnoteau choisissait pour ses torses des modèles de plus en plus luxuriants. L'écart devint si fort que le public finit par s'en apercevoir.

La vente baissa, baissa...

Garnoteau voulut alors essayer de la peinture de genre. Il peignit des petites filles habillées, et n'eut aucun succès.

Il eut ensuite l'ingénieuse idée de peindre des Sirènes ; c'était une façon d'esquiver les jambes de Mme Garnoteau. Mais les Sirènes passèrent inaperçues.

Ce fut Célestine qui exigea qu'il revînt à ses Nymphes. Elle avait pris goût à son service et s'ennuyait de ne plus poser. Comme elle en

avait encore séché de dépit, elle n'avait presque plus de quoi s'asseoir, et les jambes florentines étaient devenues des jambes de haridelle.

Cependant, les Nymphes étant la spécialité de Garnoteau, quand il se fut remis à peindre des Nymphes, les Nymphes recommencèrent à se vendre un peu.

— Grâce à moi ! lui disait Célestine.

Et, quand par hasard on louait devant elle les tableaux de son mari, elle baissait les yeux et répondait en minaudant :

— Les jambes, surtout ! les jambes... jusqu'à la ceinture ! C'est exquis, n'est-ce pas ?

Elle était très bonne ménagère, elle avait enrichi Garnoteau en le nourrissant mal, en le privant de toute distraction, en le « réglant », même pour son tabac. Avec l'argent des Nymphes, elle avait acheté à Paris deux ou trois maisons d'un bon rapport ; et, convaincue des grâces secrètes de sa personne, quand Garnoteau touchait ses loyers :

— A qui dois-tu ça ? disait-elle avec un sourire plein de sous-entendus.

Son avarice crut avec l'âge. Pendant qu'elle posait pour les jambes, tenant entre ses dents

le bord de sa jupe, elle tricotait, les bras en l'air, pour ne pas perdre de temps.

L'infortuné Garnoteau, condamné à peindre éternellement les tibias de sa femme, la prenait peu à peu en horreur. Et, quand il pouvait s'échapper, cet homme austère cherchait d'autres jambes, non pour les peindre.

Mais viens un peu, je te raconterai tout à l'heure la fin de l'histoire.

*
* *

Mon ami me conduisit chez Durand-Ruel et me montra une *Danse de Nymphes*. Elles étaient toutes remarquables par le développement excessif de leurs croupes, pareilles à des ballons, et de leurs jambes massives comme des piliers d'église.

— De qui sont ces viandes?

— De Garnoteau.

Et comme je me récriais :

— Mme Garnoteau, me dit mon ami, est morte il y a deux mois. Ce que tu viens de voir

au Salon a été peint de son vivant. Je crois que Garnoteau, qui est bon homme, a regretté Célestine. Du moins, le jour où il l'a enterrée, il pleurait abondamment. N'était-ce pas les jambes de toutes ses Nymphes qu'il conduisait à leur dernière demeure? Il ne pouvait oublier que c'était sur ce pilotis qu'il avait construit sa réputation. Mais tout de suite après il s'est décarêmé. Il ne fait plus que des croupes, et démesurées, comme tu vois : après les échassières, les callipyges. Nul modèle n'est plus assez copieux pour lui. On le voit errer aux environs de Paris, cherchant des vachères égales à son rêve, et quand, à force d'éloquence et d'argent, il en a pu décider quelqu'une à poser, il s'en donne! Il peint des... hanches, éperdûment! Et remarque ce trait singulier et touchant. Tandis que ce qui était autrefois sacrifié dans ses tableaux y prend aujourd'hui toute la place, ses torses, au contraire, s'amincissent, se spiritualisent : ce sont eux maintenant qui sont sobres et chastes, comme si Garnoteau se souvenait de celui de Célestine.

Ses Nymphes sont toujours des fleurs et elles ont toujours des tiges, mais renversées.

Tu connais les trois manières de Raphaël, d'après le dictionnaire Bouillet. Première manière : il se cherche. Seconde manière : il s'est trouvé. Troisième manière : il se dépasse. On dira de Garnoteau qu'il eut aussi trois manières. Il a peint d'abord des assemblages de torses, de croupes et de jambes quelconques, puis des torses sans croupes ni jambes, puis des jambes et des croupes sans torses ; et ces trois manières correspondent aux trois périodes de sa vie : avant Célestine, sous Célestine, et après Célestine.

LA GROSSE CAISSE

En ce temps là j'allais passer presque toutes mes soirées dans un café-concert des Batignolles, cette ville de province située au nord-ouest de Paris. Qui ne s'est délecté parfois à prendre un bain de bêtise épaisse? « Cruelle énigme! » C'est un plaisir d'orgueil; et c'est aussi un plaisir d'encanaillement, qui flatte je ne sais quoi de pervers que nous portons en nous depuis la chute originelle.

Sans compter qu'à la longue on sent éclore en soi un imbécile qui oublie de railler et qui finit par s'amuser sans arrière-pensée.

Et puis — pourquoi me calomnier? — j'y allais aussi pour voir de bonnes figures. Sans doute il y avait là de pauvres marchandes d'amour escortées de compagnons suspects : mais la majorité du public se composait de petits bourgeois et de petits commerçants venus avec leurs femmes et leurs filles pour se divertir honnêtement. Et ça et là éclatait crûment, sur la rangée sombre des chapeaux, le bonnet de linge d'une concierge. Même j'y ai vu plus d'une fois, amenés par la crémière ou l'épicier du coin, des parents de la campagne, des paysans qui faisaient « oh ! » à chaque grivoiserie et des bonnes femmes qui pleuraient pendant les romances. Et je crois bien que souvent il y avait autant de candeur dans le coup de gueule de la grosse chanteuse jetant le couplet patriotique ou dans le coup de hanche de quelque débutante maigriotte essayant gauchement des gestes canailles, que dans le gros rire ou l'attendrissement bête de ce public de braves gens. Même ingénuité, même inconscience au delà de la lampe et en

deçà : spectacle rafraîchissant pour les âmes fatiguées.

*
* *

Je jouissais donc également des artistes et du public. J'avais surtout remarqué, parmi les spectateurs les plus assidus, un garçon glabre au menton bleu, aux lèvres blanches et minces, d'une pâleur de panaris, vêtu avec une prétention crapuleuse : demi-bottes, pantalon et veston collants, à grands carreaux, cravate voyante et chapeau mou. Il devait être homme d'écurie dans quelque grande maison. Il fumait d'énormes cigares, souriait à peine aux chansons comiques, mais applaudissait du bout de ses doigts gantés de peau de chien aux romances sentimentales et aux vocalises fêlées de la pauvre fille qui représentait le grand art sur cette scène éclectique.

Je voulais voir les artistes de près, sous le nez, ne tenant pas du tout aux illusions que crée la distance : je me mettais donc au premier rang des fauteuils, par amour du vrai, et du côté des cuivres, par amour du tapage.

*
* *

J'avais juste devant moi, derrière la balustrade tendue de coton rouge qui enfermait l'orchestre, le musicien préposé à la grosse caisse. C'était un petit vieux, court, chauve, à lunettes, qui avait l'air d'un homme d'église ; et tandis que l'homme d'écurie ressemblait à Bonaparte, — lui, le petit vieux, ressemblait à Sainte-Beuve, mais à un Sainte-Beuve en buis, car sa vieille face n'exprimait absolument rien. Il avait une calotte de soie noire tout élimée et un vieux paletot luisant aux omoplates et couleur de poussière, dont les bras seuls éteient restés d'un beau vert encore neuf, sans doute à cause des manches de lustrine dont il les munissait pendant le jour.

A force d'être voisins, nous avions fini par causer ensemble et par nous lier d'amitié de neuf heures à onze. Un soir il m'avait tendu sa tabatière à queue de rat en me disant : « En usez-vous? », et ce bon procédé avait été le commencement d'expansions et de confidences.

*
* *

Le bonhomme était expéditionnaire à l'Hôtel-de-Ville, expéditionnaire à quinze cents francs. Il s'appelait Eusèbe Taponnier. Vers trente-cinq ans, après une jeunesse régulière, effacée et timide, il avait épousé par amour une demoiselle de magasin, pauvre et de chétive santé, qui était bientôt morte en lui laissant une fille. Il avait élevé l'enfant de son mieux, se privant de tout pour qu'elle eût des robes propres avec des rubans et des colifichets. Il l'avait mise, à douze ans, dans un atelier de fleuriste. A quinze ans, Reine avait pour amant un ouvrier en papiers peints; à seize ans elle filait avec un monsieur, et depuis, sauf deux ou trois lettres dans les commencements, elle n'avait plus donné signe de vie.

— Oui monsieur, voilà dix ans que je n'ai eu de ses nouvelles. Mon Dieu! on se fait à tout, mais c'est égal, il y a des moments où ça me revient et où j'ai comme un poids sur le cœur. Au bureau, ça va encore : j'ai mon ouvrage.

Mais le soir !... Je ne pouvais plus durer. Alors j'ai trouvé ça, d'être grosse caisse. Ça me distrait, ça m'empêche de penser à ma fille... Ce n'est pas que je lui en veuille, monsieur. Elle m'aimait bien, et je suis sûr qu'elle m'aime encore, quoiqu'elle ne m'écrive pas. Elle avait bon cœur... Mais que voulez-vous ? on aurait dit qu'il y avait quelque chose de plus fort qu'elle qui la menait. Et puis elle était trop jolie... Tenez, je vous montrerai son portrait.

*
* *

Et le lendemain, en effet, le père Taponnier m'apporta la photographie de Reine en première communiante : une petite tache noire dans une grande tache jaunâtre. La tache noire était la figure ; mais, en y regardant de près, on distinguait un petit nez retroussé et délicat, des lèvres roulées et de grands yeux de folie, la frimousse d'une gamine qui sera une belle fille.

— Elle est charmante, monsieur Taponnier.

— N'est-ce pas ? Et si vous l'aviez vue à quinze

ans! Comment voulez-vous qu'une fille bâtie comme ça...

— Elle était trop bien tournée pour ne pas mal tourner, monsieur Taponnier.

Le père Taponnier comprit, au bout d'un moment, ce mot facile, faillit s'étrangler de rire et s'émancipa jusqu'à m'appeler « farceur ».

*
* *

Un soir le père Taponnier me dit :

— Vous savez? il y a ce soir une débutante, très gentille.

— Vous la connaissez, monsieur Taponnier?

— Oh ! non, je l'ai entendu dire.

Le défilé habituel commença. Un jocrisse dit une paysannerie. Une femme tragique à voix de contralto mugit une chanson qui célébrait les bienfaits de l'instruction. Un ténor en habit noir, égal en distinction au monsieur des « 100,000 chemises » et balançant deux battoirs gantés de blanc, sucra sa romance. Puis, dans le cartouche où l'on glisse les noms des artistes, le public lut le mot « Audition » en grosses lettres : un

murmure d'attente s'éleva, et le nouveau sujet fit son entrée sur la scène.

C'était une fille brune, un peu forte, d'une beauté populacière, avec une grande bonté dans la bouche et une joie irrésistible dans les yeux. Généreusement décolletée, elle portait une toilette flambante comme un incendie. Une robe en soie jaune, des plissés rouge-cerise par devant, des gants rouges jusqu'à la saignée des bras, et sur ses cheveux noirs, un large gaingsborough retroussé, empanaché et doublé de rouge.

Elle chanta, d'une voix un peu enrouée, rondement, va comme je te pousse, une chanson bon enfant avec ce refrain :

Celui qu'j'aime, (ter), *C'est la gross'caisse !*

Elle lança cette déclaration à toute volée, et en même temps elle montrait du doigt le père Taponnier et lui envoyait des baisers en riant de toutes ses dents.

Ce fut une explosion de gaîté. On se lèva, on monta sur les bancs pour voir le bonhomme, qui, rouge de confusion, se faisait tout petit et aurait bien voulu se cacher dans le ventre de son instrument.

L'homme au veston à grands carreaux se dégelait; il applaudissait à faire craquer ses gants.

Mais voilà que pendant le second couplet M. Taponnier pâlit. Sa lèvre molle de vieux se met à trembler. Il oublie, aux points d'orgue, de taper sur sa peau d'âne; il regarde la chanteuse de tous ses yeux et je l'entends qui balbutie :

— Mais... mais... mais... c'est elle!

— Qui donc?

— Ma fille! ma petite Reine!

— Vous êtes sûr?

Et le fait est qu'en regardant attentivement je reconnaissais dans la face allumée de la belle fille tous les traits de la première communiante.

— Eh bien, dis-je au bonhomme, il faut aller l'attendre tout à l'heure, à la sortie.

— C'est que... je ne sais pas si... Tenez, monsieur, rendez-moi un grand service. Venez avec moi, ça me donnera de l'assurance.

— Avec plaisir, M. Taponnier.

*
* *

La nouvelle étoile chanta magistralement :

Ah ! qu'il est drôlement planté
L'grain d'beauté d'Aglaé !

Elle lança avec ampleur cet élégant refrain :

(Parlé) *Ou ça?*
Tout au fond d'la cour...

Et elle fut sublime dans *la Femme de l'Astronome :*

Je suis la femm' de l'astronome
D'la plaç' Vendôme.
En l'absence de mon époux
Je fais voir la lun' pour deux sous.

Bref, elle eut un succès formidable. Le directeur du café-concert, un homme correct à figure de diplomate, dérogeant aux habitudes du lieu, monta sur la scène à la fin de la représentation :

— Mesdames et messieurs, la grande artiste qui vient d'avoir l'honneur de chanter devant vous pour la première fois s'appelle Mlle Régina.

Le père Taponnier se tourna vers moi, et d'un air capable :

— Qu'est-ce que je disais? Reine, Régina, c'est le même nom... en latin.

*
* *

Un moment après nous guettions, à la petite porte, la sortie des artistes.

Régina parut, donnant le bras à l'homme au veston. Le père Taponnier s'approcha :

— Madame... madame...

— Eh bien, quoi?

— Vous... vous... Tu ne me reconnais pas?

La bonne fille l'examina, et tranquillement, comme si elle l'avait quitté la veille :

— Tiens! papa! quelle surprise!

Elle lui sauta au cou.

— Papa, je te présente monsieur Ugène, un de mes bons amis.

— Enchanté, monsieur... dit l'homme. Voulez-vous prendre un bock?

Et s'adressant à moi :

— Si monsieur veut me faire le plaisir...

Mais je me retirai, par discrétion et pour esquiver le bock d'Ugène.

Le lendemain, M. Taponnier s'épancha abondamment :

— Ah ! monsieur, quel cœur ! Ça lui a fait joliment de plaisir de me retrouver. Elle est venue me voir tantôt. Dame ! ça n'est pas riche chez moi. Alors, monsieur, elle a voulu à toute force me faire cadeau d'une garniture de cheminée. On l'a apportée tout à l'heure... C'est en bronze doré... ça représente Christophe Colomb.

— Et monsieur Ugène ?

— Ah ! c'est un garçon bien amusant ! Je ne sais pas où il va chercher toutes ses histoires. Ils sont vraiment gentils tous les deux... Je sais bien ce que vous allez me dire... C'est vrai que si elle avait pu rester honnête... Je le lui ai dit tantôt, c'était mon devoir de père. Elle m'a répondu : « Tu as bien tort de te faire de la bile pour ça », et elle m'a embrassé en me pinçant les joues comme quand elle était petite fille. Qu'est-ce que vous voulez que je lui dise, moi ? Elle a si bon cœur, cette enfant ! Elle m'a demandé : « Papa, ça ne te gêne pas que je chante la grosse caisse ? parce que, si ça te gênait... »

Moi, je lui ai dit : « Mon Dieu, non ! qu'est-ce que tu veux ? puisque c'est dans la chanson... »

Donc Régina chanta de nouveau la *Grosse caisse*. Et cette fois-là elle dit le refrain très gentiment, d'un ton à la fois comique et attendri, avec un baiser du bout des doigts. M. Taponnier souriait, très flatté.

Ugène n'y était pas ce soir-là, et je m'en félicitai : comme cela je pourrais rester avec le bonhomme et faire la connaissance de Régina.

Nous l'attendîmes à la sortie. Elle avait un tout petit jeune homme au bras :

— Papa, je te présente M. le vicomte Alfred, un de mes bons amis.

— Enchanté, monsieur... fit M. Alfred un peu troublé.

Gentil, ce petit vicomte ! Rose, blond, une moustache de chat. Mais il avait l'air d'un petit garçon à côté de la grosse Régina. Certainement ce n'était pas lui qui l'avait découverte tout seul : on avait dû l'aider.

*
* *

Nouvelles confidences de M. Taponnier, le lendemain soir :

— Vous savez ? j'ai déjeuné chez elle. En tête à tête, comme autrefois. Elle a un appartement rue de la Bruyère, très cossu. J'ai dit à Reine : « Comme ce serait gentil de vivre ensemble ! » Elle m'a répondu : « Oh ! papa, ça ne serait pas convenable. » Et c'est vrai, ça ne serait pas convenable... Le vicomte est venu après le déjeuner. Il m'a offert des cigares. Je ne fume pas, mais j'en ai pris un tout de même... pour vous.

Je laissai M. Taponnier attendre seul Régina ; et je la vis, de loin, sortir par la petite porte, flanquée d'Ugène. M. Taponnier tendit la main à Ugène comme à un vieil ami.

*
* *

Les jours suivants Régina parut avec un grand homme brun, puis avec Ugène, puis avec le petit vicomte, puis avec Ugène encore, puis avec un gros jeune homme roux, et ainsi de suite pendant quinze jours.

M. Taponnier rajeunissait. Il avait un chapeau neuf et une cravate bleue à pois.

Mais il ne me faisait plus de confidences.

*
* *

Un soir, au commencement de la représentation, le directeur vint annoncer au public que Mlle Régina, indisposée, ne chanterait pas.

Une semaine se passa sans que Régina reparût sur les planches. M. Taponnier était morne. Je le harcelai de questions ; il parla enfin :

— Partie, monsieur ! Où ? je n'en sais rien. Le plus triste pour moi, c'est que c'est un peu ma faute. Elle avait trop bon cœur : j'ai eu le tort de le lui reprocher. J'avais pris l'habitude d'aller déjeuner avec elle tous les matins... C'était, chaque fois, une nouvelle figure. Je lui dis un jour : « J'admets le vicomte, c'est ta position qui le veut. J'admets M. Ugène (car j'ai bien vu depuis, monsieur, que M. Ugène n'était qu'un ami). « Mais les autres, non ; ça n'est pas digne ». Elle s'est fâchée, elle m'a dit : « Papa, mêle-toi de ce qui te regarde ! » et le jour d'après M. Ugène a déclaré que je devenais collant... Reine n'a pas relevé l'insulte... Alors j'ai pris mon chapeau... J'y suis tout de même

retourné le lendemain et le surlendemain, et comme cela six jours de suite. Chaque fois on me disait qu'elle était sortie... Et le septième jour la concierge m'a dit qu'elle était en voyage... C'est ma faute, j'ai été un imbécile et un mauvais père...

M. Taponnier parlait ainsi d'un ton placide, de plus en plus déprimé et ratatiné, de plus en plus « en buis » sous sa calotte de soie. Il reprit :

— Je regrette presque de l'avoir revue... J'étais bien tranquille...

— Attention ! fit le chef d'orchestre.

M. Taponnier assura ses lunettes, et, tandis que les marionnettes lamentables se trémoussaient l'une après l'autre sur les planches pour le plaisir des inconscients entassés dans la salle lugubre, — le vieux, attentif aux points d'orgue, tapait sur sa caisse avec des mouvements d'automate...

LES DEUX SAINTS

Le petit village de Champignol-les-Raisins avait un vieux curé, une vieille église et, dans cette église, un vieux saint.

Le saint, c'était saint Vincent, patron des vignerons. Il était en bois, semblait taillé à coups de serpe, avait un gros ventre, une large face naïvement peinte en vermillon et qui respirait la bonhomie et la gaieté, une trogne de vigneron au temps des vendanges. Il n'était pas joli. joli : mais le curé et ses ouailles étaient habitués

à sa figure. Le bon saint jouissait de la plus grande considération dans la paroisse, et il le méritait bien, car il faisait couramment des miracles.

Le vieux curé mourut. Un jeune prêtre tout frais émoulu du séminaire vint s'installer au presbytère de Champignol, avec une vieille fille de trente-cinq ans qui était sa sœur, et un gamin de dix à douze ans qui était son neveu et à qui il montrait le latin.

Lorsque l'abbé Jubal (c'était le nom du nouveau curé) vit la statue de saint Vincent, il la trouva « indécente » — ce fut son mot, — et comme la fabrique de l'église avait justement une centaine de francs d'économies, il résolut de remplacer le vieux saint par un saint tout neuf.

Il se rendit au chef-lieu du département dans le plus grand secret, car il voulait ménager une surprise à ses paroissiens. Là il fit emplette d'un saint Vincent moderne, sorti des ateliers de Bouasse-Lebel : un jeune diacre tout rose, tout blond, frisé au petit fer, avec du dor le long de sa dalmatique ; et, la veille de la fête patronale, il le hissa à la place du vieux, dans la niche au

dessus de l'autel. Quant au bon homme de saint ainsi détrôné, il le déposa sans nul égard dans un coin de l'église, auprès du confessionnal. Il avait d'ailleurs préparé pour cette occasion un fort beau panégyrique du patron de Champignol-les-Raisins, et comptait sur un succès.

L'abbé Jubal se trompait. Quand ses paroissiens s'aperçurent de la substitution, un long murmure courut dans l'église. Et lorsque le curé, monté en chaire, voulut expliquer son coup d'état et osa qualifier de « simulacre inconvenant » l'antique statue vénérée des Champignollais, les bourdonnements redoublèrent. Surtout ce mot de « simulacre » parut une injure insupportable à une partie de l'auditoire. Tant, que l'orateur, décontenancé, s'embrouilla dans une période, et, bredouillant : « c'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur, amen », descendit sans achever son discours.

*
* *

Il se forma deux partis dans la paroisse. Quelques-uns, séduits par les couleurs tendres et la

figure poupine du nouveau saint-Vincent, approuvaient monsieur le curé. Mais la plupart des Champignollais n'avaient aucune confiance dans ce joli diacre bien coiffé et restaient attachés au vieux saint rubicond et paterne par les liens de la gratitude et de l'accoutumance, et aussi parce qu'ils le sentaient plus près d'eux et plus capable de les comprendre.

Ce fut surtout parmi les jeunes filles du catéchisme de persévérance que la lutte fut vive. Celles qui tenaient pour le nouveau saint avaient à leur tête Mlle Ursule, la sœur du curé, une personne anguleuse et revêche. Les autres étaient menées par Lucile Mariot, une brunette de vingt ans, lingère de son métier et qui, allant souvent en journée chez des bourgeois, y avait pris des petites manières aisées et plus de hardiesse qu'on n'en trouve d'ordinaire chez les filles de la campagne.

Lucile Mariot, suivie de sa bande, fit auprès du curé, en faveur du vieux saint, une démarche qui resta inutile. L'abbé Jubal les reçut même assez sèchement.

Mais Lucile était une fille de tête. Elle avait un amoureux. Jean-Louis, un fort gars de façons

un peu brusques, au reste franc comme l'or, et qu'elle menait par le bout du nez. Elle lui remontra que de bons chrétiens ne pouvaient tolérer l'outrage infligé par l'abbé Jubal au patron de la paroisse et qu'il fallait agir énergiquement.

Jean-Louis n'avait guère de religion et n'allait à la messe que le jour de Pâques. Mais il croyait tout de même un peu au vieux saint, et surtout il croyait aux beaux yeux de Lucile :

— Sois tranquille, ma petite. — Moi, d'abord, je ne connais qu'un saint Vincent. Ainsi !...

A quelques jours de là Jean-Louis, revenant des vignes à la nuit tombante, sa pioche sur l'épaule, rencontra le neveu du curé, qui polissonnait sur la place avec d'autres gamins :

— Germain ! sais-tu où ton oncle met la clef de l'église ?

— Oui, Monsieur.

— Veux-tu gagner deux sous ?

— Oui, Monsieur.

— Alors, va me la chercher, — sans que ton oncle s'en aperçoive, bien entendu.

— Oui, Monsieur.

Germain disait toujours « Monsieur », étant très bien élevé par son oncle. C'était d'ailleurs

un précoce chenapan, comme le sont souvent les neveux de curés et les neveux de pape, par une ironie de la Providence.

L'enfant détala et revint au bout d'un instant, cachant une grosse clef sous sa blouse.

Jean-Louis prit une échelle dans une cour, ouvrit la porte de l'église, enleva le saint neuf, le mit dans un coin en lui tournant le nez du côté du mur, et réinstalla dans sa niche le vrai patron de Champignol-les-Raisins.

*
* *

Le lendemain, qui était un dimanche, l'abbé Jubal faillit tomber à la renverse. Puis la colère lui monta à la figure et dans un prône violent, il dit leur fait « aux auteurs inconnus de cet exploit sacrilège ». Il parla d'audace scélérate et d'esprit de révolte et cita l'exemple du juif foudroyé pour avoir touché à l'Arche.

Les deux tiers des assistants s'esclaffaient silencieusement. Jean-Louis, qui était venu à la messe ce jour-là, pour voir, rayonnait de satis-

faction. Lucile Mariot baissait les yeux d'un air confit, et Germain, en enfant de chœur, rigolait derrière le lutrin.

Mais Mlle Ursule était blanche de rage et elle dit tout haut en sortant de l'église que ceux qui avaient osé faire un coup pareil étaient des révolutionnaires, des athées et des francs-maçons.

Tout de suite après la messe l'abbé Jubal fit remettre par le bedeau le jeune saint dans la niche et le vieux dans le coin du confessionnal. Et parmi ce va-et-vient et tous ces changements de fortune, le vieux saint gardait son sourire indulgent d'ivrogne, comme si sa bonté séculaire le maintenait impassible au dessus des orages ; et le jeune saint gardait son sourire de petit maître, comme s'il lui suffisait d'être frisé et de se sentir joli homme. Et ces deux saints étaient assurément deux sages.

*
* *

Cependant les mots aigres de Mlle Ursule, et la réinstallation du petit diacre qui, dans sa

niche, semblait les narguer, avaient redoublé l'exaspération des amis du vieux saint. On était en carême. Les filles, deux fois par semaine, se rendaient au salut après l'Angelus. Or, près de la porte de l'église était la « cambuse ». On nommait ainsi une maisonnette assez minable louée par les conscrits de l'année, et où, suivant l'usage, les jeunes gens se réunissaient le soir pour boire du vin du pays et pour s'amuser honnêtement. A l'heure où finissait le salut, ils venaient tous sur la place pour assister à la sortie des filles, et ceux qui avaient des amoureuses les reconduisaient chez elles en prenant le plus long.

Peut-être y avait-il, ce soir-là, quelque chose de particulièrement revêche et provoquant dans les yeux gris et dans le nez pointu de Mlle Ursule quand elle passa devant la rangée des garçons. Toujours est-il que, sans crier gare, Jean-Louis la saisit à bras le corps, l'enleva comme il eût fait d'un cottret de sapin, et, tandis qu'elle se débattait et agitait ses jambes sèches en criant « Jésus ! », il l'emporta dans la cambuse au milieu des rires des conscrits.

Là on voulut, par plaisanterie, la forcer à boire à la santé du vieux saint Vincent. Elle continuait

de se démener, et, Jean-Louis la tenant un peu rudement par ses bras maigres, elle poussait des cris de pie en colère, quand Lucile Mariot entra dans la salle :

— Tu n'as pas honte, Jean-Louis ? Je ne te croyais pas si mal élevé avec les dames. Écoute, tu vas laisser mademoiselle tranquille, et plus vite que ça !

Jean-Louis, penaud, lâcha la sœur de M. le curé. Avant de franchir le seuil, Mlle Ursule se retourna et dit avec une grande dignité :

— Je vais me plaindre à la justice.

*
* *

Elle ne se plaignit qu'à son frère qui, craignant le scandale, ne sonna mot de l'aventure. Mais les partisans du vieux saint comprirent qu'ils s'étaient mis dans leur tort et qu'une violence de plus perdrait leur cause. Pourtant ils ne voulaient pas faire leur soumission. Lucile Mariot eut alors une idée. Jean-Louis, stylé par elle, alla trouver l'abbé Jubal, et tout en tournant sa casquette :

— Monsieur le curé je n'ai pas eu raison l'autre

jour. C'était pour rire, c'est vrai, mais je n'ai pas eu raison tout de même.

— J'accepte vos excuses au nom de Mlle Ursule, dit sévèrement l'abbé Jubal.

— Merci bien, monsieur le curé. Entre honnêtes gens on finit toujours par s'entendre, et j'ai quelque chose à vous proposer. Voilà la mère Guezitte qui a pris une pleurésie, et la mère Suzette qui est malade on ne sait pas de quoi, peut-être bien de vieillesse. Elles ont autant dire le même âge, étant à six semaines l'une de l'autre. La mère Guezitte a confiance en notre saint Vincent, et la mère Suzette a foi au vôtre. Allumez un cierge pour Suzette, nous en allumerons un pour Guezitte, et celui des deux saints qui guérira sa malade sera le bon et aura droit à la niche. Ça vous va-t-il ?

L'abbé Jubal était au fond un bon homme. Il songeait qu'il avait eu, lui aussi, quelques torts, et puis il savait gré à la promise de Jean-Louis de ce qu'elle avait fait pour Mlle Ursule. Il répondit onctueusement :

— Mon fils, il est à souhaiter que les images des saints répondent autant qu'il se peut à l'éminente dignité dont ils sont investis dans le ciel.

Il importe donc qu'elles soient décentes et même agréables aux yeux du corps. Le simulacre antique, cause première de ce regrettable différend, outre qu'il est peu propre à inspirer des sentiments de piété, est fait pour affliger le regard des gens de goût. C'est pourquoi j'avais voulu le remplacer par une effigie plus artistique. Mais enfin ce n'est pas une statue qu'on prie, c'est le saint qu'elle représente. Je consens donc à ce que vous me proposez.

— C est entendu, fit Jean-Louis. Mais vous avez beau dire, monsieur le curé, c'est bien un peu la statue qui fait les miracles, et plus elle est vieille, plus elle en fait. Parce que, voyez-vous, le saint finit par être dedans. C'est mon opinion

*
* *

Chacun des deux partis veilla avec jalousie sur sa malade, ne laissant approcher d'elle que les personnes du même camp. Mlle Ursule se chargea de Suzette, et Lucile Mariot de Guezitte. Quoique Mlle Ursule eût confiance au jeune saint, elle fit boire à sa malade de l'eau de Lourdes ; et quoiqu'elle eût foi en l'eau de

Lourdes, elle fit venir l'officier de santé. Lucile allait en faire autant, Jean-Louis l'en empêcha et fit prendre à Guezitte des rôties au vin et des brûlots à l'eau-de-vie de marc, alternativement.

Et c'est sans doute pour cela que Guezitte mourut un jour après Suzette.

*
* *

En somme, la question n'était pas tranchée. L'abbé Jubal proposa un compromis. Le vieux saint Vincent garderait sa niche ; on en creuserait une autre au dessus pour le nouveau.

Pourquoi au dessus ? demanda Lucile.

— Le vôtre sera plus près des fidèles, répondit le digne prêtre, — et le mien plus près de Dieu.

LES

FUNÉRAILLES DE FIRDOUSI

Le poète Firdousi, âgé de quatre-vingt-quinze ans, s'étant attardé dans son petit jardin par une soirée un peu fraîche, se sentit mal à l'aise en se mettant au lit.

Le lendemain matin, le médecin Kinini, mandé en grande hâte par la vieille servante Zora, déclara que l'auteur du *Livre des Rois*, atteint du mal que les Grecs ont nommé « pleurésie, » n'y pourrait sans doute résister, vu sa

grande vieillesse, et qu'il n'avait plus, selon toute apparence, que quelques jours à vivre.

***

Cette nouvelle, propagée par les bouches des hommes et par les gazettes manuscrites, émut profondément Bagdad et tout le royaume.

Car Firdousi était plus qu'un homme, à peine moins qu'un Dieu. Ses deux grands rivaux, Touriri et Nisami, étaient morts, depuis trente années. Lui, toujours vivant, continuait d'épancher, avec la régularité d'un grand fleuve, de si larges flots de poésie, que les Persans avaient, pour sa chanson inépuisable et toujours renaissante, oublié toutes les autres chansons. Toutes les oreilles étaient pleines de ses rythmes, tous les yeux étaient pleins de ses visions ; et ses vers, à chaque instant de la journée, voltigeaient sur des lèvres. Les petits enfants aux têtes rasées les récitaient sans les comprendre, sous la longue gaule du maître d'école accroupi sur sa natte. Et, comme Firdousi avait eu pitié, dans ses livres, des humbles, des souffrants et de tous les misérables, le peuple le

vénérait pour sa grande bonté, autant que les lettrés l'admiraient pour la puissance de son verbe.

Ce vieillard surnaturel vivait donc dans la sérénité d'une gloire inviolée, et tous les autres joueurs de lyre l'appelaient leur maître et leur père.

L'étonnement fut grand quand on sut qu'il allait mourir, et l'on était bien près de le considérer comme un prophète : car, tandis que tous croyaient à son immortalité terrestre, il avait maintes fois prédit qu'il mourrait.

*
* *

Il fut malade trois jours et trois nuits. Tous les poètes de Bagdad (ils étaient quatorze) vinrent le veiller pieusement.

Mais au fond de leurs cœurs ils trouvaient le temps long.

Dans les moments de répit que lui laissait le mal, Firdousi souriait et murmurait de vagues paroles :

— Joie... horreur... lumière... ténèbres...

blanc... noir... cime... gouffre... ouverture du puits de l'infini...

Il dit encore :

— L'amour, c'est la salutation des anges aux astres...

Et beaucoup d'autres choses solennelles et surprenantes.

Un des quatorze poètes lui demanda :

— Croyez-vous, maître, que l'âme soit immortelle ?

Il répondit :

— La mienne l'est sûrement.

Il ajouta :

— Je vais donc pouvoir faire mes objections à Dieu.

Et il semblait préparer le discours qu'il prononcerait au seuil de l'autre vie, dès son premier pas hors de la tombe.

*
* *

Cependant aux abords de la maison, des hommes, chargés de recueillir les nouvelles que copiaient ensuite des centaines de scribes et

qu'on répandait ainsi dans Bagdad, attendaient que le vieux poète fût mort.

Et, pour employer les heures, ils roulaient du tabac très blond dans du papier persan.

Et ils avaient tant de fois frappé à la porte pour demander : « Eh bien ! où en est-il ? » que la vieille Zora ne venait plus ouvrir.

Et plusieurs de ces hommes, par impatience ou par amour du lucre, avaient annoncé déjà que Firdousi n'était plus ; et des enfants, tenant à brassées de gros paquets de feuilles manuscrites, allaient criant par les rues :

— Demandez la mort de Firdousi !

Et les bons Persans achetaient les gazettes, et, quand ils s'apercevaient qu'on les avait trompés, ils en concevaient un peu de rancune contre le mourant.

*
* *

A l'aube du quatrième jour, le plus âgé des quatorze poètes ouvrit la porte et jeta ces mots du haut du perron :

— Il est mort.

— Enfin ! ! dirent les hommes qui étaient là.

*
* *

On résolut de faire au vieux poète des funérailles telles qu'on n'en aurait jamais vu de semblables.

Pour laisser aux députations des provinces le temps d'arriver à Badgag, le roi Ali-Rira décida que la cérémonie funèbre aurait lieu dans sept jours.

On embauma le corps de Firdousi avec de la myrrhe, du poivre, de la vanille et d'autres aromates. On tressa sa longue barbe blanche ; on mit du vermilllon à ses joues, du henné à ses sourcils, de l'antimoine sur ses lèvres, des colliers d'or à son cou, des bracelets d'or à ses bras ; on le revêtit d'une robe lamée d'or, présent du roi ; et le vieux poète avait l'air d'une somptueuse idole.

Les ministres, les généraux, les mages, les derviches et tous les personnages les plus illustres se disputaient l'honneur de veiller auprès du corps glorieux.

*
* *

Tout le monde commanda des couronnes chez les marchands de fleurs.

Il y avait alors à Bagdad un grand nombre de petites « sociétés », dont les membres avaient coutume de se réunir pour souper ensemble et pour prononcer des discours : sociétés d'hygiène, de gymnastique et de canotage ; sociétés pour la diffusion de l'enseignement ou pour la destruction des moustiques ; et des sociétés musicales, et des sociétés philosophiques : la ligue des *Négateurs d'Ormuzd*, la ligue des *Antizoroastriens* et la ligue des *Anthropopithèques*.

Elles avaient toutes leurs présidents, leurs vice-présidents, leurs commissaires, leurs statuts, leurs bannières, leurs insignes, et leurs banquets périodiques ; et elles répondaient au double besoin que l'homme éprouve de boire en compagnie et de jouer un rôle en ce monde.

Une lutte s'engagea entre ces « ligues » innombrables, à qui porterait aux funérailles de Firdousi la plus belle couronne de fleurs.

On moissonna les champs de roses qui font à Bagdad une large ceinture de couleurs et de parfums, et il sembla que la terre voulût jeter un de ses printemps, jusqu'à la dernière corolle, sur la tombe du poète qui l'avait si bien chantée.

*
* *

Et tout le monde voulait avoir connu Firdousi. Des hommes, à qui personne n'avait fait attention jusque-là, racontaient dans les gazettes qu'ils avaient vécu familièrement avec le poète, donnaient des détails sur sa vie privée et rapportaient ses bons mots.

On était surpris de voir combien ce solitaire avait eu d'amis intimes.

D'autres, pour se donner de l'importance, s'occupaient d'organiser les funérailles et ne se sentaient pas de joie.

Un grand registre fut placé sur un pupître, à la porte de la maison mortuaire ; et tous ceux qui voulaient venaient y écrire leur nom, avec des réflexions et des éloges.

Un bourgeois de Bagdad, nommé Homais, proposa de donner le nom de Firdousi à toutes les rues de la capitale.

Et dans les maisons mystérieuses où les jeunes gens s'en allaient le soir converser avec de belles personnes, toutes les pensionnaires s'étaient entendues pour porter le deuil de Firdousi en légères écharpes de gaze noire.

*
* *

Les poètes et les lettrés le glorifiaient, et l'un d'eux déclara que Firdousi avait été créé « par un décret nominatif de l'Éternel. »

Mais ils le plaçaient si haut, ils le mettaient tellement à part, ils faisaient de lui un homme si singulier, si anormal et si ignorant de lui-même, que vraiment il ne pouvait porter ombrage à personne, et que l'éloge de ce monstre inconscient paraissait même impliquer chez ses panégyristes le sentiment de leur supériorité intellectuelle.

Ils semblaient dire :

— Firdousi n'a pas fait exprès d'avoir du génie. Tandis que nous !...

— Après tout, dit l'un des quatorze poètes, Firdousi n'était qu'une cloche.

— Ou plutôt, reprit un autre, une boule de jardin placée au centre des choses et qui les déformait en les réfléchissant.

— Il manquait de sens critique, dit un troisième.

Un quatrième ajouta :

— Il n'avait pas d'esprit.

Et un cinquième murmura entre ses dents :

— Il était bête... comme l'Himalaya.

*
* *

Ainsi devisaient les lettrés à voix basse : mais l'enthousiasme du peuple était naïf et profond, et aussi celui du roi Ali-Rira, jeune prince plein de candeur, et qui du reste fut détrôné quelques années plus tard, parce qu'il avait trop de bonne volonté, avec un peu d'étourderie.

Ce bon petit roi se demanda ce qu'il pourrait bien faire pour honorer le grand poète.

Un peu en dehors de l'enceinte de Bagdad s'élevait, sur la pente d'une montagne, un très beau monument, tout en marbre et haut de cent

toises, qu'un roi très méchant, Ali-Maboul, avait fait construire autrefois pour lui servir de sépulture. Ce méchant prince avait été dépossédé par le trisaïeul d'Ali-Rira ; et son tombeau, abandonné depuis plus d'un siècle, commençait à tomber en ruines.

Ali-Rira ordonna que le corps de Firdousi serait transporté dans le tombeau d'Ali-Maboul ; et, pour qu'on eût le temps de faire les réparations indispensables, les funérailles furent retardées de sept jours.

*
* *

Le peuple, tout d'abord, approuva cette mesure ; et les badauds allaient voir travailler les maçons au tombeau d'Ali-Maboul.

Mais les couronnes préparées pour la cérémonie se flétrissaient déjà, car il faisait chaud. Et des querelles éclatèrent entre les gens qui avaient commandé ces couronnes et les marchands de fleurs.

— Nous les avions commandées pour le jour de l'enterrement... Nous ne paierons pas !

— Ce n'est pas notre faute si la fête a été retardée, alléguaient les marchands.

On s'injuria, on se battit, on dépéça les couronnes ; et pendant plusieurs jours les ruisseaux de Bagdad charrièrent, par monceaux, les fleurs fanées...

*
* *

Le mécontentement grandit.

Comme on ne pouvait plus parler que de Firdousi dans les gazettes, les écrivains qui avaient coutume d'y raconter des histoires commençaient à trouver cette gloire un peu trop envahissante.

Deux ou trois hommes assez célèbres étant morts dans ces jours-là, on n'y prit point garde, et leurs familles en voulurent à Firdousi d'accaparer ainsi l'attention publique.

Enfin, ces préparatifs, ce remue-ménage, les cris des marchands ambulants qui vendaient l'image de Firdousi, l'arrivée tumultueuse des députations de la province, tout cela dérangeait les gens paisibles ; et ils sentaient s'amasser en eux une rancune féroce contre ce cadavre en-

combrant et bruyant qui leur rendait les rues inhabitables.

*
* *

Là-dessus, on apprit un matin qu'un crime des plus bizarres avait été commis dans Bagdad, rue des Palétuviers.

Une famille, composée du père, de la mère et de dix enfants, avait été assassinée pendant la nuit. Chacune des douze victimes portait au côté gauche la même petite blessure, étroite et triangulaire. Le vol n'avait pas été le mobile du crime : tout était intact dans la maison. « On se perdait en conjectures. »

*
* *

Subitement Firdousi fut oublié.

La vieille Zora avait vu diminuer de jour en jour le nombre de ceux qui se présentaient pour veiller le corps de Firdousi. Ce soir-là, personne ne se présenta plus.

La bonne servante, qui avait gémi et grondé de voir envahie par des étrangers la maison de son maître, ne fut point fâchée de cette déser-

tion. Elle lava, nettoya, frotta le petit appartement. Puis, pendant trois nuits, elle veilla, toute seule, le grand poète.

*
* *

Vers le soir du quatrième jour, comme elle tombait de fatigue, on frappa à la porte. Une jeune fille entra, pauvrement vêtue, mais jolie et l'air innocent et doux.

— Qui êtes-vous?

— Zétulbé, votre voisine.

— Ah! oui, la petite couturière du coin. Et que voulez-vous?

Zétulbé rougit et balbutia :

— Je venais voir... Excusez-moi... Voilà plusieurs jours que personne ne vient plus chez M. Firdousi... Alors, je me suis dit : il n'y a peut-être personne pour veiller, et si sa gouvernante voulait de moi...

La vieille servante embrassa Zétulbé; et, pendant les trois nuits qui précédèrent les funérailles, le grand poète fut veillé par la petite ouvrière.

*
* *

Elle s'asseyait sur une chaise au chevet du mort et, tout en cousant des vêtements de pauvre, elle chantonnait, pour ne pas s'endormir, les petites chansons de Firdousi :

Nous achèterons de bien belles choses
En nous promenant le long des faubourgs.
Les bluets sont bleus, les roses sont roses,
Les bluets sont bleus, j'aime mes amours ;

Ou bien :

Dansez, les petites filles,
Toutes en rond !

Et pendant qu'elle chantait à mi-voix, Firdousi semblait sourire dans sa barbe tressée.

*
* *

La troisième nuit, Zétulbé amena avec elle sa petite sœur, une enfant de deux ans qui s'appelait Krika.

Quand la petite Krika vit le corps de Firdousi

drapé d'or, les bras garrottés de bracelets et le visage teint de henné et d'antimoine, elle dit d'un air d'extase :

— Oh !

Elle ajouta :

— Joli !

— Baise-le, dit Zétulbé.

— Veux bien, dit Krika.

Et cette fois, Firdousi, qui depuis deux semaines s'ennuyait dans son éternité, parut s'amuser tout à fait.

*
* *

Cependant, le crime étrange de la rue des Palétuviers continuait d'occuper les imaginations. A chaque instant, on annonçait que le meurtrier avait été découvert. Et la foule, dans sa curiosité stupide, se pressait nuit et jour devant la maison du crime.

Quant aux députés des provinces, en attendant les obsèques de Firdousi, ils s'étaient répandus dans les tavernes et dans les lieux de plaisir. Ils se faisaient ramasser dans les carrefours par les gens du guet, et ils avaient complètement oublié pourquoi ils étaient venus.

*
* *

Pourtant, au jour fixé, le convoi se mit en marche, par une chaleur accablante.

Firdousi, afin de montrer son amour pour le peuple, avait demandé d'être conduit à sa dernière demeure dans le corbillard des indigents; et l'un des organisateurs de la cérémonie, pour mieux se conformer à la pensée du Maître, avait imaginé de faire suivre la voiture de sapin par « le chien du pauvre ».

Le jardin d'acclimation de Bagdad avait donc fourni un caniche. Mais, l'animal ayant refusé de suivre, on l'avait attaché au char funèbre, et il tirait sur sa chaîne et se roulait dans la poussière en hurlant.

Zora et Zétulbé venaient ensuite; et il n'y avait sur le cercueil que deux petites couronnes, une de roses, une de violettes.

Derrière les deux femmes marchait un bel officier envoyé par le roi.

Derrière le bel officier se traînaient cinquante Persans, rouges et suants sous le soleil vertical,

la langue tirée, les bras ballants. Chacun d'eux devait lire un discours sur la tombe du poète, et ils allaient s'éventant avec leurs manuscrits.

Plusieurs s'esquivèrent le long du chemin; ils entraient dans les tavernes pour se rafraîchir, et le cortège lamentable s'égrenait peu à peu.

Et, derrière les orateurs, une lourde voiture s'avançait, chargée de personnages qui semblaient vivants et qui pourtant ne bougeaient pas.

Car ces personnages étaient en cire, et, sous la chaleur torride, ils fondaient lentement et pleuraient des larmes épaisses.

Et ces figures venaient du musée où étaient exposées les images en cire des « hommes du jour ». Beaucoup d'entre eux, hauts fonctionnaires, savants illustres, membres des diverses Académies, Panamiki, Néraniki, Pastoriki, et d'autres, obligés par leur charge ou leur situation de paraître aux funérailles et voulant s'en épargner la fatigue et l'ennui, avaient eu cette idée ingénieuse de se faire remplacer par leurs effigies.

Et le peuple ne s'en aperçut point; car personne ne faisait attention à ce maigre convoi.

Et pas un des quatorze poètes n'était venu.

*
* *

Quand le cortège, non point funèbre, mais lugubre, diminué à chaque tournant de rue, arriva au tombeau d'Ali-Maboul, rien n'était prêt. Un ouvrier dormait, les autres étaient allés boire.

Zora secoua le dormeur :

— Quelle honte et quelle pitié ! dit-elle. Allez, mon garçon, chercher un de vos camarades, et creusez une petite fosse à mon maître, là, sous ce palmier. Car nous ne pouvons pas le remporter, n'est-ce pas ?

*
* *

Dix orateurs, sur cinquante, avaient tenu bon ; ils lurent leurs discours l'un après l'autre, et à mesure qu'ils avaient fini, ils s'en allaient en s'épongeant.

Le dixième, un petit vieux, resté seul avec l'officier du roi, les deux femmes et le char aux figures de cire, commença imperturbablement la lecture de son manuscrit :

— Pourquoi cet immense concours de peuple? A qui s'adressent les hommages enthousiastes de cette multitude innombrable?

Le bonhomme, n'étant qu'un personnage de peu d'importance, avait préparé un discours très long. Si bien que les deux ouvriers, qui attendaient pour combler la fosse, grognaient d'impatience.

Le vieux, intimidé, sacrifia sa péroraison...

*
* *

Zora pleurait à chaudes larmes; Zétulbé sanglotait.

L'officier du roi s'approcha de la belle fille :

— Vous êtes sans doute parente de Firdousi, mademoiselle?

— Non, monsieur; mais j'étais sa voisine et je l'ai veillé les trois dernières nuits.

— Cela ne me surprend point : belle comme vous êtes, vous devez être bonne... Mais ne pleurez plus, je vous en prie, et essuyez ces jolis yeux...

Le bel officier parla quelque temps sur ce ton. Puis il se pencha sur Zétulbé et baisa ses che-

veux d'or. Et, peu à peu, la petite cessa de pleurer; elle essuya ses yeux, elle prit le bras du bel officier, et tous deux s'en furent vers la ville.

Au moment où ils entraient par la grande porte de Bagdad, le rire de Zétulbé sonna clair comme un chant d'oiseau...

Et du haut de son éternité, le vieux Firdousi, parfaitement sage et parfaitement bon, suivait d'un regard bienveillant le couple amoureux...

Et seule, la vieille servante, à genoux sur la fosse, pleurait encore Firdousi.

LES DEUX FLEURS

I

MESSIRE Ory de Hautcœur parcourait un jour la campagne sur son cheval blanc, cherchant aventure. Il était du haut en bas tout de fer vêtu, et un panache long d'une aune flottait sur son morion. Derrière lui venait son chapelain, un vénérable homme à face vermeille et débonnaire, lentement balancé au pas d'une mule ; puis quatre hommes d'armes habillés de bure grossière et chevauchant des

juments maigres, car le bon chevalier était riche de vertu plus que de pécune.

Comme il se dressait sur ses étriers pour explorer l'horizon, il aperçut au loin un nuage de poussière. Le nuage grossit, approcha ; il en sortit un bruit furieux de galopade. Le tourbillon passa près d'Ory. Il distingua en tête de la troupe un chevalier de haute taille dans une armure toute noire, puis des gens d'armes à figures de mécréants, et, au milieu d'eux, liée sur un cheval par la ceinture, les pieds attachés à sa crinière et la tête ballottant sur sa croupe, une femme merveilleusement belle, en robe blanche, et dont le vent mêlait les longs cheveux d'or à la longue queue du destrier.

— A mon aide, messire, cria-t-elle, au nom de Dieu et de la benoîte vierge Marie !

Ory de Hautcœur piqua des deux; mais la cavalcade était déjà loin, et elle allait si vite que le cheval du bon seigneur, bien que dûment éperonné, ne pouvait la rejoindre. Ses quatre compagnons, s'évertuant, le suivaient de loin. Ory criait au chevalier noir :

— Arrête, arrête ! ravisseur de femmes ! félon ! renégat !

L'autre n'entendait pas et galopait toujours.

Alors en moins de temps qu'il n'en faut pour dire amen, Ory sauta à terre, ramassa un gros caillou, remonta sur son cheval et lança la pierre avec tant de force et d'adresse qu'elle alla frapper avec un grand bruit le casque du chevalier noir.

Le méchant seigneur jura comme un païen et fit volte-face avec toute sa troupe. Il ricana en voyant Ory sur son cheval étique et la pauvre mine de ses quatre varlets. Il ne songeait pas à ceci, que Dieu était avec Ory.

De raconter le combat, ce serait trop long. Sachez seulement qu'Ory fendit en deux le chevalier noir d'un grand coup d'épée, et qu'avec ses quatre bons servants il tua ou mit en fuite la grosse escorte, ce pendant que le chapelain, se tenant à l'écart derrière un buisson d'aubépine, priait Dieu d'être en aide aux champions de la noble dame.

Quand cette besogne fut faite, Ory de Hautcœur, ayant essuyé sur l'herbe sa bonne épée, coupa délicatement les nœuds qui serraient la belle prisonnière et la soutint de sa main gantée de fer pour qu'elle descendît de cheval. Elle

s'appuya contre un arbre pour respirer un peu, car elle était froissée des liens et de la course; mais, par une grâce singulière d'en haut, elle n'avait pas de blessure grième.

Ory défit son heaume et le posa à terre; et la noble dame ne fut pas peu surprise de voir que ce chevalier qui venait de batailler si rudement avait un visage frais et jeune, à peine un léger duvet brun sur les lèvres, et des yeux aussi doux que ceux d'une jeune fille.

Lui, de son côté s'émerveillait de la beauté de la dame, de ses cheveux soyeux comme de la soie, de ses yeux bleus comme les bluets, de sa bouche rose comme des roses, et de l'air de douceur et de pudicité répandu sur son visage délicat. Il la trouvait plus belle que les images d'anges et de saintes qu'il avait vues dans les missels ou aux verrières des églises. Et, en la regardant, il se mit à l'aimer aussi fort qu'on aima jamais une créature de Dieu.

Alors il mit un genou en terre et lui dit :

— Très noble dame ou demoiselle, je rends grâce à Dieu qui m'a conduit sur votre chemin. Je me mets, dès cette heure, entièrement à votre service; et, s'il vous plaît que je porte vos cou-

leurs, je ne les maculerai par aucune vilaine action; mais je les porterai avec autant de révérence qu'un clerc le saint-sacrement. Je suis un chevalier errant et je m'appelle Ory de Hautcœur.

— Relevez-vous, messire, dit la dame, car il ne sied d'être à genoux que dans les églises. J'ai nom Frileuse de Blanc-Lys et je ne suis pas dame, mais demoiselle. J'étais encore toute fraîche du saint baptême lorsque ma mère trépassa; et mon père, étant parti pour la dernière croisade, n'en est oncques revenu. Je vivais seulette dans le vieux château de Tour-Vermeille, qui n'est qu'à deux lieues d'ici, sous la garde de dame Gudule, ancienne meschine de ma mère, et d'un vieil homme nommé Rigobert, écuyer du feu seigneur. Mais lorsque j'atteignis ma seizième année, notre voisin, le sire de Pic-Tordu, que vous venez de pourfendre, m'ayant vue un jour aux environs de ma demeure, conçut soudainement un désir damnable et voulut m'induire en péché. Or, n'ayant pu me vaincre par ses paroles insidieuses, comme je restais enfermée dans mon manoir pour ne m'exposer à quelque fâcheuse rencontre, il est survenu cette

nuit avec une troupe armée et est entré dans le château, je ne sais par quelle traîtrise. Le fidèle Rigobert et mes autres serviteurs sont morts en me défendant. J'ignore ce qu'il est advenu de dame Gudule. Pour moi, j'étais en grand danger de mort ou de déshonneur, si Dieu ne vous eût envoyé à mon secours. De quoi, gentil chevalier, je garderai remembrance éternelle. Adonques je vous octroie de porter mes couleurs, qui sont blanc et azur, vu que j'estime sur toutes choses la pureté du cœur, et que, souventes fois, dans ma vie recluse, me réconforte la pensée du ciel. Et maintenant ramenez-moi, afin de parfaire votre bonne action, au château de Tour-Vermeille, dont vous pouvez apercevoir, derrière ce rang de collines, le donjon de pierre rouge et les toits en poivrière. Hélas ! j'y retrouverai, saignants sur les dalles, les corps de mes bons vasseaux et j'y serai plus seulette que devant. Mais Dieu, je n'en ai doute, a reçu leurs âmes dans son benoît paradis; et je ne me cuide entièrement abandonnée de lui, puisqu'il a suscité pour ma sauvegarde si féal et si vertueux chevalier.

Ainsi parla Frileuse de Blanc-Lys, d'une voix

suave comme une musique et qui se mouilla de larmes vers la fin de son discours. Ory imprima sur la longue main blanche de la demoiselle un baiser dévotieux et l'aida à monter sur son cheval, qu'il conduisit lui-même par la bride.

II

CHEMIN faisant, ils devisèrent des aventures où s'étaient illustrés les chevaliers d'autrefois, principalement les compagnons du roi Artus, qu'on nomme aussi les chevaliers de la Table ronde; de la beauté et de la chasteté de leurs dames, et des prouesses où les avait engagés l'amour, lequel, pourvu qu'il soit pur, révérencieux et dégagé de tout mauvais désir, fait fleurir au cœur des hommes toutes les vertus et leur inspire une vaillance invincible.

— Gentil chevalier, dit Frileuse, encore que je ne sois comparable aux illustres dames des

temps anciens, je voudrais de bon cœur que par l'amour de moi et par le zèle de mon service aussi grande gloire vous vînt comme jadis à Lancelot du Lac et à Perceval le Gallois.

— Sinon par mes prouesses, répondit Ory, du moins par ma droite volonté et par la constance de mon amour ai-je l'espoir d'égaler ces antiques parangons de la chevalerie dont les jongleurs chantent les gestes miraculeuses durant les veillées d'hiver.

Et, de fait, Ory était tout semblable aux parfaits chevaliers des âges lointains. Quoiqu'il vécût dans un temps où la chevalerie entrait déjà en décadence, où la plupart des seigneurs étaient plus souvent conduits par l'intérêt et l'avarice que par l'amour de Dieu et des dames, où les bourgeois, s'enrichissant dans les villes et soi rigollant avec leurs commères, commençaient de railler ceux qui rêvent des amours non charnelles et non muables et qui vont chercher la gloire aux pays étranges, Ory de Hautcœur traversait sans la voir la corruption du siècle, car toujours ses yeux et son âme s'élevaient au-dessus, et il était candide et crédule comme un enfant bien né que sa nourrice enchante de belles histoires.

— Je fus baptisé, continua-t-il, avec l'eau du gave où l'archevêque Turpin alla puiser pour abreuver Roland. Mon père est mort, comme le vôtre, gentille dame, en guerroyant contre les Sarrazins. Ma mère, après qu'elle fut veuve, édifia un monastère de filles nobles dont elle est présentement abbesse, où elle vit dans une haute pénitence, priant pour les mécréants que j'occis et enluminant des missels et des antiphonaires, car elle est aussi entendue qu'un clerc aux choses de l'écriture. J'ai quelque part un castel dans les monts pyrénéens, mais je l'ai quitté vers ma douzième année et n'y suis oncques rentré depuis. Je vais de par le monde combattant pour les causes qui me semblent justes. J'ai laissé là-bas dans mon manoir un vieil homme qui gouverne ma terre et me fait tenir, quand il peut, une escarcelle d'argent monnayé, car jamais je ne reçois de salaire ni ne prends ma part de butin. Je couche dans les églises que je rencontre en chemin, parfois à la belle étoile, sous la voûte céleste qui est une plus vaste et aussi sainte église, ou bien dans le château d'un seigneur ami, ou dans la chaumine des vilains, lesquels me considèrent comme un fol et toute-

fois me traitent avec honneur, sachant que je les aime ainsi que des frères infirmes et misérables et que je les défends à l'occurrence. Ainsi j'erre à l'aventure, confiant en mon épée et tâchant d'être toujours le bon servant de Dieu. Aussi suis-je le vôtre, ce qui est tout un, car jamais vous ne me commanderez rien que Dieu n'approuve.

— Messire, reprit Frileuse, il m'est doux de vous entendre parler. Dans le vieux château où coulaient mes journées, toutes semblables l'une à l'autre, je ne priais du matin au soir, car il faut du répit aux plus saints exercices. Mais souvent je me faisais raconter par le vieux Rigobert (dont Dieu ait l'âme !) de belles histoires de chevalerie ; puis j'y ressongeais dans ma chambre et j'aurais voulu être une de ces dames pour qui les hommes font des prouesses. Le soir, en regardant par la croisée ouverte le coucher du soleil, je sentais en moi une douceur mêlée de tristesse, et je me mettais à désirer des choses que je ne pouvais dire. Je laissais ma pensée aller où elle voulait ; je rêvais d'un beau chevalier orné de toutes les vertus et perfections ; il m'aimait uniquement, il remplaçait auprès de moi mon père

et ma mère défunts et m'était encore quelque chose de plus. Je l'attendais, je le voyais venir dans la gloire du soleil couchant, et les nuages de pourpre formaient le dais de son triomphe. Or aujourd'hui je ne rêve plus, messire, puisque vous voilà.

Tandis qu'Ory et Frileuse conversaient ainsi, le chapelain qui les suivait sur sa mule les écoutait sans dire un mot; mais un sourire malicieux retroussait le coin de ses grosses lèvres et de ses petits yeux gris; et il semblait que le saint homme raillât en lui-même la sublimité de tels propos.

III

Après deux heures de marche, la petite troupe arriva au château de Tour-Vermeille. Il y avait, tout au travers des cours, des cadavres dans des mares de sang; mais Ory et Frileuse les virent à peine, parce qu'ils étaient heureux. Joignez que Dieu, vou-

lant que ce misérable monde durât, a mis au cœur des vivants un rapide oubli des morts.

Comme ils entraient dans la grande salle, ils entendirent des gémissements, puis des cris « A l'aide ! » et aperçurent dame Gudule solidement attachée au fauteuil seigneurial, lequel était de structure si ample, et si lourdement façonné de chêne massif que la vieille, malgré tous ses efforts, n'avait seulement pu le faire bouger d'une ligne. Dès que les varlets l'eurent déliée, elle se répandit en paroles :

— Quoi ! c'est vous, chère demoiselle, mon ange, ma colombe, mon agneau, Frileuse de mon cœur ! Sainte Vierge, quelle aventure ! Bien ai-je cru ne vous revoir qu'en paradis et mourir de faim sur le fauteuil du feu seigneur ! Est-il possible, Jésus, qu'il y ait des chrétiens si méchants ! Mais vous, que vous est-il arrivé ? et comment vous êtes-vous tirée des griffes de ces renégats ? Ils m'ont battue comme plâtre, mon enfant, et ma vieille peau doit être toute mouchetée de bleu ; et, tout en me battant, ils faisaient entre eux d'horribles moqueries et me voulaient enlever ma cotte, tant, que j'ai craint pour ma vertu ; et si, aurai-je septante années à

la Chandeleur, ou ne s'en faudra de beaucoup. Mais, dites-moi, mon hermine, vous ont-ils point ravi votre honneur? Car ce Pic-Tordu est un damné ! Sa mère était une Égyptienne savante en maléfices, que son père avait ramenée des pays du Levant, où cette païenne l'avait ensorcelé par des philtres et des charmes diaboliques. Un jour, on ne l'a plus revue, soit qu'elle fût morte, ou autrement. Aucuns la tenaient pour un démon succube et content que Pic-Tordu est le propre fils du diable. Aussi tremblais-je de tout mon corps, voyant qu'il vous entraînait. Vous a-t-il fait du mal, mon cœur? Vous êtes pâlotte, mais point malade, ce semble, et même vos yeux bleus sont plus clairs et luisants que de coutume. Quel bonheur de vous retrouver! Vous faisiez vos premières dents quand votre sainte mère tomba en langueur et sentit la mort venir : « Gudule, me dit la chère dame, si je meurs, tu veilleras sur Frileuse et la protègeras de tout mal soit du corps, soit de l'âme. » Jugez de mon état, quand je me vis liée à ce fauteuil, toute seule, et ne pouvant bouger, et que je pensais à part moi : « Où est-elle maintenant la pauvre chère créature? et qu'est-ce qu'on lui

fait, Seigneur Jésus! » Mais pourquoi ne me répondez-vous pas, demoiselle?

— Dame Gudule, dit en souriant Frileuse, je ne vous réponds pas parce que vous parlez toujours. Ce brave chevalier que vous voyez m'a sauvé la vie, et plus peut-être, en pourfendant Pic-Tordu et ses soudards. C'est Ory de Hautcœur qu'on le nomme. Je suis contente, dame Gudule, qu'il ne vous soit pas advenu plus grand mal, car je vous aime comme la nourrice et la fidèle servante de ma mère.

— Messire Ory, reprit Gudule, soyez béni de Dieu pour m'avoir rendu notre demoiselle. C'est une perle, je vous le dis, un joyau précieux, une fleur insigne de grâce et de vertu. Quand elle était toute petite encore...

— Bonne Gudule, interrompit Frileuse, messire Ory et monsieur le chapelain voudront bien accepter l'hospitalité au château de Tour-Vermeille. Allez voir si ces bandits nous ont laissé quelques provisions et apprêtez-vous à traiter nos hôtes de votre mieux.

— Reposez-vous sur moi, demoiselle, repartit Gudule. Je parle beaucoup, voire à tort et à travers, comme il advient aux vieilles gens; mais

malgré l'âge, j'ai la tête assez bonne, Dieu merci...

Vous aurez aussi grand soin, Gudule, de ces braves gens qui ont combattu avec messire Ory. Pour vous, monsieur le chapelain, vous serez indulgent si je ne vous offre aujourd'hui des plats succulents tels que quartiers de chevreuil, hures de sangliers et faisans tout habillés de leurs plumes, avec raisiné, frangipane, fruits confits et autres mignardises de bouche...

— Madame, dit le chapelain, il ne faut, à la vérité, faire fi des présents du Seigneur ; mais par état et profession j'en dois être détaché ; et, d'abondant, la grâce de votre accueil est un condiment à rendre digne d'un roi la chère d'un vilain.

— Si ce condiment suffit, ne le sais, dit Frileuse ; mais je vous promets viande moins creuse dès que j'aurai pu remplacer mes pauvres serviteurs. (Et sur ce mot de grosses larmes mouillèrent ses yeux de pervenche). Nous relèverons leurs corps dès ce soir, ajouta-t-elle, et les veillerons toute la nuit. Demain vous direz pour eux, monsieur le chapelain, la messe des trépassés et nous les déposerons en terre sainte.

— Qu'elle soit légère à leurs os, murmura le

chapelain, car, s'ils n'ont toujours vécu en état de grâce, assurément ils y sont morts, puisqu'ils sont morts pour vous, demoiselle Frileuse ! Ils ont peiné durant leur vie, ils ont été résignés et vaillants ; ils ont eu l'esprit simple et le cœur droit, une foi patiente en Dieu et en la justice future qu'ils nommaient paradis. Ils furent de ces humbles qui obligent Dieu à souffrir sur terre les puissants et les riches sans charité, et dont les vertus sont des raisons suffisantes pour que ce monde subsiste, encore qu'il soit mauvais et tout plein de choses horrifiques. De belles visions et une espérance immortelle consolaient leur existence chétive ; ils ont vécu et sont morts pour d'autres qu'eux-mêmes ; et ceci ne serait point duperie quand même on supposerait, par une impiété abominable, que point n'est de paradis là-haut. Prions pour eux, mes frères, *oremus*.

IV

Ory de Hautcœur demeura quelques semaines au château de Tour-Vermeille. Il chassait le cerf et le sanglier dans les forêts environnantes. Le soir, il devisait avec Frileuse, et toujours revenaient dans leurs propos les dames et chevaliers de jadis ; et c'étaient des discussions sur leurs vertus et mérites (Ory préférant celui-ci, Frileuse celui-là) et sur les conditions requises pour bien aimer. Mais toujours ils finissaient par tomber d'accord. Souvent aussi ils priaient le chapelain de leur lire les gestes écrites qui se trouvaient en assez grand nombre dans la bibliothèque du château. Le saint homme leur faisait volontiers ces lectures, non toutefois comme un homme qui prend feu pour son compte (car il était de sens fort rassis), mais comme quelqu'un qui se divertit à observer curieusement les idées et comportements des autres.

Ce chapelain, qui s'appelait Simon Godard, était un fils de vilain, né dans la plus pauvre chaumine d'un très pauvre village. Le prieur de la proche abbaye l'avait remarqué, tout enfant, pour sa gentillesse, et le petit manant, par son esprit subtil et sa diligence, était devenu un très excellent clerc et versé en toutes sortes d'études. A dire le vrai, il n'était tout à fait si accompli en sainteté. Il était quelque peu friand, prudent à l'excès, raillard, et moins grand diseur d'oraisons et patenôtres que le bon chevalier de Hautcœur. Mais sa charité pour ses frères était grande, non seulement en ce qu'il était fort aumônier, mais en ce qu'il excusait les pauvres pécheurs, pourvu qu'il n'y eût point de méchanceté dans leur cas, n'étant pas plus dur aux péchés des autres qu'aux siens propres. Du reste, il ne s'étonnait de rien, supportait tout le monde et ne se fâchait pas contre ceux qui ne lui ressemblaient point. Il avait sur quantité de choses des idées qui n'étaient qu'à lui et qu'il ne disait point, par prudence ou par crainte d'être mal compris. A l'ordinaire sa figure et tout son extérieur étaient d'un homme d'église jovial et peu pensant ; mais il ne s'y fallait fier ; et parfois, quand il n'y pre-

nait garde, il lui échappait des réflexions d'une sapience hardie et qu'on n'eût point attendues de telle trogne monastique.

Il s'amusait des amours d'Ory et de Frileuse comme d'un jeu gracieux de grands enfants ingénus. Pourtant il finit par estimer que le jeu se prolongeait un peu. Telle quintessence de sentiments lui semblait rêve et billevesée. Tantôt il jugeait le chevalier coquebin plus que de raison ; et tantôt, connaissant les hommes et l'infirmité de la chair, il appréhendait l'innocence même des deux amants et il ne se pouvait empêcher d'être en méfiance sur la fin de l'aventure.

— Messire, dit-il un jour à Ory, vous aimez demoiselle Frileuse?

— Voire, répondit Ory, et de toutes les puissances et facultés de mon âme.

— Et demoiselle Frileuse vous aime aussi?

— J'en ai, si je puis le dire, quelque soupçon.

— Êtes-vous un pur esprit, messire?

— Si je l'étais, monsieur le chapelain, je ne serais point, comme je suis, un misérable pécheur.

— Et demoiselle Frileuse, la croyez-vous un esprit pur et une âme toute nue?

— Je suis tout près de le croire, monsieur le

chapelain. Tant de grâce, tant de pureté ne sont point d'une créature terrestre ni assujettie aux servitudes du corps...

— Un pur esprit n'aurait pas de si beaux yeux, messire, car les esprits n'ont pas d'yeux du tout ; et vous ne l'aimeriez point, car les esprits sont invisibles. Dites-moi encore : êtes-vous libres tous les deux ?

— Frileuse est orpheline et nul n'est mon maître que Dieu !

— Que ne devenez-vous donc l'époux de la demoiselle de Blanc-Lys par le sacrement de mariage?

Ory fit un haut-le-corps, comme s'il eût éprouvé une surprise désagréable :

— Si tôt ? répondit-il. Mais ce ne serait plus la même chose ! Il faut que je la mérite, et c'est de cette pensée que me vient ma vertu. Froisser cette fleur divine ! vous n'y pensez pas, monsieur le chapelain. Si je faisais ce que vous me proposez, il me semble que je commettrais un sacrilège, qu'une force s'en irait de moi et qu'une grâce s'en irait d'elle.

— Et pourquoi donc l'aimez-vous, messire, si ce n'est pour la posséder ?

— Mais je l'aime... pour l'aimer, répondit simplement Ory.

— Dieu vous bénisse, mon fils! murmura Simon Godard tout rêveur.

V

Or il se préparait une nouvelle croisade contre les Infidèles, qui tenaient encore en leur puissance le tombeau de notre Seigneur. Dès que le bruit en vint à Ory, il en eut une grande joie et dit à Frileuse :

— Il ne sied qu'on aille sans moi conquérir le Saint-Sépulcre et navrer les ennemis du Sauveur. Je vous requiers humblement, demoiselle, de m'octroyer mon congé. Je reviendrai de là-bas, s'il plaît à Dieu, moins indigne de votre miséricordieux amour.

— Cher sire, répondit Frileuse, je serais pétrie d'argile bien grossière si je n'avais le courage de vous dire : Allez! Mais je serais de fer ou de granit si je n'ajoutais : Revenez bientôt, et

si je ne sentais mon cœur faiblir en moi au moment où vous me quittez.

Ayant dit ces mots, elle aida elle-même Ory à revêtir son armure, jambarts, éperons, cuissards, brassards, gantelets, cotte de mailles, cuirasse et sur le tout une tunique de soie précieuse qu'elle avait ouvrée de ses mains et qui était mi-partie blanche et bleue ; vu que c'était, on s'en souvient, les couleurs de la chère demoiselle. Après quoi, elle lui ceignit son épée et lui mit son heaume, dont le masque d'acier ne lui laissait voir le jour que par deux trous percés à l'endroit des yeux.

Ory et Frileuse étaient en cet instant dans la cour d'honneur du château, où poussaient l'herbe entre les dalles et çà et là quelques fleurettes. Tout à coup Frileuse, par une inspiration de Dieu, cueillit une de ces fleurs, une petite marguerite à cœur d'or.

— Recevez cette fleurette, dit-elle, et gardez-la en souvenir de moi. Si vous me la rapportez des lieux saints intacte et aussi fraîche qu'à cette heure, je connaîtrai que votre pensée m'aura été fidèle et je vous tendrai la main au retour.

— Demoiselle, répondit Ory, je ne m'enquiers

comment cette fleur pourra conserver si longtemps sa fraîcheur et novelleté ; je le crois puisque vous le dites, car vous n'avez jamais menti. S'il ne faut que vous être fidèle, fût-ce dans dix ans, je vous la rapporterai, si je ne meurs, dans l'état où vous la voyez présentement. N'en doutez non plus que du saint Évangile.

Alors Frileuse fixa la petite fleur sur le heaume d'Ory en introduisant la tige dans l'une des charnières, et (ce qu'elle n'eût fait sur les joues de chair du beau chevalier) elle le baisa des deux côtés de son casque, sur ses joues d'acier poli ; et si grand était l'amour de la pauvre fille que ce froid baiser lui fut chaud au cœur. Elle frissonna, pensa défaillir et pleura longtemps.

VI

ADONCQUES messire Ory se mit en route, suivi de ses quatre varlets, lesquels avaient nom Hector, Ogier, Lahire et Lancelot, et de son chapelain, maître Simon Godard. Le bonhomme n'allait certes en

Palestine par ferveur religieuse ni par amour des coups, mais par curiosité et désir de voir des choses nouvelles.

La petite troupe, chemin faisant, rejoignit d'autres bandes, et, peu à peu, cela fit une armée. Mais le temps était déjà passé où la chrétienté tout entière, jusqu'aux vieillards, femmes et petits enfants, marchait derrière un moine à la conquête de Jérusalem. Dans l'ost où messire Ory chevauchait au premier rang, on ne voyait guère de vilains ; et de bourgeois, pas un ; mais seulement des chevaliers et des gens d'armes et soudards faisant de la guerre leur métier.

Ory allait devant lui plein de ses rêves et du souvenir de Frileuse, sans même s'apercevoir que nombre de ses compagnons étaient menés par d'autres pensées que celle du service de Dieu et ne se comportaient pas toujours en parfaits chrétiens.

Simon Godard, juché sur son antique mule et le ventre ballotté comme une outre pleine, cheminait d'ordinaire aux côtés du chevalier, dont il aimait la candeur, et souvent ils devisaient ensemble pour tromper la longueur du voyage.

— Serons-nous bientôt en Palestine? lui demanda un jour messire Ory, qui n'était pas grand clerc en géographie.

— Dans un mois d'ici, nous en approcherons si rien de fâcheux ne survient, répondit le chapelain. Mais nous serons moitié moins à l'arrivée qu'au départ. On meurt beaucoup dans l'ost, par disette, fatigue et fièvres malignes. Je ne sais si vous vous en apercevez, étant toujours perdu dans vos songeries; mais nous laissons derrière nous quantité de nos compagnons, et, comme on n'a pas le temps de les enterrer bien creux, les chiens et les corbeaux leur font une autre sépulture.

— Je ne plains pas ceux-là, dit Ory, qui nous devancent dans le saint paradis de Dieu. Le corps est une prison et la matière en est vile; ce qu'il devient n'importe mie.

— Il est des moments, messire, où je ne distingue pas clairement la prison du prisonnier. Cela m'afflige que l'on meure tant. Et je ne vois pas non plus nettement à quoi servent toutes ces morts. Nous mettrons un an et plus à prendre deux ou trois villes, et, quand nous serons vainqueurs, il ne restera de nous qu'une poignée

d'hommes. Les maladies nous achèveront; les infidèles n'auront même pas la peine de nous mettre dehors, et ce sera à recommencer.

— Voire; mais les murs de Jéricho ne sont tombés qu'à la septième journée, et ce n'est encore la septième croisade.

— Mais est-il bien nécessaire que les chrétiens possèdent le tombeau du seigneur Jésus, qui n'est d'ailleurs qu'un sépulcre vide, où rien n'est resté de lui, et qu'il souffre depuis plus de mille ans être détenu par les infidèles? Et ne croyez-vous pas, seigneur chevalier, que ce sol leur appartienne aussi légitimement qu'aux Français le sol de France?

— Ne parlez pas ainsi, monsieur le chapelain, car telle raillerie ne sied à un homme d'Église ni à un saint comme vous êtes.

— Je ne raille pas, messire; mais la volonté de Dieu ne m'apparaît aussi manifestement qu'à vous. Cela me gêne que Dieu ait donné à ses pires ennemis plus de richesses qu'aux chrétiens, une industrie plus savante, de meilleurs engins de guerre et la victoire sur ses fidèles serviteurs.

— Ignorez-vous donc, maître Godard, que

leur richesse leur vient du démon et qu'elle ne sert qu'à les entretenir dans leurs mœurs abominables? Et si Dieu a permis qu'ils nous vainquissent quelquefois, c'est qu'il éprouve ceux qu'il aime, vu que l'épreuve nous purifie et nous élève jusqu'à lui.

— Vous seriez, messire, un fort bon théologien; et je serais, moi, un très mauvais chevalier. Si, d'aventure, j'étais seigneur au pays de France, je crois que je n'en sortirais guère. Pendant que les seigneurs vont se faire occire au loin, les manants payent mal leurs redevances; les bourgeois, dans les villes, entassent les écus et, comme les seigneurs ont besoin d'argent pour si lointaines expéditions, se font vendre toutes sortes de libertés et privilèges. Je ne m'en plains, étant du peuple; mais je dis que c'est grande duperie à un noble homme de se croiser.

— Je sais, monsieur le chapelain, que vous parlez contre votre pensée et que tout cela n'est que pour me tenter. Mais tels discours ne me touchent pas, moi qui n'ai qu'un petit castel, peu de terres et point de villes. Puis, cela ne me chagrine point que d'autres chrétiens tâchent

de rendre meilleure leur basse et dure condition. Quant est de moi, je ne suis pas un drapier ni un marchand d'épices pour ne sortir de mon trou et ne faire état que de l'argent et des éjouissances corporelles. C'est d'autre chose plus haute et de plus grand prix que je suis en quête. Je ne suis point, monsieur le chapelain, de même pâte que vos bourgeois et vos vilains. Je ne saurais demeurer longtemps en un même lieu ni borner ma félicité aux choses qu'on peut voir et toucher. J'aime la demoiselle de Blanc-Lys, et je la quitte sans savoir si je reviendrai. Je vais tenter une aventure que vous dites inutile et folle et dont il ne me reviendra nul profit lors même qu'elle réussirait : pourquoi fais-je ainsi? Je ne sais, je ne puis faire autrement et je sens que cela plaît à Dieu et que je suis son ouvrier.

Maître Simon Godard, encore qu'il fût d'esprit retors, ne trouva plus rien à répondre, sinon : Amen!

VII

Comme les croisés traversaient l'Allemagne, un chevalier de ce pays vint se joindre à eux. Il était de petite taille, semblait porter avec peine son armure de fer et chevauchait sans grâce. Il avait avec lui une suite assez nombreuse de varlets et quantité de bagages et de fourgons. Il conta qu'il venait de très loin, d'un château qu'il possédait proche l'embouchure du fleuve Vistule, et qu'il allait en terre sainte pour expier ses péchés. Il avait nom Von der Pouf. Au reste, il parlait peu et ne se mêlait point aux autres croisés soit dans la marche, soit dans les campements.

Un jour, il rencontra dans la campagne, à l'écart, un garçon qui menait des pourceaux. Il lui demanda s'ils étaient à vendre et, tandis qu'il discutait du prix, ses varlets égorgetèrent doucement par derrière le pauvre porcher.

S'étant ainsi emparé des pourceaux, comme

quelques-uns des seigneurs croisés souffraient disette de vivres, il les leur vendit le plus cher qu'il put.

Ory de Hautcœur lui acheta un goret, assez beau à la vérité, mais qu'il dut payer cinquante écus.

— Ce Von der Pouf, dit le chapelain, qui va en Palestine pour expier ses péchés, craint sans doute que la matière ne fasse faute à sa pénitence. J'estime ce chevalier fort capable de livrer Celui dont il va conquêter le saint sépulcre.

— Pour ce, répondit Ory, gardons d'autant plus soigneusement nos mains pures de tous gains injustes, et détachons-nous des biens terrestres, qui sont perdition de l'âme.

VIII

EPENDANT Ory regardait tous les soirs, en ôtant son heaume, la petite fleur blanche que Frileuse y avait attachée. Toujours il la trouvait fraîche comme au mo-

ment où on l'avait cueillie, et il ne s'en étonnait aucunement, mais il s'en réjouissait dans son cœur. Et il faisait remarquer ce prodige au chapelain comme un signe de la protection de Dieu et de la haute sainteté de demoiselle Frileuse.

— Je ne suis, dit Simon Godard, versé dans la science des végétaux; mais possible est que l'eau qui coule de votre front par les longues journées de marche, venant à mouiller la tige de cette fleurette, l'entretienne en sa prime novelleté. Toutefois je ne m'en porterais caution. Il est de par le monde nombre de phénomènes naturels dont je ne sais pas les causes, et je laisse à de plus grands clercs le soin d'élucider ceci.

— Heureux ceux qui croient, monsieur le chapelain! répondit Ory de Hautcœur.

— Hé! fit Simon Godard, les Turcs croient à Mahomet aussi fermement et naïvement que vous au Christ, et si, seront-ils damnés!

Lorsque l'armée, ayant passé l'Hellespont sur des bateaux et traversé encore d'autres pays, arriva en terre sainte, la petite fleur n'était non plus fanée qu'au départ. Et quand messire Ory, par les nuits fraîches et claires, couchait à la

belle étoile, il trouvait le matin une goutte de rosée dans le cœur de la merveilleuse fleurette.

Le bon chevalier, en se souvenant de l'Occident brumeux et moite, était tout émerveillé de la pureté du ciel oriental, de la grandeur ou de la rigidité des feuillages, de l'azur profond des lacs, de la blancheur des maisons et des édifices, et de l'ardente lumière épandue sur toutes choses. Les paysages lui semblaient faits de métaux précieux; il en trouvait l'aspect surnaturel et fantastique et estimait que ç'avait été là un digne théâtre de la vie du sauveur Jésus. Quelquefois aussi, par des soirées molles et tièdes, il était pris de langueur et il lui venait comme un désir de vivre sans peiner et de jouir de son corps. Alors il prenait la fleur dans ses doigts, et la vue de sa corolle immaculée lui rendait son courage et sa vertu.

Maintes batailles furent données où Messire Ory accomplit de mirifiques prouesses. La petite fleur de Frileuse, toujours fraîche et vivace, ne quittait point la visière de son heaume; et, quoiqu'il s'enfonçât au plus épais de la mêlée et que son armure fût souvent toute ruisselante et rouge

de sang sarrasinois, jamais la chère fleurette ne fut souillée de la moindre éclaboussure.

Enfin l'ost des croisés commença d'assiéger Jérusalem. Encore qu'il ne soit pas fait mention de ce siège dans les histoires, il faut bien qu'il ait eu lieu, puisque je raconte ici ce qu'il en advint à messire Ory de Hautcœur.

Les murailles de la ville étaient élevées, défendues par un grand fossé et bien garnies de soldats sarrasins lançant des sagettes par les créneaux. Comme ils navraient ainsi beaucoup de chrétiens, le fossé se remplit de corps dont l'amoncellement atteignit bientôt à moitié de la hauteur du rempart. Ce que voyant, notre bon chevalier s'avisa de ceci :

Vingt hommes d'armes, ayant grimpé sur cet entassement de cadavres, joignirent leurs boucliers au-dessus de leurs têtes et firent ce que les anciens Romains soulaient appeler *la tortue*, pour ce que les boucliers ainsi joints imitaient la carapace de ce lent animal. Là-dessus montèrent dix autres soudards, qui firent tout ainsi que les premiers. Sur cette seconde toiture gravirent les quatre varlets du sire de Hautcœur, tenant au bout de leurs bras leurs quatre écus réunis. Cela

formait une haute pyramide à trois étages, sur le sommet de laquelle se hissa Ory de Hautcœur, vêtu de fer, avec la petite fleur épanouie à son morion. Il n'était plus qu'à quelques pieds du faîte de la muraille et il se disposait à l'escalader quand les Sarrasins, qui gardaient les créneaux, lui versèrent sur la tête, l'une après l'autre, plus de cent marmites toutes pleines d'huile bouillante. Le flot doré l'inonda tout entier, puis ruissela sur les trois toitures de boucliers, comme on voit l'eau d'une fontaine tomber en large nappe d'une vasque dans une autre. Et, de fait, lorsque le liquide ardent eut touché le chef de messire Ory, il lui sembla que ce fût une eau limpide et rafraîchissante, et la petite fleur ouvrait à la pluie de feu sa corolle toujours blanche, comme si c'eût été la rosée du ciel.

Ory fit alors le signe de la croix et, se haussant par la force des poignets, surgit en haut des murs. Les Sarrasins avaient disparu. Il se mit à courir sur le rempart, cherchant un endroit commode pour descendre dans l'intérieur de la ville, quand un Sarrasin de haute taille, qui se dissimulait derrière un créneau, se rua vers lui à l'improviste et lui asséna sur la tête un coup

d'épée assez fort pour fendre en deux un cavalier et entamer les reins du cheval. Mais l'épée de l'infidèle, ayant touché la petite fleur, se rompit net par le milieu, quoiqu'elle fût en fin acier de Damas. Toutefois le choc fut si rude qu'Ory chancela, fit un faux pas et fut précipité du faîte de la muraille.

Juste à ce moment les croisés, par une manœuvre mal opportune, poussaient contre le rempart une lourde catapulte. L'énorme machine rencontra dans sa chute le bon chevalier, dont la tête fut prise subitement entre la poutre munie de fer et le granit de la muraille, tandis que son corps et ses jambes pendaient dans l'espace. Il semblait que sa tête dût être écrasée comme une noisette sous un marteau de forgeron. Mais son heaume, où fleurissait l'innocente pâquerette, ne fut pas même fêlé. La muraille céda seule au heurt de la catapulte et s'écroula avec un grand bruit, tandis que messire Ory retombait sur ses pieds dans le fossé, sans se faire aucun mal. Il bondit sur les décombres l'épée au poing et entra le premier dans Jérusalem.

IX

Les chrétiens vainqueurs, après avoir massacré l'armée des infidèles, se répandirent dans la ville, pillant les maisons et égorgeant encore çà et là ceux qui réclamaient trop fort. Seul, messire Ory, ainsi qu'il l'avait dit à Frileuse, ne souilla ses mains d'aucun butin, voulant servir gratuitement la cause de Dieu. Mais après avoir prié avec larmes auprès du Saint-Sépulcre, il parcourut la ville en compagnie de maître Simon Godard. Et quelquefois ils entraient dans les maisons, non pour piller, mais curieux d'en connaître l'intérieur.

Ory raconta au chapelain comment, par la puissance miraculeuse de la petite fleur, il avait été préservé trois fois d'une mort certaine.

— Je n'y étais pas et n'ai rien vu, dit Godard

étant lors occupé, je pense, à réciter le bréviaire; mais si ce que vous me contez n'est vrai, j'estime que ce devrait l'être, car vous êtes assurément le plus vertueux seigneur de la chrétienté.

— Je le crois, monsieur le chapelain, dit Ory avec simplesse. Je ne suis pas comme les autres chevaliers, qui à cette heure boivent et festinent sans penser à Dieu et s'ébaudissent avec les femmes des païens. Mais moi je reste pur dans la victoire comme dans l'épreuve, et, depuis que j'ai baisé les pierres du saint tombeau, je sens autour de mon cœur une cuirasse invincible contre le mal.

Ces paroles étaient de trop, et le chevalier péchait ici contre l'humilité chrétienne. Ce mouvement d'orgueil ne fut pas perdu pour le démon, qui toujours veille.

Ory et le chapelain, tout en devisant, entrèrent dans la maison d'un des principaux chefs sarrasins. Un péristyle de blanches colonnes torses où s'appuyaient des cintres ouvragés en forme de trêfle entourait la cour carrée, pavée de mosaïque. Au milieu, la fusée d'un jet d'eau retombait dans un bassin de marbre, et aux quatre coins des bananiers étendaient leurs feuilles

comme de longs parasols. Une odeur d'encens, venue on ne sait d'où, flottait dans l'air.

— Qu'il fait bon ici ! s'écria le chevalier de Hautcœur.

Et, pour respirer plus librement, il ôta son heaume (que décorait la fleurette toujours intacte) et le tint à la main.

En passant sous le péristyle, ils virent une porte fermée. Elle était peinte en rouge, munie de ferrures découpées avec art, et autour du cintre des lettres arabes sculptées dans le marbre blanc formaient un ornement compliqué. Ory, d'un coup de gantelet, enfonça la lourde porte. Il entra avec le chapelain ; des cris aigus retentirent : c'était la chambre des femmes.

Elles étaient là, étendues parmi des coussins, sur un tapis épais comme une pelouse, grasses, le visage peint, roulées dans des étoffes éclatantes et soyeuses. Un demi jour, tamisé par des verres de couleur, éclairait ce lieu de damnation. Des parfums d'une douceur mortelle montaient des cassolettes en déroulant leurs spirales bleues.

La plus belle des femmes se traîna aux pieds d'Ory, pleurant et se lamentant en langue sarrasinoise ; et elle l'entourait de ses bras et mêlait

à ses supplications des caresses et des œillades diaboliques. Ory n'entendait point ses discours, mais il comprenait bien que cette païenne le voulait entraîner au mal. L'image de Frileuse, si diaphane et si blanche avec ses yeux de bluet, s'effaça tout à coup de sa mémoire et il ne vit plus que cette païenne, d'une beauté toute matérielle et terrestre, grasse, ambrée, sentant le miel, avec ses longs yeux si noirs sous leurs paupières lourdes...

Cependant une autre mécréante s'était jetée aux pieds du chapelain et baisait sa robe.

— Ouf ! il fait chaud ici, dit le saint homme.

— Monsieur le chapelain ! monsieur le chapelain ! cria Ory avec angoisse.

Mais Simon Godard était sorti pour prendre l'air.

Alors, durant l'espace d'un quart de minute, Ory consentit au péché dans son cœur.

En ce même instant, à mille lieues de la ville sainte, Frileuse de Blanc-Lys, dans son oratoire, priait Dieu pour son chevalier.

Et c'est pourquoi sire Ory, d'un geste violent, repoussa soudain la séductrice, qui roula sur le tapis, et il s'enfuit à grands pas sans se retourner.

Tout en fuyant, il jeta les yeux sur son heaume, qu'il avait gardé à la main : la fleurette blanche était toute fanée.

Il voulut douter de son malheur, remit son heaume et alla chercher bataille aux environs de Jérusalem. Il reçut d'un sarrasin un coup d'épée qui brisa son casque et lui fit au front une terrible estafilade. Il put sauver de la mêlée ce qui restait de la petite fleur : sa tige desséchée et son petit cœur d'or devenu presque noir.

— Je ferai telle pénitence, se dit le bon chevalier, qu'il faudra bien qu'elle refleurisse !

X

Il se confessa à son chapelain avec larmes et contrition véhémente.

— Ce n'est rien, mon fils, dit le bonhomme, moins que rien, en vérité.

— Mon crime est énorme, mon père, car il me pèse comme une montagne. Si c'était tant

menue chose que vous dites, point ne serait fanée la fleur de demoiselle Frileuse

— Hé ! toutes les fleurs se fanent, et celle-ci avait assez duré.

— Et que dira Frileuse à mon retour?

— Si elle est de bon sens, elle ne dira rien.

— Cette pâquerette refleurira, mon père.

— J'en doute un peu, mon fils.

— Je ne me croirai pardonné de Dieu que lorsqu'elle sera refleurie.

— Comme il vous plaira ; mais, pour moi, je vous donnerai sans difficulté la sainte absolution.

— Pas avant que j'aie expié, mon père

— A votre aise, mon fils ; mais vous êtes un pénitent bien difficile à contenter.

Le lendemain, Ory de Hautcœur imagina de gravir la colline du Saint-Sépulcre, vêtu de son armure et en se traînant sur les genoux. Et, pour rendre la pénitence plus rigoureuse, il avait mis dans ses jambarts des graviers et des cailloux pointus. Il s'évanouit trois fois en chemin, tant la douleur était forte. Simon Godard, qui le suivait en grommelant, le ranima trois fois avec un cordial fabriqué par des moines. Le bon

chevalier tomba à demi mort sur le tombeau du Christ, et pendant huit jours il ne put se tenir sur ses jambes.

La pâquerette de Frileuse ne refleurit point.

XI

QUAND les jambes de messire Ory furent à peu près cicatrisées, comme il se tourmentait et cherchait déjà dans sa cervelle quelque autre pénitence

— Ne soyez pas tant en peine, messire, lui dit Simon Godard. Puisque vous voulez faire œuvre pie et agréable au Seigneur, j'en ai une à vous proposer. Vous savez que je suis curieux de mon naturel et que volontiers j'observe ce qui se fait autour de moi. Or, quoique je n'aie pas l'habitude de me mêler des affaires des autres, par prudence innée et par amour du repos, toutefois je ne vous tairai pas ce que j'ai découvert touchant le sire Von der Pouf. En arrivant ici il est tombé malade, ce qui n'arrive guère à un

chevalier la veille d'une bataille. Ses varlets et ses hommes d'armes ne se sont battus non plus que lui, ce qui ne les a point empêchés, après la victoire, de butiner dans la ville, non capricieusement comme les autres croisés, mais avec ordre et application, sans rien gaspiller ni détruire, non pillant les maisons, mais plutôt les déménageant. Et ce n'est pas tout : j'ai cru reconnaître l'air et la démarche de Von der Pouf chez certain petit homme crasseux que j'ai maintes fois rencontré par la ville sur le tard, trafiquant avec des brocanteurs. Bref, je soupçonne véhémentement ce Von der Pouf d'être un juif de malheur qui s'est glissé dans l'ost pour trahir les chrétiens et pour pratiquer toutes sortes de voleries ténébreuses. Vous rappelez-vous que le jour où il vendit si cher aux chevaliers ce troupeau de porcs, il ne garda pas même un jambonneau? Sa juiverie est pour moi patente, et plus encore sa scélératesse. Adoncques traitez-le comme bon vous semblera ; de grand cœur je vous le livre : car, quoique je sois bonhomme et d'humeur clémente, je n'aime point les méchants, ni surtout les traîtres.

— Qu'entends-je ? s'écria Ory. Un juif, un

bourreau du seigneur Jésus dans notre sainte armée! J'en jure Dieu et tous les benoîts habitants du Paradis, par moi périra de male mort le fils de ceux qui ont crucifié mon Sauveur.

— Messire, dit le chapelain, ce n'est pour ce qu'il est juif qu'il le faut occire, mais pour ce qu'il est fourbe et mauvais. Ce nonobstant, il siérait de s'assurer tout d'abord de la vérité de mes soupçons et d'envoyer à la découverte votre varlet Lancelot. Il est d'esprit subtil et sait quelques mots de mauvais allemand. Il n'aura point de peine, Dieu aidant, à engeigner notre homme.

Lancelot partit sur-le-champ et, étant revenu quelques heures après, confirma tous les dires de Simon Godard. Il s'était chargé d'un ballot et par l'artifice d'une barbe postiche s'était donné l'apparence d'un colporteur juif. Les gens de Von der Pouf, croyant ce qu'il leur disait, assavoir qu'il venait proposer des marchandises à leur maître, l'avaient introduit sans défiance auprès de lui.

Von der Pouf s'appelait de son vrai nom Manassé ; ses nombreux fourgons étaient chargés de marchandises d'Occident qu'il vendait aux

Sarrasins, et, à mesure que les voitures se vidaient, il les remplissait de marchandises du Levant dérobées dans le sac de la ville, pour les revendre aux chrétiens à son retour. Puis, après chaque bataille, ses hommes allaient la nuit dépouiller les cadavres et achever fort proprement les blessés.

Von der Pouf s'était vanté lui-même à Lancelot de toutes ces abominations.

— Je pourrais, dit Ory, faire brûler ce juif après jugement public ; mais il me plaît davantage d'être tout seul le justicier du Seigneur.

La nuit étant venue, il endossa son armure et mit son heaume, sans oublier le petit cœur desséché de la pauvre pâquerette, et, sa grande épée au poing, marcha tout droit vers le pavillon de Von der Pouf. A son approche, les varlets du juif s'enfuirent comme des lièvres. Il entra dans la tente et trouva le faux chevalier enveloppé d'une méchante housse et en train de remuer des pièces d'or de ses doigts crochus à la lueur d'une lampe fumeuse. Des marchandises de toute espèce encombraient la tente : tapis d'Orient, étoffes de laine et de soie ; bracelets, colliers, plateaux de cuivre ciselé, brûle-parfums,

flacons d'eau de rose, et aussi, dans un coin, un grand tas de mauvaises hardes, enlevées aux cadavres des pauvres soudards chrétiens.

— Je sais qui tu es, dit Ory au juif, et je vais t'occire pour la plus grande gloire de Dieu.

Von der Pouf tremblait de tous ses membres. Il comprit que c'était fait de lui et que les supplications seraient inutiles. Alors, d'une voix que la peur, la haine et la colère faisaient chevroter :

— Sire chevalier, répondit-il, c'est la vérité que je hais les chrétiens de toutes mes forces, que j'ai occis beaucoup de tes frères et que je m'en réjouis, même à cette heure où je vais mourir. Mais tu sauras que mon père et ma mère ont été brûlés par les chrétiens, et que trois fois ils m'ont dépouillé des biens que j'avais amassés par mon travail. Tu vas me tuer, rien n'est plus sûr ; mais, si tu étais juste, tu m'épargnerais.

— Je pourrais excuser ta haine, dit Ory gravement, mais non ton iniquité et ta traîtrise, Toutefois je ne veux t'occire, sinon loyalement et dans un combat régulier. Allons, chien ! prends tes armes !

Et, comme Von der Pouf tremblait toujours

et que ses deux genoux se dérobaient sous lui :

— Je vais t'aider, dit Ory.

Alors, détachant lui-même l'armure du juif qui pendait à un clou, il lui mit sa cotte de maille, ses brassards, sa cuirasse et tout le reste. A mesure que le chevalier l'habillait, le juif tremblait plus fort et fléchissait sous le poids croissant. A la fin, lorsque messire Ory lui mit son heaume, le misérable s'affaissa, roula par terre dans son armure, qui retentit, puis ne bougea plus.

— Ce juif, dit Ory, fut si grand voleur qu'il m'a volé même sa mort. J'eusse aimé le meurtrir de mes mains. Mais, encore qu'il m'ait frustré de cette joie, Dieu lui fasse miséricorde !

Au moment où le sire de Hautcœur sortit de chez le juif, la lune tombait en nappe d'argent sur le camp des croisés, éclairant les tentes blanchâtres et les groupes d'hommes couchés autour, et faisant scintiller çà et là les épées et les cuirasses. Rien ne remuait sous la lumière sereine, et la paix de la nuit était aussi profonde que si les tentes eussent été des meules de paille ; les soudards, des moissonneurs endormis ; et les épées, des faucilles jetées dans l'herbe.

Ory ôta son casque et le regarda au clair de la lune. La pâquerette de Frileuse n'avait point refleuri.

XII

Peu de temps après, la conquête des lieux saints paraissant assurée, Ory de Hautcœur songea à retourner en France.

— La route est longue, dit-il à Simon Godard ; les occasions de souffrir ou de se battre ne manqueront pas en chemin et la pâquerette refleurira. Quoi qu'il advienne, je ne reverrai point demoiselle Frileuse qu'elle n'ait refleuri.

— Vous ne la reverrez donc jamais, répondit le chapelain.

— Je la reverrai si je le mérite, car Dieu est juste, dit le chevalier.

Ory de Hautcœur s'éloigna de Jérusalem, suivi, comme toujours, de Simon Godard et des quatre varlets. Ils étaient en marche depuis

quelques heures quand ils ouirent des gémissements qui sortaient d'un fossé. Ory descendit de cheval et, s'approchant du fossé, vit un lépreux couché dans l'herbe. Le pus de ses plaies, en séchant, avait rendu ses haillons raides comme du bois ; ses pieds étaient enflés et violets ; ses yeux saignaient ; et son visage et tous ses membres étaient couverts d'écailles blanches et roses pareilles aux moisissures qui viennent aux murs des caves.

— Je me demande, dit Simon Godard, pourquoi celui-là est venu au monde.

— Pour faire éclater, répondit Ory, la puissance de la grâce divine soit par le miracle de sa patience, soit par celui de sa guérison.

Et il versa lui-même dans la bouche du malheureux quelques gouttes d'un cordial que Simon Godard portait dans une gourde. Dès que le lépreux put parler :

— Dieu vous bénisse, dit-il à Ory, pour l'assistance que vous m'avez donnée ! Je suis venu à pied du pays de France, vivant de racines et de fruits et quelquefois d'un peu de pain que de bons chrétiens me jetaient. J'ai passé le détroit en me glissant, sans être vu, dans la

sentine d'un navire. Voilà tantôt un an que je suis en route. Je suis venu en Terre-Sainte pour me plonger dans la piscine de Siloé, qui aux temps anciens opérait, par la bonté divine, des cures mirifiques ; et j'espère qu'elle me guérira parce que j'ai la foi. Mais j'ai encore douze lieues à faire, car la piscine est tout proche Jérusalem, dans la vallée du fleuve Cédron. J'ai été obligé de m'arrêter ici, tant j'étais brisé de fatigue, et j'ai cru que j'allais mourir.

— Retournons à Jérusalem, dit Ory.

Il prit le ladre dans ses bras, monta à cheval sans le lâcher, puis le déposa sur la croupe du destrier.

— Prenez garde de choir, lui dit-il, et tenez-moi bien par la ceinture.

Mais, au bout de quelques instants, voyant que le lépreux n'était point à son aise, il descendit de nouveau et l'installa commodément sur le cheval, qu'il conduisit par la bride.

Il se souvint qu'il avait mené en pareil équipage la demoiselle de Blanc-Lys ; et il ne se sentit pas moins de joie au cœur en servant le loqueteux que jadis en servant la noble dame.

— Messire Ory, dit le chapelain, ce malheu-

reux serait mieux sur ma mule, et de marcher à pied, cela me dégourdirait les jambes.

— Point, point, maître Godard. Je ne veux, aujourd'hui du moins, partager avec personne l'honneur de servir un pauvre du Christ.

Lorsqu'ils furent arrivés à la piscine, Ory déposa doucement le lépreux sur le gazon qui était épais alentour. Le misérable y cueillit une petite fleur rouge et la tendit au chevalier en disant :

— Seigneur chevalier, je suis une des plus humbles et plus chétives créatures de Dieu et ne puis rien faire pour vous en reconnaissance de votre grande charité. Mais Dieu m'inspire de vous donner cette fleurette. Gardez-la en mémoire, non de moi, mais de l'acte de miséricorde dont j'ai été pour vous l'occasion, afin que ce souvenir vous réconforte aux heures de détresse.

— Mon frère, répondit Ory, je ferai ce que vous me demandez, et je prie Dieu qu'il vous guérisse.

Le bon chevalier fixa à la visière de son casque la fleur écarlate et s'aperçut alors que la tige et le cœur fané de la pâquerette n'y étaient

plus. Et il comprit que Dieu lui donnait à la place la petite fleur du lépreux, et que son péché lui était remis,

Il remonta sur son cheval et se disposa à partir.

— Messire, lui dit Simon Godard, n'attendrons-nous pas que cet homme se soit plongé dans la piscine, afin de voir ce qu'il en adviendra?

— Je n'ai pas besoin, répondit Ory, de voir de mes yeux sa guérison pour croire à la puissance et à la bonté de Dieu. En route ! car il me tarde trop de revoir demoiselle Frileuse.

Le lendemain, Ory et ses compagnons rencontrèrent un parti de Sarrasins, car le pays n'était encore entièrement pacifié. Ils se battirent un contre dix : Ory reçut sur son heaume, où brillait la fleurette rouge, de terribles coups d'épée, sans que le heaume en fût seulement rayé et sans que la fleur en fût seulement froissée ; et il reconnut qu'il était de rechef invulnérable.

Maître Simon Godard, ayant vu tant de choses surprenantes, n'osait plus rien dire et n'était pas éloigné de partager l'opinion du bon chevalier touchant la vertu des deux fleurs.

XIII

Comme Ory de Hautcœur approchait du château de Tour-Vermeille, il vit venir au-devant de lui Frileuse de Blanc-Lys.

La noble demoiselle jeta les yeux sur la petite fleur rouge :

— Est-ce le soleil des pays lointains, dit-elle malicieusement, qui a mué la couleur de ma pâquerette ?

Ory, tout décontenancé, balbutia ; et pourtant il voyait bien que Frileuse n'avait point l'air fâché en lui parlant ainsi.

Simon Godard intervint :

— Demoiselle, dit-il, les païens nous ont par sortilèges et maléfices dérobé votre fleurette ; mais Dieu nous a envoyé celle-ci qui n'est pas moins merveilleuse.

— Je le savais, répondit Frileuse ; car il a plu

à Dieu de m'en avertir par le moyen d'un songe.

Et elle tendit sa main blanche au chevalier.

— Cette histoire, dit Simon Godard, nous montre clairement qu'aux yeux de Dieu même, charité vaut pureté. Le meilleur est d'avoir les deux, qui peut. Mais qui n'a la seconde, tâche au moins d'avoir la première. Amen !

BOUN

Il y avait autrefois à Bagdad une petite fille sans parents, née on ne sait où, vivant on ne sait comment, et qui s'appelait Boun on ne sait pourquoi.

Elle était fort jolie, le nez retroussé, la bouche si petite qu'elle s'y reprenait à deux fois pour manger une cerise ; les cheveux d'un blond pâle dans un pays où tout le monde les a noirs ou roux ; la peau très blanche et par moments toute

rose dans un pays où tout le monde est couleur de brique, d'orange ou de rose-thé.

Elle passait sa vie dans les rues de Bagdad. Elle dérobait des dattes et des caroubes à l'étalage des marchands, se glissait entre les jambes des chameaux chargés d'ambre, de canelle et d'étoffes de soie, ou s'arrêtait devant les musiciens qui jouent du gnoubri et battent du tamtam.

Et vers le milieu du jour, quand somnolaient les hadjis, accroupis en rang d'oignons dans l'étroite bande d'ombre violette que fait la grande mosquée, elle venait doucement leur tirer la barbe ou secouer leurs chapelets en noyaux d'olives; et elle riait de si bon cœur que ces hommes graves ne se fâchaient point, étonnés seulement qu'on pût rire ainsi et montrer tant de joie de vivre.

Elle jouait quelquefois avec de petits vagabonds, abandonnés comme elle ; et ils l'aimaient bien parce qu'elle partageait avec eux tout ce qu'elle avait; et elle était douce pour eux, mais faisait la princesse; et ils ne la traitaient point comme une petite fille ordinaire

*
* *

Or il y avait en ce temps-là à Bagdad une fée qu'on appelait la Fée aux dentelles.

Elle n'était point comme les autres fées, qui sont ou très jeunes ou très vieilles. Elle paraissait avoir cinquante ans, car elle avait des rides au coin des yeux et le visage un peu flétri; mais elle avait les traits fins, les mains jolies et de petits yeux gris mordorés, très vifs et encore jeunes. Elle se poudrait les cheveux à la poudre d'iris, portait des robes de soie brochées de fleurs, de longs corsages avec des paniers, et partout des dentelles, à sa jupe, à ses manches, sur sa tête et autour de son cou.

Et c'était à cause de cela qu'on l'appelait la Fée aux dentelles.

On disait qu'elle avait beaucoup voyagé et qu'elle avait longtemps vécu à Paris, la ville des chrétiens, où les hommes sont plus agités qu'en

Orient et les femmes plus inquiètes. Et elle était pleine d'esprit, d'expérience et de douceur.

*
* *

Un jour, sur une des places de Bagdad, elle vit Boun qui jouait avec d'autres enfants. Elle la prit par la main :

— Boun, voulez-vous m'embrasser ?

— Embrassez-moi d'abord, dit Boun.

— C'est juste, répondit la Fée aux dentelles.

Puis au bout d'un moment :

— Boun, voudriez-vous de belles robes, des voiles, des colliers et des bracelets ?

— Oh ! oui, madame.

— Pourquoi, Boun ?

— Pour qu'on me trouve jolie, madame, et pour qu'on m'aime, dit Boun avec gravité.

En ce moment une voix aiguë cria :

— Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir !

Une marchande d'oublies passait, avec un grand chapeau de paille, une jupe rouge et une vieille figure joyeuse.

— En attendant, voulez-vous tirer des oublies, Boun ? dit la Fée aux dentelles.

— Comme vous voudrez, madame.

Boun poussa l'aiguille dix fois de suite, et dix fois de suite ne gagna qu'une gauffrette. Au commencement elle fit bonne contenance, et enfin se mit à pleurer.

— Pleure pas, petite ; tu seras heureuse en amour, dit la marchande.

Et, comme elle avait bon cœur, elle donna à Boun vingt oublies de plus que Boun n'en avait gagné.

Boun appela ses compagnons de jeu, leur distribua les minces cornets de pâte légère ; et, comme les plus grands de ces enfants voulaient l'embrasser, elle les repoussa d'un air digne ; mais allant au plus jeune, qui était un joli petit garçon, elle l'embrassa à pleines joues.

— O femme, petite femme ! murmura la Fée aux dentelles.

Et tout d'un coup elle disparut.

*
* *

Boun avait six ans. On était en automne. Souvent elle se promenait seule dans la campagne aux environs de Bagdad.

Les petites chenilles aiment beaucoup les feuilles des arbres. Quand elles ont mangé tout le vert, il ne reste plus des feuilles que leurs fines nervures, et elles ressemblent alors à des morceaux de dentelle grise ou brune, parfois dorée.

Boun ramassait ces feuilles, les enfilait avec de longs brins d'herbe sèche, et s'en faisait des couronnes et des fichus.

Ces parures fanées et délicates, couleur de poussière, encadraient singulièrement la petite figure rose de Boun; et elle pensait en souriant :

— Je suis comme la Fée aux dentelles.

*
* *

Un jour, le vieux Silounis, le plus riche marchand de Bagdad, assis, les jambes croisées, sur le dos de son éléphant Ali-Baba, passait par la rue Babazoun, allant à ses affaires. Il aperçut Boun coiffée de ces feuilles mortes et, frappé de sa beauté, lui cria :

— Comment t'appelles-tu, petite ?

— Boun.

— Veux-tu venir avec moi ?

— Non.

— Je te donnerai de belles robes et te traiterai comme ma fille.

— Bien vrai ? dit Boun.

— Par Allah ! répondit Silounis.

— Alors je veux bien, reprit l'enfant ; car je vois que vous êtes bon, et vous avez une belle barbe blanche.

— Ali-Baba, dit Silounis à son éléphant, passe-moi cette petite fille et ne lui fais point de mal.

Le bon éléphant se baissa, enroula le bout de sa trompe sous les bras de Boun, la souleva doucement et, repliant sa trompe en arrière par-dessus sa large tête, déposa la fillette entre les genoux du vieux Silounis sans avoir même froissé une feuille de sa parure enfantine.

*
* *

Le vieux Silounis était un homme juste et bon, mais très attaché aux coutumes de son pays.

Il entoura Boun de tout le luxe imaginable, lui donna dix négresses pour la servir, des singes, des perruches, et lui fit enseigner la guitare ; et il avait un beau jardin où Boun pouvait

se promener tant qu'elle voulait; mais jamais il ne lui permettait de sortir dans la ville ni de voir aucun étranger.

Boun fut d'abord très contente, puis s'ennuya; souvent elle regrettait le temps où elle tirait la barbe aux hadjis sous le mur de la grande mosquée.

Quand elle eut quinze ans, Silounis lui dit :

— Boun, voulez-vous être ma femme?

— Quand je serai votre femme, est-ce que je pourrai sortir? (Elle pensait : « et voir d'autres hommes? », mais n'osa pas le dire.)

— Quelquefois, répondit Silounis, à condition que vous me serez fidèle.

— Oh! dit Boun, cela me sera facile : vous avez été si bon pour moi! Qu'il soit donc fait comme il vous plaira.

*
* *

La veille du mariage, un muphti, mandé par Silounis, vint enseigner à Boun quels seraient les devoirs de son nouvel état.

— Si vous y manquez, dit le saint prêtre, les juges d'ici-bas vous feront occire à coups de

grosses pierres, et vous cuirez dans l'autre monde sur des grils ardents, et vos entrailles seront lentement dévidées sur un treuil par le moyen d'un cabestan, et cela durant septante fois septante mille années.

— Pourquoi me dit-il cela? songea Boun quand il fut parti. Il n'est pourtant pas malaisé d'aimer son mari par-dessus tout quand il est si bon.

Comme elle rêvait dans sa chambre, un peu triste et vaguement effrayée, la Fée aux dentelles entra. Boun courut se jeter dans les bras de la vieille dame et lui dit :

— Madame, que faut-il faire ?

— Mariez-vous, mon enfant, dit la Fée avec un sourire ; il faut toujours commencer par là. Je vous apporte mon cadeau de noces. Jusqu'ici les dons merveilleux que les fées ont le pouvoir de communiquer aux hommes ne leur ont pas été d'un grand secours et même leur ont fait plus de mal que de bien. Cela ne sert qu'à amuser les fées, qui font ainsi des expériences. Voici pourtant une petite bague qui pourra vous être utile si vous vous en servez à propos. Elle est en platine, avec un petit diamant noir. Oh ! ce n'est

point l'anneau de Gygès, l'anneau qui rend invisible; cela est usé. Cette petite bague a une propriété plus curieuse. Si vous tournez le diamant du côté de la paume de la main, vous redeviendrez tout aussitôt une petite fille comme vous étiez à quatre ans; mais en même temps vous garderez votre âme de femme avec ses souvenirs, ses sentiments et ses pensées. Puis, quand vous tournerez le diamant en dehors, de nouveau vous vous trouverez grande comme vous êtes. Et cela se pourra faire quatre fois : après quoi, la vertu de la bague sera épuisée. Je vous engage donc à n'en user que dans les cas qui en vaudront la peine.

— Je vous remercie, madame, dit Boun; mais j'aimerais mieux un bracelet avec un petit cochon d'or, et qui aurait la même vertu que la bague.

— Vous parlez, Boun, reprit la Fée aux dentelles, comme une petite femme très étourdie et qui probablement fera des sottises. Et c'est justement dans cette prévision que je vous donne cette bague qui pourra vous tirer de quatre mauvais pas. Car je vous aime à cause de votre gentillesse et de votre candeur, et vous êtes de

celles pour qui l'on a des indulgences infinies. Adieu.

*
* *

Quand la Fée aux dentelles eut disparu :

— Je vous demande un peu, songea Boun, à quoi cette bague peut me servir ! Je n'ai pas envie du tout de redevenir une petite fille.

Et cependant, par caprice et curiosité, elle n'eut rien de plus pressé que d'éprouver la vertu de la bague merveilleuse.

Elle tourna donc le diamant noir du côté de la paume de la main, et tout aussitôt elle eut la taille, la figure et toute l'apparence d'une petite fille de quatre ans. La bague s'était resserrée à la mesure de son doigt d'enfant; sa robe aussi et ses babouches s'étaient rapetissées en même temps. Elle s'approcha de la glace, fit un « Ah ! » de surprise, et sa voix sonnait comme une voix enfantine. Mais, du reste, elle n'avait perdu aucun de ses souvenirs; elle avait quinze ans comme auparavant et continuait de penser, sans trop de chagrin, mais avec un peu d'inquiétude, qu'elle épouserait le lendemain le plus riche homme de Bagdad

A peine avait-elle eu le temps de s'assurer de sa transformation, qu'elle entendit derrière elle les pas du vieux Silounis. Vivement elle tourna le diamant en dehors et reprit sa figure et sa taille.

Silounis passa la main sur ses yeux :

— C'est singulier, murmura-t-il. J'avais cru voir... J'ai eu tort de sortir au grand soleil.

Et Boun, du ton le plus naturel du monde :

— Dites, monsieur, est-ce vrai que le plus célèbre ténor de Bagdad chantera des versets du Coran à notre mariage ?

Mais elle songeait, toute dépitée, qu'elle avait mal pris son temps pour tenter l'expérience et que la bague ne pourrait plus servir que trois fois ; et elle en voulait beaucoup au vieux Silounis, quoique ce ne fût pas sa faute.

*
* *

Un mois après son mariage, Boun recommença à s'ennuyer. Son mari la laissait sortir, mais toujours accompagnée de ses négresses et seulement pour aller voir ses amies. Elle trouvait que les

dames de Bagdad avaient peu de conversation et souhaitait autre chose sans savoir quoi.

Or le vieux Silounis fut obligé de partir pour un long voyage. Il allait acheter à Paris, pour les revendre très cher à Bagdad, des tapis d'Orient, des fez, des haïks, des narghilés et des colliers de sequins.

Il embrassa Boun très tendrement et lui dit :

— Boun, je suis sûr que vous me serez fidèle et que vous continuerez de vivre comme vous avez fait, c'est-à-dire que vous ne sortirez jamais seule et que vous ne verrez aucun homme. Je m'en remets à vos bons sentiments et aussi à la surveillance de vos négresses, car il faut aider un peu la sagesse des femmes de votre âge.

Boun ne répondit que par des pleurs. Longtemps, du haut de la terrasse de la maison, elle suivit des yeux l'éléphant de Silounis. Mais, quand l'éléphant ne fut plus qu'un point noir dans les poussières dorées de l'horizon, elle distribua à ses négresses la moitié de ses bijoux et tout son argent de poche ; et, un peu avant le coucher du soleil, elle sortit seule et se promena dans la campagne sans penser à mal, pour rien, pour le plaisir.

***

Il y avait une heure à peine que Boun était dehors, quand la pluie se mit à tomber.

Boun se réfugia sous un grand baobab dont les troncs multiples formaient des arcades et des portes étroites et s'enfonçaient dans la terre comme les pieds de quelque prodigieux éléphant.

Elle regardait le voile pâle de la pluie que le vent faisait flotter à grands plis, et elle écoutait l'averse tomber sur les terrasses de Bagdad et sur ses dômes de métal avec un grand bruit de friture.

Elle était si songeuse et le boabab si compliqué, qu'elle ne s'aperçut pas qu'un étranger était venu se réfugier à deux pas d'elle sous le même abri. Et il considérait Boun avec attention :

— Vous êtes triste, mademoiselle ? dit-il tout à coup.

Boun se retourna, surprise, et vit un jeune homme blond, maigre, l'air fatigué et les yeux

très doux ; et il y avait tant de bonté dans son regard qu'elle répondit sans se fâcher :

— Je ne suis pas une demoiselle ; je suis une dame, et je m'appelle Boun.

— Moi, Touriri. Et qu'avez-vous donc, madame Boun, pour être si triste ?

— Je ne sais pas, monsieur Touriri. Je m'ennuie. Pourtant mon mari est très bon pour moi et me donne tout ce que je veux. C'est le vieux Silounis, dont vous avez certainement entendu parler, un homme sage et un des plus riches trafiquants de Bagdad. Je puis changer de robes tant qu'il me plaît ; j'ai des singes, des perroquets, des négresses et de bonnes amies dans la ville. Je joue de la guitare. Je fais souvent le bézigue du vieux Silounis, et il vient quelquefois dormir dans ma chambre. Je ne devrais donc pas m'ennuyer ; mais ce n'est pas ma faute. Je crois bien que, si le vieux Silounis était moins vieux, je m'ennuierais moins. Et vous, monsieur Touriri, vous n'avez pas l'air bien gai non plus. Avez-vous quelque chagrin ?

Touriri répondit lentement, d'une voix pénétrante et profonde :

— Ce qui me désole, madame Boun, c'est de

ne pas savoir si quelque chose existe en dehors de moi. Tout est subjectif; l'univers n'est que moi-même affecté successivement en mille façons diverses. Et cette série d'impressions se déroule en moi fatalement; je n'en suis que le lieu, non la cause : si bien que tout est vanité; car le monde, c'est moi; et moi, ce n'est rien. Je voudrais sortir de moi, tenir l'objectif à n'en pouvoir douter, ou simplement être autre chose que moi-même. Je ne puis, car cela implique contradiction, et j'en ressens une grande peine. J'ai résolu de vivre par curiosité, occupé uniquement à regarder le monde, c'est-à-dire, en somme, à me regarder vivre. Mais cela même commence à m'ennuyer et je suis bien malheureux.

— Pauvre garçon ! dit Boun.

Elle n'avait rien compris du tout aux propos de Touriri; mais il était si triste, si triste, et il regardait Boun avec des yeux si doux, que soudainement elle le prit par le cou et lui appliqua un baiser sur chaque joue.

Puis, effrayée de ce qu'elle avait fait, elle s'enfuit de toute la vitesse de ses petites jambes grasses en faisant sonner les cercles d'or de ses chevilles.

*
* *

Touriri était étudiant en philosophie à l'Université de Bagdad. Il avait lu les livres troublants qui font qu'on en vient à douter de toutes choses et à considérer le monde et soi-même comme un spectacle infiniment varié qu'on ne peut jamais comprendre entièrement, mais dont on peut jouir de plus en plus. Il n'avait à la bouche que criticisme, subjectivisme, muance et phénomènes. Il se croyait revenu de tout, quoiqu'il ne fût guère allé que de sa mansarde à l'Université; ou parfois dans la banlieue de Bagdad avec quelque almée qui l'ennuyait vite et qui s'étonnait de ses silences. Il avait l'expérience qu'on tire des livres, qui, pour vouloir être le dernier mot de la sagesse, n'en est que le commencement, mais qui rend les jeunes hommes étranges, énigmatiques et par suite dangereux aux femmes. Touriri était paresseux et rêveur, nullement débauché, mais curieux par nature et

par système ; très faible avec un esprit lucide et un sang-froid qui ne se démentait point ; figé dans l'ironie avec un invincible besoin de tendresse et de caresse. Il avait de très beaux yeux et il en abusait.

*
* *

Le lendemain de leur première entrevue, Boun et Touriri, sans s'être donné rendez-vous, se retrouvèrent à la même heure sous le baobab, et cela arriva trois jours de suite.

Le premier jour, Boun, se souvenant du baiser qu'elle avait donné à Touriri, était toute confuse et baissait les yeux.

Touriri lui prit la main, et, fixant sur elle son regard couleur du temps quand il fait beau temps, et le faisant passer à travers les cils de Boun, il lui dit :

— Je vous aime, Boun.

— Et moi aussi je vous aime, Touriri, dit Boun très bas. Mais que voulez-vous de moi ?

— Tout, répondit Touriri.

— Oh ! non, dit Boun, jamais ! Ce serait trop mal. Le vieux Silounis est si bon et il a tant de confiance en moi !

*
* *

Le second jour, Touriri baisa Boun sur la joue, à côté d'un petit signe couleur de café qu'elle avait au coin de la bouche, et Boun se laissa faire.

Et Boun disait :

— Si bon ? Est-il si bon que cela, le vieux Silounis ? Avant mon mariage il me tenait enfermée, et, depuis, il ne me laisse voir que des dames aussi sottes que mes perruches. Et il n'a pas si grande confiance en moi, puisqu'il me fait garder par dix négresses ! Au reste, que lui ai-je promis ? Une seule chose. Quant à mon cœur, je n'en pouvais répondre, et il est à vous Touriri.

*
* *

Le troisième jour, Touriri baisa Boun sur la nuque. Et la nuque de Boun sentait bon et surtout elle sentait Boun ; et elle était pleine de frisons d'or absolument révoltés. Boun frissonna de la nuque aux talons et dit :

— Mais quand je faisais cette promesse au vieux Silounis, savais-je qu'elle serait si difficile à tenir? Savais-je seulement ce que je disais? Si je l'avais su, aurais-je promis? Suis-je donc liée à jamais par des mots que j'ai prononcés sans les comprendre? Plus j'y songe et plus je trouve qu'on a abusé de mon ignorance, mon pauvre Touriri!

*
* *

Tout à coup ils entendirent un bruit sourd, un bruit de pas. Uu nuage de poussière s'éleva sur la route, approcha, s'entr'ouvrit; et ils virent paraître le vieux Silounis sur son éléphant, revevant du pays des chrétiens.

— C'est mon mari! dit tout bas Boun, épouvantée.

— Il a, dit Touriri, la figure d'un brave homme.

— Que faire? dit Boun. Il nous tuera.

— Il ne nous verra seulement pas, dit Touriri.

Et en effet Silounis regardait devant lui et semblait perdu dans ses pensées. Mais Boun tremblait de tout son corps. Fuir ou se cacher

derrière les piliers du baobab, il n'y fallait pas songer : cela même eût attiré l'attention de Silounis. Et si, d'aventure, il allait tourner la tête ?...

Boun se souvint de l'anneau de la Fée aux dentelles... Et Touriri sentit fondre de plus en plus la taille de Boun, et il vit qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour dire : « Allah est Allah », Boun était devenue une petite fille de quatre ans, toute rose avec des cheveux d'or pâle.

Au même instant, le vieux Silounis se frappa le front et, se parlant à lui-même, il dit tout haut :

— Je suis bien étourdi pour mon âge ! J'ai oublié à Téhéran l'éventail et le collier de perles que je rapportais pour ma chère Boun. Il faut que je retourne les chercher.

Il fit donc faire volte-face à l'éléphant Ali-Baba, et alors il aperçut, au pied du baobab, l'étudiant Touriri et Boun toute petite, qui cachait sa tête dans le sein de son ami.

— Cette petite fille a peur de moi, dit le vieux Silounis. Tenez, monsieur l'écolier, voici des dragées pour elle.

Et le vieillard, puisant dans sa bonbonnière qui était faite d'un seul rubis creusé, grand comme un fromage, jeta une poignée de dragées de toutes les couleurs sur l'herbe fine, autour de Touriri.

Et il reprit sa marche avec beaucoup de gravité pendant que Boun ramassait les dragées.

*
* *

Lorsque Touriri vit Boun se changer entre ses bras en une toute petite fille, il aurait été bien étonné s'il n'avait été étudiant en philosophie, s'il ne s'était juré une fois pour toutes de ne s'étonner de rien, et s'il n'avait été persuadé que l'univers n'est qu'une suite d'images et un poème dénué de sens.

Et même, malgré tout cela, je crois qu'il fut un peu surpris de ce changement à vue. Il se frotta les yeux et demanda à Boun ce que cela voulait dire.

Boun, en croquant ses dragées, lui raconta la visite de la Fée aux dentelles, le don de la bague et le reste.

Et Boun était si singulière, racontant tout cela

d'une voix d'enfant et avec des réflexions de grande personne, que Touriri l'embrassa de tout son cœur, ne sachant trop s'il embrassait la petite fille ou la petite femme.

— O ma chère Boun, lui dit-il, puisque le vieux Silounis ne doit revenir que dans quelques jours, reste comme te voilà, je t'en prie, et ne retourne la bague que lorsque je te le dirai.

Boun le lui promit ; mais elle aurait préféré redevenir tout de suite une grande personne pour mieux embrasser son cher Touriri. Et puis cela la gênait de se sentir double, d'avoir les pensées et les désirs d'une femme dans le corps d'un enfant.

Au contraire, cela amusait beaucoup Touriri.

C'était si étrange d'entendre cette toute petite fille, avec sa voix aiguë et son zézaiement enfantin, lui dire : « O mon cher amant, je t'adore...; les hommes sont méchants...; qu'importe, si nous nous aimons ? » et se plaindre amèrement d'avoir été jusque-là incomprise ! Et d'autres fois elle prenait les étoiles à témoin de son amour en suçant gravement un sucre d'orge ; ou bien elle parlait de l'idéal en se barbouillant de chocolat jusqu'aux oreilles ; et elle ouvrait ses petits bras

à Touriri d'un geste gauche et court de petit enfant et avec la passion d'une femme enamourée. Et dans sa frimousse aux joues rondes, aux traits à peine formés, tandis que coulait son petit nez mal mouché d'innocente, ses yeux, ses grands yeux d'amoureuse continuaient à dire son âge et mendiaient l'amour.

Touriri était parfaitement heureux. Comme il avait sur les femmes des idées très fausses, comme il pensait qu'elles ne sont jamais au fond que des enfants très séduisants et très dangereux, ces contrastes lui semblaient d'irréprochables harmonies, et l'enfance subite de sa maîtresse était pour lui un symbole véridique. Et puis, le frémissement de ce petit corps inégal à ses désirs et dévoré d'une passion plus vieille que lui, tout cela lui causait des sensations bizarres où il prenait un plaisir infini.

Mais au bout de la journée Boun, que Touriri berçait sur ses genoux, n'y put tenir davantage. Brusquement elle tourna le diamant noir et redevint une femme de seize ans.

Touriri cessa de l'étreindre. Elle le regarda, lut dans ses yeux un dépit profond, presque de la colère.

— Ah ! dit-elle, vous ne m'aimez plus !

Et elle s'enfuit en pleurant.

*
* *

Le lendemain, Silounis rentra chez lui et trouva Boun les yeux rouges.

— Qu'avez-vous, chère petite Boun ?

— Je m'ennuyais de vous, monsieur mon mari.

— Je vous rapporte de Paris cet éventail et ce collier et je souhaite fort qu'ils vous plaisent.

— Je vous remercie, monsieur mon mari. C'est trop beau pour moi, en vérité ; mais je les reçois avec plaisir. Ce collier me rappellera que je suis à vous, car je n'ai rien que je ne tienne de vous ; et le vent de cet éventail chassera mes folles pensées.

— Et qu'avez-vous fait en mon absence, petite Boun ?

— J'ai appris bien des choses, et notamment que vous êtes le meilleur des hommes.

Pendant plusieurs mois Boun fut pleine d'attentions pour son vieux mari. Le soir, il lui racontait ses voyages et il mêlait à ses récits des

préceptes et des réflexions morales. A force de voir les hommes de tous les pays il avait acquis une haute sagesse. Sa prudhomie gagnait peu à peu l'innocente Boun, et elle arrivait à comprendre qu'il n'y a rien de meilleur au monde qu'une vie tranquille consacrée à la pratique du devoir et à des occupations régulières.

— Petite Boun, disait Silounis, il faut, quoique je sois vieux, m'aimer si vous pouvez, moi qui vous aime tant. Je suis maintenant seul au monde. Vous êtes la fleur de mon désert. Que la fleur au moins se laisse respirer ! D'autres la froisseraient et lui feraient mal, et c'est pourquoi je la garde avec un peu de jalousie. Quand j'aurai quitté la terre des vivants, la fleur fera ce qu'elle voudra.

Boun était fort attendrie par ces discours. Elle ne désirait plus sortir ; elle essaya de s'intéresser aux travaux du ménage. Et, comme le vieux Silounis aimait beaucoup les tomates farcies, elle apprit d'une de ses négresses à accommoder ce plat.

Cependant elle n'était pas heureuse et souvent bâillait dans le jardin en regardant les oiseaux-mouches et les colibris jouer à cache-cache parmi

les fleurs ou sauter sur les feuilles des bananiers ainsi que des clowns sur des tremplins...

*
* *

Un matin, Silounis annonça qu'il partait pour un nouveau voyage.

— Ne restez pas trop longtemps dehors, monsieur mon mari, dit Boun. Voyez ce petit coin où j'ai ramassé mes coussins et mes tapis, où sont mes perruches, mon singe et ma guitare : je n'en bougerai que vous ne soyez de retour.

Boun était sincère en parlant ainsi. Et pourtant elle sortit le soir un peu avant le coucher du soleil et s'en fut sous le boabab. Si on lui avait demandé pourquoi, je crois qu'elle n'aurait pas su le dire.

Soudain elle entendit un bruit confus, un bruit de voix, de rires et de baisers ; et ce bruit venait de l'intérieur du plus gros tronc, qui était creux, ce qu'elle n'avait point soupçonné jusque-là.

Elle découvrit l'ouverture étroite par où avaient dû passer les occupants de cette chambrette vingt fois séculaire et s'arrangea de façon à voir sans être vue.

*
* *

Il y avait dans le creux du baobab un jeune homme et une jeune fille.

Le jeune homme était très beau, très brun, très fort, très bruyant et extrêmement satisfait de vivre. Il avait des yeux noirs bien fendus et des lèvres rouges. Il ne parlait point du subjectif ni de la trame décevante des phénomènes. Son nom était Bigoudi. Il était occupé, le jour, à vendre de la soie aux dames de Bagdad dans le bazar d'un riche marchand. Et cela s'appelait, dans la langue du pays, être kalikô.

La jeune fille avait des yeux gris, la bouche rieuse, les cheveux fous. Ils devaient être châtains. Son nom était Maya. Elle fabriquait, avec de la colle et des ciseaux, des fleurs d'étoffe ou de papier qu'on ne lui payait pas très cher ; et elle vivait avec sa mère, qui était une femme de grande vertu et de principes sévères.

*
* *

Cette folle de Boun se mit à aimer éperdûment le beau Bigoudi ; et en même temps elle comprit, d'après ce qu'elle avait vu et entendu, que Bigoudi et Maya s'aimaient vraiment d'amour et qu'elle y perdrait sa peine.

Mais, sentant son mal sans remède et voulant vivre au moins près de Bigoudi, elle tourna en dedans le diamant noir et se trouva changée en une Boun de quatre ans.

Quand Bigoudi et Maya sortirent du creux du baobab, elle les suivit sans être aperçue. Ils se séparèrent à la porte de Bagdad ; Maya prit la rue des Cocotiers, et Bigoudi l'avenue des Caoutchoucs. Boun marcha derrière lui jusqu'à sa maison ; elle n'osa pas entrer dans sa chambre, mais elle passa toute la nuit près de sa porte, sur le paillasson.

*
* *

A partir de ce moment, Boun, la Boun de

quatre ans, s'attacha aux pas de Bigoudi, mais presque toujours à distance, pour ne point l'ennuyer.

De temps en temps il lui donnait un sou et lui tapotait les joues ; et Boun était heureuse pour une heure : puis sa langueur d'amour lui revenait, plus douloureuse.

Elle restait toute la journée assise au coin d'une borne, à la porte du bazar où il vendait de la soie, et elle le regardait à travers les vitres. Toutes les nuits, elle couchait sur son palier sans qu'il le sût ; et elle n'essayait pas d'entrer dans sa chambre, crainte qu'il ne la renvoyât.

Bigoudi fut toute une semaine sans voir Maya : apparemment ils ne pouvaient pas se rencontrer à leur fantaisie. Et Boun s'en réjouissait déjà et commençait à espérer.

***

Mais, un jour, Bigoudi, en sortant du bazar à l'heure du déjeuner, aperçut Boun et l'appela :

— Petite, lui dit-il, tu me parais intelligente. Serais-tu bien capable de porter cette lettre à

Mlle Maya, rue des Cocotiers, 22 ? Tu la remettrais au concierge de la maison.

— Oui, monsieur, répondit Boun.

Aussitôt que Bigoudi eut tourné les talons, Boun décacheta la lettre et lut ce qui suit :

« O Maya, soleil de mes yeux, miel de mes lèvres, gazelle, colombe, fleur d'açoka ! Louange au Père des croyants ! Puisque ta vieille est absente et que tu seras libre ce soir, viens au baobab à six heures très précises.

« Ton BIGOUDI. »

La petite Boun eut un éclair de rage dans ses yeux de femme ; mais tout de suite un sourire féroce pinça sa bouche d'enfant. Elle déchira le billet de Bigoudi, arrêta un vieil usurier juif qui passait, son écritoire à la ceinture, et lui parla si gentiment et avec un tel regard de câlinerie qu'il consentit à lui prêter son roseau taillé en pointe et lui donna même pour rien un petit morceau de papyrus sur lequel elle écrivit ces mots :

« Mademoiselle,

« Je pars pour un long voyage et ne sais quand je reviendrai.

« J'ai l'honneur de vous saluer,

« BIGOUDI. »

(Comme l'écriture du pays était cunéiforme,

tout le monde avait à peu près la même, et Maya ne pouvait s'apercevoir de la substitution.)

Cela fait, Boun, rayonnante d'une joie mauvaise, porta le faux billet rue des Cocotiers.

*
* *

Le soir, à six heures, Bigoudi attendait Maya au pied du baobab.

A huit heures, il attendait encore, assis sur une grosse racine ; et Boun, rôdant aux environs, vit qu'il pleurait.

Elle s'approcha doucement :

— Qu'avez-vous, monsieur Bigoudi ?

Le pauvre Bigoudi, qui avait besoin de s'épancher, l'attira sur ses genoux et, la prenant pour confidente sans croire être compris d'elle, comme on fait quelquefois avec les petits enfants ou les bons chiens :

— Ah ! Boun, petite Boun ! tu es heureuse, toi ! tu ne connais pas ces chagrins-là ! J'ai que Maya m'oublie, j'ai que Maya me trahit, j'ai que Maya est une ingrate, une perfide, une infâme, que je la déteste et que je me vengerai !...

Or, tandis qu'il sanglotait comme une bête,

il s'aperçut qu'il avait sur ses genoux, au lieu de la fillette de tout à l'heure, une Boun de seize ans merveilleusement belle et qui lui jetait ses bras frais autour du cou...

*
* *

Ce ne fut qu'au bout d'une heure que Bigoudi songea à demander à Boun l'explication de ce phénomène.

Quand il la connut, il fut tout bouleversé et se mit à baiser avec ferveur un manitou qu'il portait sur sa poitrine attaché à un cordon de soie.

Et Boun ayant voulu l'embrasser, il l'écarta rudement, et elle comprit qu'il avait peur d'elle. Elle sentit aussi qu'il pensait toujours à Maya et qu'il l'aimait toujours.

Alors ils regagnèrent la porte de la ville, marchant l'un à côté de l'autre sans se parler. Boun rompit enfin le silence :

— Rentrez chez vous, monsieur Bigoudi. Il ne faut pas m'en vouloir : je vous aimais tant!

*
* *

Boun courut au numéro 22 de la rue des

Cocotiers. Elle frappa à la porte d'entrée, dit : « C'est la mère de Maya qui rentre », et, comme il faisait noir, le portier la laissa passer.

Elle pénétra dans la cour intérieure, s'approcha d'une fenêtre éclairée et vit Maya assise sur le carreau de sa petite chambre, la fausse lettre à la main, les cheveux défaits, pleurant toutes les larmes de son corps.

Boun cogna à la vitre. Maya, se traînant à peine, vint ouvrir la fenêtre :

— Mademoiselle Maya, dit Boun, une méchante femme vous a trompée : M. Bigoudi vous attend sous le baobab.

Et, sans laisser à Maya le temps de dire un mot, elle s'en fut très vite dans l'avenue des Caoutchoucs et rencontra Bigoudi à quelques pas de sa maison :

— Monsieur Bigoudi, retournez au baobab : vous y trouverez Mlle Maya.

*
* *

Alors, quoiqu'elle vînt de faire la meilleure action de sa vie, Boun se sentit très malheureuse.

— Il vaut mieux pour moi, se dit-elle, que je reste toujours un enfant et que je ne puisse plus être une femme. Au moins je ne pourrai plus faire de folies ni faire souffrir les autres.

D'un mouvement brusque elle tourna en dedans le diamant de la bague; et, pour la quatrième et dernière fois Boun redevint une toute petite fille. Et, comme elle était sur le quai du large fleuve qui traversait Bagdad, avec un grand geste désespéré de son petit bras elle jeta l'anneau dans l'eau profonde.

*
* *

Elle erra toute la nuit dans les rues. Vers le matin elle se souvint du vieux Silounis. Que dirait le pauvre homme si Boun ne rentrait plus? Mais comment rentrer à présent? Et Boun pleurait. (Elle ne fait que pleurer, cette Boun!)

Deux bras l'entourèrent; un baiser sonna sur chacune de ses joues : c'était la fée.

— Ah! madame! madame! gémissait Boun en fourrant sa petite tête dans le fouillis de dentelles de la Fée aux dentelles.

— Je sais tout ce qui vous est arrivé, mon enfant, dit la vieille dame, et je ne vous gronderai pas, car c'est un peu ma faute. Malheureusement, il n'est pas en mon pouvoir, quoique je sois une fée, de retrouver votre bague. Mais venez avec moi chez votre mari.

Justement, Silounis arrivait à sa maison en même temps que Boun et la Fée aux dentelles. Celle-ci raconta l'histoire au vieillard et le pria de recevoir en grâce sa femme-enfant.

— Petite Boun, dit le vieux Silounis, je te pardonne et même je t'aime mieux ainsi, car tu n'étais guère plus grande et tu avais à peu près cette figure-là quand je te rencontrai jadis et te pris en si grande affection. Je serai donc ton père grand, et cela, je crois, m'ira mieux de toutes façons.

*
* *

Or, la vertu de la bague était telle, que Boun, ce talisman une fois perdu, devait rester éternellement une petite fille de quatre ans.

Elle avait tout de cet âge, hormis l'essentiel et le meilleur, qui est l'insouciance et l'igno-

rance. Et elle souffrait cruellement de ce divorce entre son corps et son âme, de n'être point une créature comme tout le monde, de ne pouvoir plus être jamais épouse ni mère ni aïeule, dût-elle connaître les plus grandes douleurs attachées à ces divers états : elle souffrait, dis-je, de ne pouvoir plus souffrir à la façon des autres femmes.

La Fée aux dentelles eut enfin pitié de la pauvre petite :

— Boun, lui dit-elle un jour, j'ai eu beau intercéder pour vous auprès des puissances suprêmes : je n'ai pu obtenir ni que la bague soit retrouvée ni que vous repreniez votre vraie forme par quelque autre moyen. Mais les démons bienfaisants consentent que votre âme d'enfant vous soit rendue et que vous soyez une petite fille aussi bien par la pensée que par le corps, jusqu'au moment...

La fée n'en dit pas plus long. Elle toucha le front de Boun, et l'âme de Boun fut soudainement rajeunie de douze ans. Et Boun fut aussi heureuse que possible, comme le sont les petits enfants.

Cela dura quelques mois. Un matin, le vieux

Silounis, s'approchant du berceau de Boun, la trouva endormie du grand sommeil.

L'ange de la mort, envoyé par la Fée aux dentelles, était venu prendre son âme pendant la nuit, sans lui faire mal, sans même la réveiller.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

TABLE

TABLE

Sérénus 1

La Mère Sainte-Agathe 65
L'aînée 83
En nourrice 101
Pauvre Ame 117
Les trois manières de Garnoteau 131
La Grosse Caisse 145
Les deux Saints 161
Les funérailles de Firdousi 173
Les deux Fleurs 195
Boun 249

Paris. — Imprimerie A. Lemerre, 6, rue des Bergers.

1.-4. — 3297.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

VOLUMES IN-18 JESUS, IMPRIMÉS SUR PAPIER VELIN

Chaque volume, 3 fr. 50.

ÉMILE AMIEL	*Juste Lipse*	1 vol.
—	*Érasme*	1 vol.
PAUL ARÈNE	*Vingt jours en Tunisie*	1 vol.
BARBEY D'AUREVILLY	*Une Histoire sans nom*	1 vol.
—	*Ce qui ne meurt pas*	1 vol.
—	*Premier Memorandum*	1 vol.
R. DE BEAUMANOIR	*Savoir Aimer*	1 vol.
EMILE BERGERAT	*Le Livre de Caliban*	1 vol.
—	*Figarismes de Caliban*	1 vol.
PAUL BOURGET	*Psychologie contemporaine*	2 vol.
—	*Études et Portraits*	2 vol.
—	*L'Irréparable*	1 vol.
—	*Pastels*	1 vol.
—	*Cruelle Énigme*	1 vol.
—	*Un Crime d'amour*	1 vol.
—	*André Cornélis*	1 vol.
—	*Mensonges*	1 vol.
—	*Le Disciple*	1 vol.
—	*Physiologie de l'amour moderne*	1 vol.
ADOLPHE CHENEVIÈRE	*Secret Amour*	1 vol.
—	*Contes indiscrets*	1 vol.
FRANÇOIS COPPÉE	*Contes en prose*	1 vol.
—	*Vingt contes nouveaux*	1 vol.
—	*Contes Rapides*	1 vol.
—	*Henriette*	1 vol.
PHILIPPE CHAPERON	*Histoires tragiques et Contes gais*	1 vol.
—	*Mademoiselle Vermont*	1 vol.
—	*Argine Lamiral*	1 vol.
—	*Bon-Repos*	1 vol.
—	*Justice humaine*	1 vol.
A. DAUDET	*Les Femmes d'artistes* (Éd. Guillaume)	1 vol.
—	— — (Éd. ordinaire)	1 vol.
—	*L'Immortel*	1 vol.
B. DE FONTAINIEU	*Le Livre de l'Amour*	1 vol.
FERDINAND FABRE	*Ma Vocation*	1 vol.
PAUL HERVIEU	*Les Yeux verts et les Yeux bleus*	1 vol.
—	*L'Alpe Homicide*	1 vol.
—	*L'Inconnu*	1 vol.
—	*Deux Plaisanteries*	1 vol.
JULES LEMAÎTRE	*Sérénus*	1 vol.
PAUL MARIÉTON	*La Terre provençale*	1 vol.
ANDRÉ THEURIET	*Péché Mortel*	1 vol.
—	*Bigarreau*	1 vol.
—	*Les Œillets de Kerlaz*	1 vol.
—	*Amour d'Automne*	1 vol.
—	*Deux Sœurs*	1 vol.

PARIS. — Imp. A. LEMERRE, 25, rue des Grands-Augustins.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

14 DEC 1959

a39003 002649027b

CE PQ 2337
.L3S4 1886
COO LEMAITRE, F SERENUS, HIS
ACC# 1224744